NOUVELLE
SERIE DE LIVRES
DE LECTURE
J.B.R.&F.
Jules Marion

# NOUVELLE SÉRIE

DE

# LIVRES DE LECTURE

## GRADUÉE,

EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.
SEULE SÉRIE APPROUVÉE PAR LE CONSEIL DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA
PROVINCE DE QUÉBEC.

PAR A. N. MONTPETIT.

---

TROISIÈME LIVRE.

ILLUSTRÉ DE 56 GRAVURES.

---

MONTRÉAL:
J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE ST. VINCENT Nos. 12 ET 14.

Enrégistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil huit cent soixante-et-quinze, par J. B. ROLLAND & FILS, au Bureau du Ministre de l'Agriculture à Ottawa.

# APPROBATIONS.

QUEBEC, 20 Octobre 1875.

A. MM. J. B. ROLLAND et FILS, *Libraires à Montréal.*

MESSIEURS :—J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre et du *Premier Livre de la nouvelle Série de Livres de lecture graduée*, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Cette série a été approuvée après un long et sérieux examen, fait par un prêtre de Québec, en qui j'ai toute confiance. Après avoir moi-même examiné un certain nombre de chapitres de ce *premier livre*, je dois dire que je suis satisfait des principes et des conseils qu'il renferme sous une forme très bien adaptée à la capacité des plus jeunes enfants.

La partie typographique ne paraît rien laisser à désirer. Je recommande bien volontiers ce petit livre à tous mes diocésains.

✠ E. A., Archevêque de Québec.

---

Nous soussigné, Evêque de Montréal, considérant que Monseigneur E. A. Taschereau, Archevêque de Québec, et Monseigneur J. Langevin, Evêque de Rimouski, ont jugé que les trois premiers livres de lecture, rédigés par M. Montpetit, devaient être approuvés par le *Conseil de l'Instruction Publique*, avons approuvé et approuvons par la présente, pour notre diocèse, le dit ouvrage, et nous en recommandons l'usage aux fidèles confiés à nos soins.

Donné à Montréal, le 21 Octobre 1875.

✠ Ig., Evêque de Montréal.

---

SEMINAIRE DES TROIS RIVIERES, 24 Nov. 1875.

MESSIEURS J. B. ROLLAND et FILS, *Libraires, Editeurs.*

MESSIEURS:—J'approuve volontiers le premier livre de lecture que vous venez de faire imprimer et dont vous m'avez envoyé un exemplaire. Je le crois très-convenable pour les petits enfants, et très-propre à leur donner les premières notions de Dieu, et à développer dans leurs cœurs les meilleurs et les plus nobles sentiments.

Je vous souhaite un complet succès dans la publication de ce livre et je demeure bien cordialement,

Messieurs,

Votre dévoué serviteur,

✠ L. F., Evêque des Trois-Rivières.

140597

EVECHE DE ST. HYACINTHE, 17 Janvier 1876.

A. MM. J. B. ROLLAND et FILS, *Montréal.*

MESSIEURS :—Je n'hésite pas à vous donner l'approbation que vous me demandez pour le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée en langue Française*, après l'approbation qu'il a reçu en une seance du Conseil de l'Instruction Publique à laquelle étaient présents Mgr. l'Archevêque de Québec et Nos Seigneurs les Evêques de St. Hyacinthe et de Rimouski, et aussi après l'examen qu'en a fait, et le jugement qu'en a porté le Rév. M. Langis, du Seminaire de Québec.

Je souhaite tout le succès possible à votre louable entreprise, et je me souscris bien sincèrement votre tout dévoué serviteur,

✠ L. Z., Evêque de St. Hyacinthe.

---

EVECHE DE RIMOUSKI, 26 Octobre 1875.

MESSIEURS J. B. ROLLAND et FILS, *Libraires, Montréal.*

MESSIEURS :—Sachant que le Rév. Monsieur L. Langis a examiné au point de vue moral et religieux le *Premier Livre de Lecture*, rédigé par M. A. N. Montpetit, je lui donne volontiers mon approbation, et serai bien aise de le voir en usage dans les écoles de mon diocèse.

Votre tout dévoué serviteur,

✠ JEAN, Ev. de St. Germain de Rimouski.

---

SHERBROOKE, 27 Octobre 1875.

Nous avons examiné le *Premier Livre* de la nouvelle série de lectures graduées de M. A. N. Montpetit et adoptée par le Conseil de l'Instruction Publique.

Nous recommandons la publication de ce premier livre de la série et nous désirons qu'il soit adopté dans les écoles catholiques de notre diocèse.

Les enfants le liront avec intérêt et avec un grand profit pour leurs âmes.

✠ ANTOINE, Evêque de Sherbrooke.

---

OTTAWA, le 20 Octobre 1875.

A MM. J. B. ROLLAND et FILS, *Montréal.*

Le *premier livre de la nouvelle série de livres de lecture graduée* de M. A. N. Montpetit, adopté par le Conseil de l'Instruction Publique, mérite une approbation spéciale.

Je serais heureux d'apprendre que tous les enfants qui fréquentent les écoles élémentaires dans ce diocèse apprennent à lire dans ce livre qui leur sera utile sous tous les rapports.

✠ J. THOMAS, Evêque d'Ottawa.

# PREFACE.

**CONCOURS POUR LA PUBLICATION D'UNE SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE EN LANGUE FRANÇAISE POUR LES ÉCOLES CATHOLIQUES.**

Sur la recommandation du comité spécial de la section catholique romaine, chargé d'aviser aux moyens de pourvoir à la publication d'une série de livres de lecture en langue française, pour les écoles catholiques romaines, il a été résolu, à la dernière réunion du Conseil de l'Instruction Publique d'ouvrir un concours à cet effet, et ce concours est actuellement ouvert aux conditions suivantes :

1°. La série devra se composer de cinq livres, trois pour les écoles élémentaires, et deux pour les écoles modèles et les académies.

2°. Chacun de ces livres devra contenir le premier, environ cent cinquante (150) pages ; le deuxième et le troisième environ deux cent cinquante (250) pages ; le quatrième et le cinquième, environ trois cents (300) pages ; les trois premiers devront être de format in-18 et les deux derniers, de format in-12, la série de Lovell devant servir de type pour la partie matérielle. Dans les trois premiers livres, chaque leçon devra être précédée de colonnes de mots à épeler et suivie d'un petit résumé sous forme de questionnaire.

3°. Les sujets devront être traités d'une manière graduée et comprendront ce qui suit :

Pour les trois premiers livres, des morceaux de littérature en prose et en vers, choisis, au point de vue moral et religieux ; des articles courts et faciles à retenir, sur l'histoire et plus particulièrement sur l'histoire sainte et l'histoire du Canada, et sur l'agriculture (spécialement appropriée aux besoins du pays); et, pour les deux derniers livres, des morceaux de littérature et de poésie d'un ordre plus élevé, choisis au même point de vue moral et religieux ; des articles sur les mêmes sujets, mais plus étendus ; et, en sus, des articles sur les sciences, les arts et l'industrie.

Québec, 15 Novembre 1871.

L. GIARD,
Secrétaire-Archiviste.

En préparant cet ouvrage, l'auteur s'est conformé aussi strictement que possible aux conditions du concours. Il a vu ses efforts couronnés de succès, par l'approbation donnée aux *trois premiers livres de lecture* par le Conseil de *l'Instruc-*

*tion Publique*, dans sa séance du quatorze Octobre de l'année mil huit cent soixante-quatorze, à laquelle étaient présents :

C. Delagrave, Ecuier, Président ; Sa Grandeur Mgr. L'Archevêque de Québec, Nos Seigneurs les Evêques de Rimouski et de St. Hyacinthe, le Dr. Lachaine, L'Hon. M. Chauveau, L'Hon. Dr. Blanchet, L'Hon. M. de Boucherville.

Le Rév. M. LANGIS, Professeur de l'Université Laval, dont les connaissances et l'expérience en fait de pédagogie sont hautement appréciées, ayant été chargé par *le Conseil* d'examiner cette série de livres de lecture, fit le rapport suivant :

" La tâche qui m'a été imposée, consiste en 1er lieu, à classifier, sous le rapport des difficultés de la lecture et sous celui des matières et du style, un ensemble de sujets, dont le choix fait par M. A. N. Montpetit, *a été trouvé fort convenable.*

" En 2nd lieu, à examiner l'ouvrage tout entier au point de vue moral et religieux, et sous ce rapport, le soussigné ne voit rien à reprendre dans l'ouvrage, tel qu'il est soumis."

" Québec, 14 Octobre 1874.

" L. J. LANGIS, prêtre."

Proposé par Monseigneur l'Archevêque de Québec, secondé par Monseigneur de Rimouski que les trois premiers livres de lecture, rédigés par Mons. Montpetit, soient approuvés suivant le rapport du Rév. M. Langis, et que Mons. Montpetit soit informé que ce conseil s'engage à ne point approuver un ouvrage du même genre avant le premier Septembre 1880.

Adopté.

Vraie copie,
LOUIS GIARD, Sec. Archiviste.

# TROISIÈME LIVRE

DE

# LECTURE.

——:o:——

## PREMIÈRE PARTIE.

ANECDOTES, NARRATIONS, NOTIONS UTILES.

——:o:——

## LE POIVRE D'ESPAGNE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ex-a-mi-ner. Rou-geur. A-va-ler.
Plan-tes. Feu ar-dent. Coû-ter la
Ar-bus-te. Ac-cou-rir vie.
O-blon-gue. aux cris. Poi-vre.
For-cé. Dés-o-bé-is-sant.

| | | |
|---|---|---|
| Sur-pas-ser. | Ob-ser-ver. | Pé-ché. |
| Pour-pre. | Cueil-lir. | Sé-du-i-re. |
| É-car-la-te. | Tout-à-coup. | Ap-pa-ren-ce. |
| Goût. | Es-pa-gne. | Trom-peu-se. |
| Soi-gneu-se-ment. | Vi-ve i-ma-ge. | Jou-is-san-ce. |

Le petit Louis examinait, au jardin, des plantes étrangères, déposées dans des vases élégants. Sur un arbuste peu élevé, il vit un fruit d'une forme oblongue, dont les feuilles étaient d'un vert foncé, et dont la rougeur surpassait celle de la pourpre et de l'écarlate. " Quel admirable fruit! s'écria-t-il; il n'en existe pas de plus beau dans tout le jardin. Oh ! il doit avoir un excellent goût." Il regarda soigneusement autour de lui si personne ne l'observait, cueillit le fruit et le porta à sa bouche. Mais tout-à-coup, il sentit comme un feu ardent, et rejeta bien vite le fruit en versant des larmes; cependant, la vive douleur qu'il ressentait ne se calmait pas. Sa mère accourut à ses cris et lui

dit : " Désobéissant que tu es, combien de fois ne t'ai-je pas défendu de manger ce que tu ne connais pas ? Tu as été puni de ta désobéissance ; tu es même fort heureux de ne pas avoir avalé le fruit, car il aurait pu te coûter la vie. Ce fruit, qu'on nomme le poivre d'Espagne, est la vive image du péché, qui nous séduit par une apparence trompeuse, mais dont la jouissance n'entraîne après elle que la douleur et la mort."

SCHMID.

QUESTIONS.

Quel fruit attira l'attention du petit Louis, au jardin ?
Quel est ce fruit et quelle image représente-t-il ?
Cueillit-il le fruit ?
Et que lui advint-il ?
Que lui dit sa mère ?

——— : o : ———

## LE PIED DE CIGUË.

**Mots et expressions à expliquer.**

Pied de ci-guë.
Se con-fon-dre.
Plan-te.
Sai-ne.
Pu-i-ser.
Sour-ces.
Sè-ve.
Con-te-nir.
Poi-son.
Gla-cer.
Per-sil.
Dé-na-tu-rer.
Vei-nes.
Ê-tres.
Mal-fai-sants.
Ha-bi-le.
Trans-for-mer.
Per-ni-ci-eux.
Subs-tan-ces.
Sa-lu-tai-res.
Pré-ten-dre.
As-si-mi-ler.
Dis-tin-guer.
O-do-rat.
Par-ti-cu-la-ri-té.
Qua-li-tés.
Fu-ti-les.
Ap-pa-ren-ces.
A-van-ta-ges.

" Pourquoi donc, demandait un jeune enfant à sa mère, ce pied de ciguë, qui croît au milieu du persil, qui, par sa forme et sa couleur, se confond avec cette plante si saine, qui va puiser aux mêmes sources la sève dont il se nourrit, contient-il un poison capable de glacer le sang dans nos veines et de nous don-

ner la mort ? — C'est afin de nous apprendre, répondit la mère, que les êtres malfaisants sont habiles à dénaturer tout ce qu'ils s'assimilent, et savent transformer en poisons pernicieux jusqu'aux substances les plus salutaires.— Et vous prétendez que ces plantes sont tellement semblables, qu'il est impossible de les distinguer autrement que par l'odorat ou par le goût ?—Oui, mon fils ; et cette particularité nous offre une nouvelle leçon : c'est qu'il ne faut juger les hommes que par leurs qualités et par leurs actions, et non sur de futiles apparences, ni sur leurs avantages extérieurs. "

BOULANGER.

QUESTIONS.

Quelle question faisait l'enfant au sujet du persil et de la ciguë ?

Comment cette question fut-elle résolue par la mère ?

De quelle façon peut-on distinguer ces plantes l'une de l'autre ?

Quelle leçon peut-on tirer de là?

## LES DEUX FRÈRES.

**Mots et expressions à expliquer.**

Jé-ru-sa-lem. Com-pa-gne. En sen-ti-nel-le.
La-bou-ré. As-sis-ter.
Tem-ple. Con-so-ler. Ap-pro-fon-dir.
En Com-mun. Fa-ti-gues. Pa-reils. Mys-tè-re.
Hé-ri-ter de. In-té-ri-eu-re-ment. Se des-ti-ner-à.
Mois-son.
Li-er des ger-bes. Se ren-dre comp-te. Mu-tu-el-le-ment.
Tas. Pro-di-ge. Per-sé-vé-ram-ment.
Se-crè-te-ment.

Jérusalem était un champ labouré. Deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple. L'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants ; l'autre vivait seul. Ils cultivaient en commun le champ dont ils avaient hérité de leur mère. Le temps

de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée. Il se dit à lui-même : Mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes ; il ne s'en apercevra pas et ne pourra ainsi le refuser. Et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l'autre frère s'éveilla et dit à sa femme : Mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler de ses fatigues ; il n'est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes ; il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi le refuser. Et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir

que les deux tas étaient toujours pareils. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d'eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce mystère, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu, et les hommes la bénirent et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu.

LAMARTINE. (*Légende arabe.*)

QUESTIONS.

A qui appartenait l'emplacement du temple de Jérusalem ?

Le temps de la moisson venu, que fit l'un des deux frères ?

Que faisait l'autre frère, presqu'en même temps ?

Que pensèrent-ils le lendemain ?

Ce manége continua-t-il longtemps ?

Et comment le mystère fut-il découvert ?

A quoi cette propriété fut-elle employée ?

# LE PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE OU LE MALHEUR DE L'ÉMIGRATION.

**Mots et expressions à expliquer.**

Co-lom-bi-er. Se fuir. Cour-ri-ers.
Fen-dre l'air. Se pour-sui- Ré-glés.
Im-mo-bi-les. vre. En-vi-er.
Ra-pi-di-té. A-lex-an-drie. Se ré-pon-dre.

Se jou-er.
Tour-à-tour.
Ai-re.
Fer-mi-er.
Se dés-al-té-rer.
Onde.
Prés.
Blan-chi.
So-ci-é-té.
Mur-mu-re.
Dé-li-ci-eux.
Se dé-goû-ter.
Con-trée.
Pai-si-ble.
Sé-dui-re.
Am-bi-ti-on.
Le-vant.
Mé-di-ter-ra-née.
Or-gueil-leux.
Se-crets.
E-tat.
A-voir pi-ti-é.
Soup-çon-né.
Pa-cha.
In-fi-dé-li-té.
Grand sei-gneur.
Flè-che.
A-dres-se.
Mor-tel-le-ment.
Ex-pi-rer.
Am-bi-ti-on.
Vai-ne.
Re-pos.
Sû-re-té.

Deux Pigeons vivaient ensemble dans un colombier, avec une paix profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes, qui paraissaient immobiles par leur rapidité. Ils se jouaient en volant l'un près de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour ; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils allaient

se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là, ils revenaient dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnons. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse . L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition et le désir des voyages. Le voilà qui abandonne son ancien ami ; il part, et va du côté du Levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, il arrive à Alexandrie ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit qu'il est venu un étranger de leur nation qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers ; il porte toutes les semaines les lettres d'un pacha, attachées à son pied, et il fait

vingt ou trente lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'Etat, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portait des lettres du pacha, soupçonné d'infidélité par le grand-seigneur, une flèche tirée avec adresse l'atteint mortellement ; il tombe, et, pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait vivre en sûreté avec son ami.

FÉNELON.

QUESTIONS.

Quel genre de vie menaient les deux pigeons ?

Pourquoi l'un d'eux abandonna-t-il ce genre de vie ?

Quelle mission lui confia-t-on à son arrivée dans le Levant ?

Que lui arriva-t-il un jour qu'il portait les lettres du pacha ?

# DÉVOUEMENT HÉROÏQUE D'UN ENFANT DE HUIT ANS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Pré-co-ci-té. Ta-lent. Sin-gu-li-er. Cré-a-tu-res. Pri-vi-lé-gi-ées. Com-pa-tis-sant. Pouls. Symp-tô-me. Se pri-ver. Ré-si-gna-ti-on. Con-fes-ser. Ab-so-lu-ti-on. La-bo-ri-eux. Ver-tu-eux.

| | | |
|---|---|---|
| Por-ti-on. | A-te-li-er. | Cou-leurs. |
| Mé-de-cin. | As-sis-ter. | Fi-li-al. |
| Re-mè-de. | A-vou-er. | Pro-tec-ti-on. |
| Ca-pri-ci-eux. | Di-set-te. | Pro-fes-si-ons. |
| Obs-ti-na-ti-on. | Fra-ter-nel. | Pros-pè-res. |
| | Vi-vres. | |

Voici, mes amis, l'histoire d'un enfant véritablement extraordinaire ; non point par une précocité d'esprit ou de talent qui n'est qu'un don singulier et plus ou moins étonnant, mais, par une force de volonté, par une puissance de charité, de dévouement et de sacrifice, qui sont une grâce accordée par Dieu à ses créatures privilégiées.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants, tous garçons, dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Depuis quelques mois, le prix de tous les objets nécessaires à la vie était considérablement élevé. Pierre travaillait jour et nuit, et gagnait à grand'peine de quoi se procurer, au bout de la journée, un mince morceau de pain, qu'il

partageait en six parts, une pour chacun de ses fils, et une pour lui. Un jour, l'aîné de ses enfants, qui se nommait Joseph, ne voulant accepter qu'un quart de sa portion, c'est-à-dire tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim : " Je ne me sens pas très-bien, dit-il à son père ; mange le reste, ou partage-le entre mes frères. "

PIERRE : " Tu es malade, mon pauvre enfant ? Eh ! qu'as-tu ? "

JOSEPH : " Oh ! ce ne sera rien, mais je ne peux pas manger ; il vaut mieux que je me couche."

Son père le mit au lit, et le lendemain matin, il alla prier un médecin de venir par charité visiter l'enfant malade. Le médecin, qui était un, homme compatissant et bon, se rendit aussitôt, auprès de Joseph, et, lui ayant tâté le pouls, ne trouva d'autre symptôme de maladie qu'une grande faiblesse. " Monsieur, dit Joseph, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre."

LE MÉDECIN : " Tu ne veux rien prendre, mon ami ! Et pourquoi ? "

JOSEPH : Oh ! je vous en prie, ne me demandez pas pourquoi ; je ne le dirai jamais."

LE MÉDECIN : " Bon ! tu ne feras pas le méchant, et tu obéiras à la volonté de ton père et à la mienne. Il ne faut pas que les enfants soient capricieux.

JOSEPH : " Oh ! Monsieur, je vous assure que ce n'est pas un caprice."

LE MÉDECIN : " Allons ! je ne veux pas te forcer à me dire ton secret ; mais je demanderai à ton père ce que signifie cette obstination à ne vouloir prendre aucun remède."

JOSEPH : " De grâce, Monsieur, ne dites pas une pareille chose à mon père."

LE MÉDECIN : " Alors, explique-toi donc, ou certainement je vais le lui dire."

JOSEPH : " Oh ! plutôt !... oui, plutôt, je préfère vous l'avouer. Mais d'abord, ayez la bonté de faire retirer mes frères."

Le médecin fit sortir les enfants, et Joseph lui parla ainsi :

" Si vous saviez, monsieur le médecin ! Dans ce temps de disette, mon pauvre père a bien de la peine à gagner un

peu de pain. Je sens un chagrin affreux quand je vois ce bon père et mes jeunes frères souffrir faute de nourriture. Je suis l'aîné, j'ai plus de force que ces enfants, et je veux leur laisser manger ma part. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade et de ne pouvoir pas manger moi-même."

Le médecin essuya ses yeux et dit : " Et toi, est-ce que tu n'as pas faim ? "

JOSEPH : " Oh ! si ; mais au moins je n'ai pas la douleur de voir tant souffrir les autres."

LE MÉDECIN : " Tu ne sais donc pas que tu mourras, si tu te prives de nourriture ? "

JOSEPH : " Je le sais bien ; mais je mourrai avec résignation. Mon père aura un enfant de moins à nourrir ; et moi, dans le ciel, je prierai le bon Dieu pour qu'il assiste mon pauvre père et mes pauvres frères. Seulement, je désirerais bien que vous eussiez la bonté d'amener près de moi un prêtre. J'ai peur d'avoir fait un mensonge en disant que j'étais malade, et je ne voudrais pas

mourir sans m'en être confessé et en avoir reçu l'absolution."

Le charitable docteur, touché de la générosité et de la piété de cet enfant, le serra dans ses bras : " Non, mon ami, tu ne mourras pas, lui dit-il ; Dieu qui est le père de toutes ses créatures, veille sur celui qui souffre, qui travaille et qui prie. Ton père est bon et laborieux, toi tu pries et tu te dévoues ; Dieu ne vous abandonnera pas."

Après avoir ainsi parlé, il courut à sa maison, et ne tarda pas à revenir, suivi d'un domestique chargé de toutes sortes de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant avec ses frères, et leur père qui, en ce moment, revenait de son atelier. Jugez du plaisir que goûta cet honnête bienfaiteur, en voyant la joie de toute cette famille, et les couleurs reparaître sur les joues du petit Joseph.

Mais ce secours ne fut pas le seul : beaucoup de personnes charitables ayant appris le dévouement filial et fraternel du jeune Joseph, s'empressèrent d'ap-

porter à son père, celles-ci des vivres, celles-là des vêtements, et quelques-unes de l'argent. La famille de Pierre fut retirée de la misère ; mais il n'accepta les bienfaits de la charité que pendant la durée de la disette, et ne voulut plus les recevoir aussitôt que son travail put suffire aux besoins de ses enfants. Ceux-ci, toutefois, avaient acquis des protections qui leur procurèrent une éducation avec laquelle ils furent en état d'aider plus tard leur père, et de prospérer dans des professions honnêtes.

—— : o : ——

# LES TROIS AMIS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Très-chers.
In-dif-fé-rent.
Sin-cè-re.
At-ta-che-ment.
Té-moi-gner.
En fa-veur de.
Ac-cu-sa-ti-on.
Pe-sant sur.
S'ex-cu-ser.
À l'inst-ant.
Ac-com-pa-gner.
Pou-voir.
Se-cond.
Re-te-nu.
Pa-lais de jus-ti-ce.
Comp-ter sur.
Se com-por-ter.
Tri-bu-nal de Dieu.
Ar-gent.
Dé-lais-ser.
Con-vic-ti-on.
Ab-sous.
Por-tes du tom-beau.
Trô-ne.
Sou-ve-rain ju-ge.
Bon-nes œu-vres.
Pré-cé-der.
Jus-ti-fi-er.
Mo-tifs.

Un homme avait trois amis : deux lui étaient surtout très-chers ; le troisième lui était indifférent, quoique celui-ci lui portât un sincère attachement. Un jour, il fut appelé en justice. " Qui de vous, dit-il à ses amis, veut venir avec moi et témoigner en ma faveur ? car une grande accusation pèse sur moi." Le premier de ses amis s'excusa à l'instant

de ne pouvoir l'accompagner, étant retenu par d'autres affaires. Le second le suivit jusqu'aux portes du palais de justice ; là, il s'arrêta et retourna sur ses pas. Le troisième, sur lequel il avait le moins compté, entra, parla en sa faveur, et témoigna de son innocence avec tant de conviction, que le juge le renvoya absous. L'homme a trois amis en ce monde : comment se comportent-ils à l'heure de la mort, lorsque Dieu l'appelle à son tribunal ? L'argent, son ami chéri, le délaisse d'abord, et ne va pas avec lui. Ses parents et ses amis le suivent jusqu'aux portes du tombeau, et retournent dans leurs demeures. Le troisième l'accompagne jusqu'au trône du souverain Juge : ce sont ses bonnes œuvres ; elles le précèdent, parlent en sa faveur, le justifient, si elles sont nombreuses, et si elles ont été faites par de bons motifs. *Magasin pittoresque.*

QUESTIONS.

**Comment un homme éprouva-t-il un jour ses trois amis ? Lequel des trois sut lui rendre service ? L'homme a-t-il également trois amis semblables ?**

## LE PRINCE DE GALLES ET SA GOUVERNANTE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Tam-bou-ri-ner. | Gou-ver-nan-te. | Châ-ti-er. L'em-pi-re. |
| Ta-bou-ret. | Ca-bi-net. | Al-bert. |
| Dis-tin-gué. | Fus-ti-ger. | Hom-me. |
| Res-pec-ta-ble. | Prin-ce. L'hé-ri-ti-er. | Tail-le. Lois. |

Dans le courant de l'année 1854 le prince de Galles, encore enfant, était

un jour debout dans sa chambre, près d'une fenêtre. Au lieu d'étudier il s'amusait à regarder dans le jardin en tambourinant avec ses doigts sur les vitres. Sa Gouvernante, Miss Hylliard, s'en aperçut et le pria de s'occuper de sa leçon : " Je ne veux pas, répondit le petit Prince.—Alors, je serai obligée, reprit la Gouvernante, de vous mettre en pénitence.—Je ne veux pas apprendre, et vous ne me mettrez pas en pénitence, car je suis le Prince de Galles ; " et, en répondant, il brisa une vitre d'un coup de pied. Miss Hylliard, se leva de son siége. " Prince, lui dit-elle, il faut apprendre votre leçon, ou je vous mets en pénitence.—Je ne veux pas, répond de nouveau l'enfant en brisant une seconde vitre."

La Gouvernante fit prier le Prince Albert de vouloir bien venir un instant dans l'appartement de son fils. Le père arrive aussitôt et se fait raconter ce qui venait de se passer. S'adressant alors à son enfant : " Assieds-toi sur ce tabouret, et restes-y jusqu'à mon retour,"

Quelques instants après, le Prince Albert revient avec une Bible qu'il avait été chercher dans son cabinet. " Ecoute, dit-il alors au jeune Prince, les paroles qu'adresse l'apôtre St. Paul, à toi et aux enfants de ton âge : " Je vous le " dis, aussi longtemps que l'héritier est " un enfant, il n'y a pas de différence " entre lui et un serviteur, quoiqu'il soit " maître de tous les biens ; mais il reste " soumis à ses supérieurs jusqu'au temps " fixé par le père."

" Il est vrai, continua le Prince Albert, " que tu es le Prince de Galles, et si tu " te conduis convenablement, tu devien- " dras un homme distingué et roi d'An- " gleterre après la mort de ta mère, que " le ciel nous conserve encore de lon- " gues années ! Mais aujourd'hui tu " n'es qu'un enfant qui dois obéis- " sance à ses supérieurs.—Je dois te " faire connaître encore une autre parole " du sage roi Salomon : " Quiconque " craint la verge, hait son fils ; mais qui- " conque aime son fils le châtie aussi- " tôt."

En disant ces paroles, le Prince tira de sa poche une verge d'une taille respectable, et fustigea vigoureusement le futur héritier d'un des plus puissants empires de la chrétienté. Il le mit ensuite lui-même en pénitence et ajouta : " Tu resteras là à apprendre ta leçon jusqu'à ce que Miss Hylliard te permette de quitter cette place, et n'oublie plus à l'avenir que tu es maintenant sous l'obéissance de tes supérieurs ; comme tu seras un jour sous l'empire des lois."

## QUESTIONS.

Que faisait le Prince de Galles au lieu d'étudier ?

Quelle observation lui adressa sa gouvernante ?

Que lui répondit le Prince ?

Comment se poursuivit et se termina le dialogue ?

A qui s'adressa la gouvernante?

Quelle fut la conduite du père à l'égard du fils ?

Quelle réflexion ajouta le père aux paroles de St. Paul?

Le Prince Albert borna-t-il sa réprimande à des paroles?

## TRAIT DE PROBITÉ.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ca-pi-tai-ne. Ca-va-le-rie. Four-ra-ge. Quar-ti-er. As-si-gné. Val-lon. Ca-ba-ne. Er-mi-te. Of-fi-ci-er. Four-ra-ger. Ca-va-li-ers. Tout à l'heu-re. Bon hom-me. Champ d'or-ge. Con-duc-teur. Met-trepied à ter-re. Fau-cher. Met-tre en trous-se. Re-mon-ter à che-val.

Un capitaine de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, se rendit à la tête de sa troupe dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où il n'y avait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe ; il en sort un vieil ermite à barbe blanche.—Mon père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse

faire fourrager mes cavaliers.—Tout à l'heure, reprit l'ermite. Ce bonhomme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge.—Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine.—Attendez un moment, répond le conducteur ; vous serez contents. Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousses et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : — Mon Père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité ; le premier champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi.

AIMÉ MARTIN.

QUESTIONS.

Quelle rencontre fit le capitaine de cavalerie en allant fourrager ?

Où les conduisit l'Ermite ?

Quel reproche le capitaine fit-il à son guide et quelle réponse reçut-il de ce dernier?

## LE DORMEUR.

**Mots et expressions à expliquer**

Cher pè-re (re-li-gi-eux.)
In-vin-ci-ble.
Pen-chant.
Con-tra-ri-er.
Ma-ti-nes.
Mé-ca-ni-ci-en.
É-tu-des.
No-ti-ons.
Ma-thé-ma-ti-ques.
Son-ne-rie.
Tin-ta-mar-re.
Sup-plé-men-tai-re.
Char-treux.
Cou-chet-te.
Sa-vou-rer.
Jou-er à dor-mir.
Ré-veil-le-ma-tin.
Ca-ril-lon.
Cha-pi-teau.
Ca-dran.
Mer-le.
Coq.
Tam-bour.
Ta-pa-ge.
Ron-fler.
Dé-cou-ra-ger.
Gé-nie.
Ré-for-me.
Nar-guer.
Faus-set.
En-dur-cie.
Som-ni-ci-de.

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrange-

ment. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très-bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes de mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt, aux angles et au milieu du petit chapiteau qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien ; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, machina bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : " Il est temps, levez-vous."

Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins, d'ailleurs, un petit tintamarre supplémentaire.

C'était merveille, et le chartreux ne manquait jamais de s'éveiller. Hélas ! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte. Il ne s'était cru que dormeur ; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fut, il hésitait à quitter sa dure couchette ; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié ; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre ; il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt, une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent ; plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur, boiteux et meurtri. Eh bien ! le croirait-on ? soit que le serpent eut

perdu son fausset, que la planche avec le temps fut devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur; soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eut pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention ; et tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il en était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours... Endormir ! Oh ! non ; le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte ; et malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne: "Ah ! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin ! " Ce fut son dernier mot.

L. VEUILLOT.

QUESTIONS.

Quel était le défaut dominant du bon père ?
Comment s'y prit-il d'abord pour s'en corriger ?
En resta-t-il là. ?
Quel fut son troisième moyen ?
Comment enfin fut-il guéri de son péché de paresse ?

# LES DEUX PÈRES DE FAMILLE ET LES DEUX NIDS D'OISEAUX.

**Mots et expressions à expliquer.**

S'in-qui-é-ter.
En soi-mê-me.
De-ve-nir.
Tran-quil-le.
Cré-a-tu-res.
Veil-ler.
Paix in-té-ri-eu-re.
Buis-son.
Çô-te-à-cô-te.
É-clos.
Nou-vel-le-ment.
Bec-quée.
Vau-tour.
Trou-blée.
Man-quer.
S'a-che-mi-ner.
Bien por-tants.
Pâ-tir.
Or-phe-lins.
Dé-lais-sés.
Mi-sè-re.
Se dé-fi-er de.
Pro-vi-den-ce.
Pou-voir.
Né-ces-si-tés.

## Parabole.

L'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même " Que deviendront mes enfants si je meurs ? " L'autre vivait tranquille, " car, disait-il, Dieu qui connait toutes les créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur ma femme, sur nos enfants et sur moi ! "

Et celui-ci vivait tranquille, et l'autre n'avait jamais ni joie ni paix intérieure.

Un jour qu'il travaillait aux champs, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement contre le vautour, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car pensait-il, la mort de la mère c'est la mort des enfants! Les miens n'ont que moi non plus; que deviendront-ils si je leur manque ?

Le lendemain, de retour aux champs, il s'achemina vers le buisson, et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'étonnant il se cacha pour voir.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde

mère qui distribuait sa nourriture à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était déjà défié de la Providence, raconta à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui répondit: " Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens ; son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

" Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

" Et, si l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux."

F. DE LAMENNAIS.

QUESTIONS.

Quel était le sujet d'inquiétude de l'un des deux voisins ?

L'autre vivait-il tranquille ?

Qu'advint-il un jour à celui qui vivait dans les soucis ?

Le lendemain les petits oiseaux étaient-ils morts ?

Par quel miracle avaient-ils survécu ?

Fit-il part à son voisin de ce qu'il avait vu ?

Que lui répondit le brave homme ?

# L'INSTITUTEUR.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ins-ti-tu-teur.
Di-gne.
Re-con-nais-san-ce.
Ins-pi-ré.
Cha-ri-té.
Cer-cle.
Pro-di-guer.
Res-sour-ces.
In-tel-li-gen-ce.
Fonc-ti-ons.
Mo-des-tes.
Doc-tri-ne.
Frè-re.
É-co-les Nor-ma-les.
Con-sa-crer.
Tâ-che.
Mé-con-nu.
Dé-dai-gné.
Se dé-vo-rer.
En-nui.
Dé-cou-ra-ger.
Sol-li-ci-tu-de.
Di-ver-ses.
Con-fi-er.
Pli-er.
En-sei-gne-ment.
É-clai-rer.
S'é-ton-ner.
Ou-bli-é.
In-gra-ti-tu-de.
Soins.
Ci-toy-ens.

Il est un homme bien digne de reconnaissance, inspiré par la divine Charité. C'est d'ordinaire dans un cercle étroit qu'il prodigue les bienfaits de son cœur et les ressources de son intelligence.

Au fond des campagnes comme dans les villes, il accomplit avec zèle ses modestes fonctions.

Frère de la Doctrine Chrétienne—ou

Elève des Ecoles Normales—il consacre tous ses instants, toutes ses pensées à la noble et pénible tâche d'instruire les enfants. Méconnu, souvent dédaigné, toujours pauvre, il se dévoue avec ardeur : aucune difficulté ne l'arrête, aucun ennui ne le décourage.

Il étudie avec sollicitude les natures si diverses des enfants qui lui sont confiés, et sait plier ses enseignements à leur jeune intelligence ; il forme leur cœur, éclaire leur esprit. Modeste autant que dévoué, il semble ignorer la grandeur de la mission qu'il remplit, et ne paraît point s'étonner de l'oubli, et trop souvent même de l'ingratitude qu'il recueille pour prix de tant de soins.

Cet homme,—utile et modeste,—auquel le pays confie tous ses enfants pour en faire des citoyens,—c'est l'*Instituteur*.

(Bibliothèque des familles et des Écoles.)

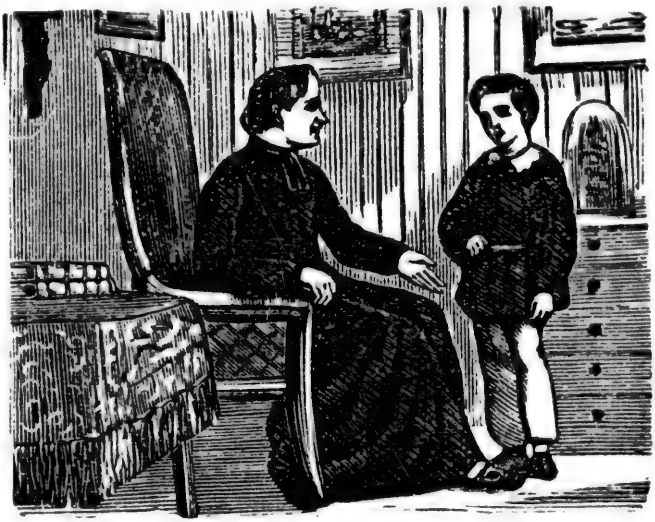
QUESTIONS.

Faites connaître le cercle dans lequel l'homme dont nous parlons exerce ses fonctions.

Quelle est sa tâche et comment l'accomplit-il ?

Se livre-t-il à des études de caractère ?

Et comment se nomme cet homme si utile?



# LE CURÉ.

**Mots et expressions à expliquer.**

Pa-rois-se.
Té-moin.
Con-seil.
Ber-ceau.
Con-ju-ga-le.
Cer-cueil.
Vé-né-rer.
In-con-nus.
Chré-ti-ens.
A-gent.
So-len-nels.
Vie ci-vi-le.
Par é-tat.
Mi-sè-res.
In-ter-mé-di-ai-res.
O-bli-gé.
Ri-ches-se.
Maî-tre.
Mou-rir.
Bé-nir.
In-fé-ri-eu-res.
Hu-mi-li-té.
Nais-san-ce.
Clas-ses é-le-vées.

| | | |
|---|---|---|
| Ré-pan-dre. | In-di-gen-ce. | Phi-lan-thro-pi-que. |
| A-veux. | Ver-ser. | |
| In-ti-mes. | Au-mô-ne. | Ins-pi-re. |
| Sû-re-tés. | Rou-gir. | Com-man-de. |
| Con-so-la-teur. | Rang so-ci-al. | Em-pi-re. |
| | Clas-ses. | |

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile, sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus même appellent *mon père,* aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et

du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande, un homme, enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite ! cet homme c'est le *curé*.

LAMARTINE.

**QUESTION.**

**Faites-moi le portrait du curé.**

# L'ANGE ET LA FÉE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Der-ni-er é-ta-ge.
En proie à la mi-sè-re.
Broy-é sous les roues.
Ma-chi-ne.
Char-gée de qua-tre en-fants.
Sur-croît de mal-heur.
Pour-voir.
In-ter-di-te.
S'ex-pli-quer la pré-sen-ce.
Ex-pri-mer sa re-con-nais-san-ce.
Cré-a-tu-res.
Loy-er.
Ac-cès de dé-ses-poir.
Ex-cla-ma-ti-on dé-chi-ran-te.
Sta-ti-on-ner.
É-lé-gam-ment mise.
In-gé-nu-i-té.
Tout é-ton-née.
Na-ï-ve en-fant.
A-dop-ter.
É-tran-gè-re.
Gen-til-le.
Tout-à-fait in-té-res-san-te.
A-voir beau tra-vail-ler.
Gen-til-le en-fant.
Tout en haut.
Cha-ri-ta-ble et com-pa-tis-san-te.
S'en-qué-rir a-vec sol-li-ci-tu-de.
In-di-gen-te.
Bien-fai-tri-ce.
Fil-le a-dop-ti-ve.
Se ré-si-gner.
Pros-pé-ri-té i-nes-pé-rée.

A-mé-li-o-rer Choi-sie au Ins-tal-lée.
u-ne po-si- re-fus de. Lin-gè-re.
ti-on. Veu-ve. Na-ï-ve au-
É-du-ca-ti-on Pla-ce lu-cra- da-ce.
et a-ve-nir. ti-ve.

Il y a quelques années seulement que ceci se passait au dernier étage d'une maison habitée par des ouvriers. Une femme jeune encore, mais pâle et amaigrie, se désolait, en proie à la plus horrible misère. Son mari avait été, quelques mois auparavant, broyé sous les roues d'une machine, et elle restait chargée de quatre enfants dont le plus jeune ne marchait pas encore. Elle était si pauvre, l'infortunée, qu'elle manquait de bois pour chauffer ses chers petits, de linge pour les envelopper, de pain pour les nourrir ; et pour surcroît de malheur, on la menaçait de la chasser de la misérable chambre dont elle ne pouvait payer le modique loyer.

—Et penser, s'écriait-elle dans un accès de désespoir, qu'il y a des gens si

riches qui n'ont pas d'enfants et en désirent, tandis que moi je ne puis même apaiser la faim des miens ! Que n'ont-ils! mes enfants, ou que n'ai-je leur fortune.

Elisa, petite fille de six ans et l'aînée de la famille, entendit cette exclamation déchirante et en comprit le sens. Elle descendit dans la rue et attendit... quoi ? qu'il vint à passer des gens riches. Une belle voiture stationnait à quelques pas de là. Dès qu'elle vit un monsieur et une dame élégamment mise se disposer à y remonter, elle courut à eux et leur dit avec une ingénuité impossible à rendre :

—Monsieur et madame, qui êtes riches, avez-vous des enfants ?

—Hélas ! non, ma petite, répondit la dame tout étonnée ; pourquoi nous fais-tu cette question ?

—Vous n'avez pas d'enfants ? eh bien, en voulez-vous ?

—Il n'y a que le Bon Dieu, repartit la dame, qui peut en donner.

—Maman peut vous en donner aussi, madame, car elle en a quatre, et elle a beau travailler jour et nuit, elle ne peut

gagner assez pour emplir tant de bouches, et elle dit que les personnes riches comme vous seraient bien bonnes, de prendre soin de mes petites sœurs et de mon petit frère.

—Et de toi aussi, n'est-ce pas ?

—Oh ! moi, j'aime mieux rester avec maman ; elle est bien pauvre, mais je l'aime tant !

—Et où demeure-t-elle, ta maman, ma gentille enfant ? demanda la dame visiblement attendrie.

—Là, tout en haut de cette maison.

—Montre-moi le chemin, je vais aller la voir.

Puis, ayant dit à son mari de l'attendre, elle monta précédée d'Elisa, chez la pauvre mère qu'elle trouva pleurant au milieu de ses trois autres enfants qui lui demandaient du pain. A ce spectacle, la dame ne put retenir ses larmes, et, comme elle était charitable et compatissante, elle s'enquit avec sollicitude des besoins de l'indigente famille et promit d'y pourvoir. La mère, surprise, interdite, ne pouvait s'expliquer la présence

de cette belle dame dont elle baisait les mains, car l'émotion l'empêchait d'exprimer autrement sa reconnaissance.

—J'améliorerai votre position à tous, dit la dame, mais je veux particulièrement me charger de l'éducation et de l'avenir de l'une de ces petites créatures. Laissez-moi cette naïve enfant, je l'adopterai.

—Non, madame, je vous en prie, dit Elisa, ne m'ôtez pas à ma mère, je suis la plus grande, je ne tarderai pas à travailler. Prenez plutôt ma sœur Louise qui n'a encore que quatre ans ; n'est-ce pas, mère ?

La dame eut beau insister, Elisa préféra la pauvreté avec sa maman à la richesse avec une étrangère. Du reste, la petite Louise était aussi fort gentille et tout-à-fait intéressante.

Elle fut choisie au refus de l'autre. En partant la dame laissa une bourse pleine à la jeune veuve et promit de lui procurer une place lucrative et de s'occuper de ses enfants. Elle voulut emmener tout de suite sa fille adoptive,

qu'elle présenta dans la rue à son mari, bien étonné.

—Nous n'avons pas d'enfant, mon ami, dit-elle, bénissons Dieu qui nous en envoie un.

La mère ne se sépara pas de sa Louisette sans douleur et sans larmes, mais elle se résigna en pensant qu'elle assurait le bonheur de cette enfant.

Aujourd'hui elle est installée en qualité de lingère chez sa bienfaitrice, et ses enfants sont bien vêtus, bien chaussés, bien nourris. Elle doit cette prospérité inespérée à la naïve audace de la petite Elisa, et elle ne cesse de lui dire en parlant de leur protectrice :

—Une bienfaisante fée comme cette bonne dame ne pouvait m'être amenée que par un ange du ciel comme toi !

C. MAUPIN.

QUESTIONS.

Quel était le malheur de la jeune veuve ?

Comment exprimait-elle son désespoir ?

Comment Elisa s'y prit-elle pour soulager la douleur de sa mère ?

Répétez la conversation qu'elle eût avec la belle dame.

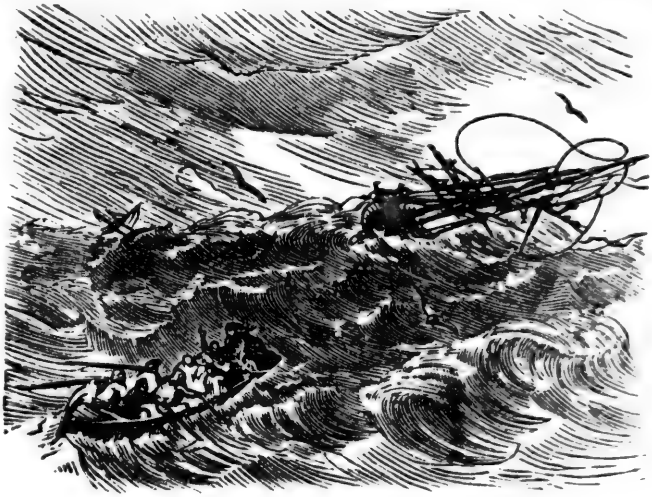
La belle dame écouta-t-elle la demande d'Elisa ?

Que dit la belle dame à la pauvre veuve ?

Qui lui répondit ?

Le belle dame adopta-t-elle Elisa ?

La mère et l'enfant furent-elles séparées pour toujours



# UN SAUVETAGE D'ÂMES.

**Mots et expressions à expliquer.**

Jé-su-i-te.
Mis-si-on-nai-re.
Chi-ne.
S'é-chou-er.
E-cueil.
Fleur d'eau.
O-ra-geux.
Pos-te.
Pi-lo-te.
Ma-lais.
Ar-chi-pel.
Ré-cifs.
Traî-tre.
S'es-qui-ver.
Cha-lou-pe.
Cou-ler bas.
Pa-pe.
Con-fec-ti-on-ner.
Ra-deaux.
Ti-ra-ge au sort.
Ma-lou-in.
Sau-ve-ta-ge.
É-qui-pa-ge.
Ab-sol-vait.

| | | |
|---|---|---|
| Fa-vo-ri-sé. | Ab-so-lu-ti-on. | Va-gue. |
| I-mi-ter. | | Lin-ceul. |
| Ca-pi-tai-ne. | Gars. | En-se-ve-lir. |
| Sort. | Bras-ses. | A-pos-to-lat. |
| Thé-â-tre. | S'en-glou-tir. | Pro-vi-den-ce. |
| Nau-fra-ge. | Tour-bil-lon. | |
| Em-bar-quer. | For-mi-da-ble. | Mi-nis-tè-re. |
| Ma-rin. | | A-bî-mes. |
| Vi-cai-re. | Nau-fra-gés. | Vi-si-on. |
| A-pos-to-li-que. | Sur-fa-ce. | Scè-ne É-van-gé-li-que. |
| | Gouf-fre. | |
| Bref. | Ex-hor-ter. | É-lan. |

Le Père d'Estélan, jeune jésuite et missionnaire, se rendit en Chine. Le bâtiment qui le portait alla s'échouer et s'entr'ouvrir sur un écueil à fleur d'eau, en vue de l'île de Poulo-Pinang. C'était par un temps qui n'avait rien d'orageux et sur une mer presque calme ; c'était par la méchanceté d'un pilote malais qui l'avait fait entrer à pleines voiles au milieu de cet archipel de récifs, et le traître avait commencé par s'esquiver dans le canot du navire.

Cependant, le bâtiment s'enfonçait d'un pied par minute; il y avait quarante-deux personnes à sauver, et la chaloupe ne pouvait en contenir plus de trente-quatre, à moins de couler bas; enfin, l'on n'avait ni le temps, ni les moyens de confectionner des radeaux, et le capitaine ordonna le tirage au sort pour le sauvetage de trente-trois hommes.

Ce capitaine était un homme honorable, M. de Boisgarin, de famille Malouine. Il ne fallut pas songer à le faire descendre dans la chaloupe, et son équipage ne put jamais l'obtenir de lui. — "Le poste d'un capitaine est son bâtiment jusqu'à la fin. Je suis votre capitaine et je suis le plus vieux, disait-il; partez, mes enfants, dépêchez-vous, et tâchez de sauver le Père d'Estélan."

Le jeune missionnaire avait été favorisé par le sort, mais il déclara qu'il imiterait le capitaine et qu'il ne quitterait pas le théâtre du naufrage.

"Embarquez-le malgré son refus, s'écriait le marin; embarquez-le, parce

qu'il est vicaire apostolique ; et n'oubliez pas qu'il est chargé d'un bref du pape pour monseigneur l'évêque de Synite !... Donnez-moi bien vite votre absolution, mon révérend Père !... Allons donc, mes gars, à la chaloupe ! à la chaloupe... Obéissez-moi pour la dernière fois ! "

On ne put rien gagner sur la ferme résolution du missionnaire, et la chaloupe était à peine à quarante brasses du bord, que le bâtiment s'engloutit sous les flots, et disparut dans un tourbillon formidable.

La plupart des naufragés reparurent à la surface du gouffre au bout de quelques minutes, et de la chaloupe on distinguait le Père d'Estélan qui nageait infatigablement d'un homme à l'autre, en les soulevant dans ses bras pour les exhorter, les écouter et les bénir. Il absolvait ensuite, et déposait chacun de ses pénitents sur la vague qui allait l'ensevelir au lieu de linceul ; et puis il recommençait à nager dans une autre direction, pour un autre malheureux, avec une énergie sublime, et jusqu'à la

fin d'un apostolat si laborieux et si merveilleusement charitable.

C'était visiblement la providence de Dieu qui l'avait soutenu dans l'exercice de son ministère, ayant non-seulement un pied et les deux pieds, mais tout son corps dans l'abîme ; avec la certitude et l'effroyable vision d'une mort affreuse, infaillible, inévitable pour lui. Les témoins de cette admirable scène évangélique ont déclaré qu'il avait disparu le neuvième et le dernier.

Tout cela est beau. Mais voyez ! la conduite de ce brave capitaine, inspirée par le sentiment de l'honneur et par la conscience du devoir, est assurément bien digne d'admiration et de respect ; et cependant, si belle qu'elle soit, elle s'efface ici devant la merveille de cette charité active qui se dévoue pour arracher ses frères, non pas seulement à la mort dans le temps, mais encore à la mort éternelle, de cette charité presque divine qui ne peut être inspirée dans son élan, et soutenue dans ses efforts, que par un don de la grâce. Ainsi, ce

qui vient immédiatement de Dieu, est toujours plus grand que ce qui passe par le sentiment humain, même le plus noble et le plus élevé.

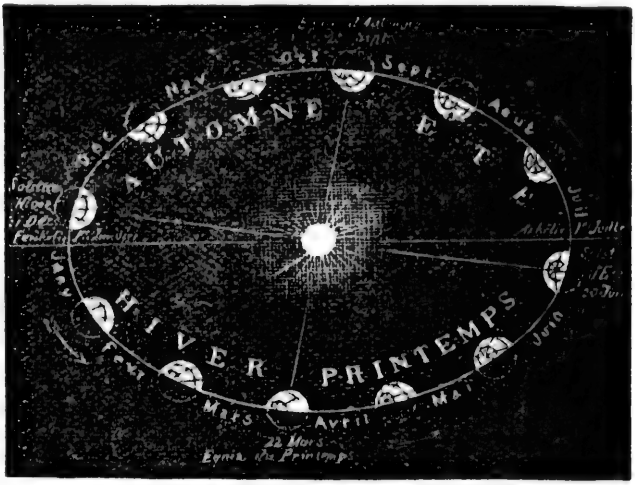
QUESTIONS.

Comment se conduisit le capitaine du bâtiment?

Le père l'Estélan lui obéit-il?

Quel spectacle virent les gens de la chaloupe après l'engloutissement du navire?

Lequel peut-on plus le admirer du capitaine ou du Père d'Estélan?




# DIVISION DU TEMPS.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Jours. | Ho-ri-zon. | Bis-sex-ti-les. |
| Pas-sa-ges. | Plan. | Mois. |
| Suc-ces-sifs. | Mé-ri-di-en. | Heu-re. |
| Mi-nu-te. | As-tro-no-mes. | Mars. |
| Se-con-de. | | Mer-cu-re, etc. |
| Pé-ri-o-des. | Se-mai-ne. | Si-è-cle. |

On appelle *jour* l'espace de temps qui s'écoule entre deux passages successifs du soleil au-dessous de notre horizon dans le plan du méridien. Les

années ordinaires comprennent 365 jours, les années bissextiles en comprennent 366. L'année est partagée en 12 mois d'inégale longueur : janvier, mars, mai, juillet, août, octobre et décembre contiennent 31 jours ; avril, juin, septembre et novembre, en contiennent 30. Février en compte 28 dans les années ordinaires, 29 dans les années bissextiles. Le jour est divisé en 24 heures, l'heure en 60 minutes, la minute en 60 secondes. Ainsi l'heure se compose de 3600 secondes, et le jour tout entier de 86400. En Italie on compte les heures de 1 à 24. En France, et dans la plupart des pays de l'Europe, on divise le jour en deux périodes de 12 heures. Toutefois les astronomes comptent aussi de 1 à 24.

Une période de sept jours constitue ce qu'on appelle la *semaine*. Tout le monde connaît les noms de ces sept jours. Chez les anciens, ils étaient consacrés à la Lune, à Mars, à Mercure, à Jupiter, à Vénus, à Saturne et au Soleil.

Une période de cent années forme ce que l'on appelle un *siècle*.

# LE LOUP ET L'AGNEAU.

* Il conviendrait que cette petite scène fût lue par deux élèves dont l'un ferait le personnage du loup, l'autre celui de l'agneau. Lorsque la lecture ainsi distribuée serait enfin exécutée d'une façon assez satisfaisante, les mêmes élèves recommenceraient ce morceau, en changeant cette fois de rôle. L'agneau prendrait la place du loup et le loup celle de l'agneau.

Enfin, chacun des deux élèves relirait à son tour la scène dans son entier, et il aurait alors à nuancer sa lecture, par les différentes inflexions dont il se serait servi précédemment pour lire le personnage de l'agneau et celui du loup. Il devra éviter de désigner l'interlocuteur pour lequel il parle, et faire en sorte qu'on le reconnaisse au seul changement de ton.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| L'au-da-ci-eux. | Se dé-sal-té-rer. | Trou-bler la bois-son. |
| Sei-gneur. | Pro-chain. | Ju-rer. |
| Ma-jes-té. | Air can-di-de. | Fils u-ni-que. |

Je n'ai gar-de. Ton-dre les pe-ti-tes fleurs. Lé-cher. Ber-ge-rie. Mé-di-re de quel-qu'un. É-po-que. Dis-cul-per. Ê-tre au mon-de. Ê-tre bien ai-se.

Tom-ber sous le cou-teau. Un des tiens. Es-pè-ce. Mé-di-re. Puis-san-ce. Con-vain-cre du con-trai-re.

Ho-no-ré. É-tan-cher sa soif. Sei-gneu-rie. Pro-pos mal-veil-lants te-nus sur mon comp-te. Au sur-plus.

Le loup.—Quel est donc l'audacieux qui ose venir se désaltérer au même ruisseau que moi, et qui trouble ainsi la boisson qui doit approcher de mes lèvres ?

L'agneau.—Pardon, seigneur ; mais je ferai observer à votre Majesté qu'elle ne doit pas se mettre en colère contre moi. Je sais trop le respect que je vous dois pour agir ainsi que vous le pensez. Vous le voyez, je suis de plus de vingt pas au-dessous de vous dans le courant et

comme l'eau que je bois ne peut remonter jusqu'à vous, je ne puis donc troubler votre boisson.

Le loup.—Et moi, je te dis que tu la troubles.

L'agneau.—Ne serait-il pas plus juste, au contraire, de dire que c'est la mienne qui est troublée ?

Le loup.—Tu oserais me faire un tel reproche !

L'agneau.—Je n'ai garde ; je me trouve trop honoré de pouvoir étancher ma soif dans l'onde qui a touché les lèvres de votre Seigneurie.

Le loup.—Au surplus, il ne s'agit pas de cela, et je suis bien aise de te rencontrer, afin de te dire que je n'ignore rien des propos malveillants que tu as tenus sur mon compte.

L'agneau.—Ne le croyez pas, seigneur, je suis incapable d'avoir commis une aussi grande faute. Si vous me connaissiez mieux, vous n'en douteriez pas.

Je ne m'occupe qu'à tondre les petites fleurs qui poussent dans les prairies et

je ne sais pas ce que c'est que de dire du mal de mon prochain.

LE LOUP.—Et moi, je soutiens que malgré l'air candide que tu te donnes en ce moment, ta langue n'a pas toujours été occupée à lécher les herbes des champs. Rappelle-toi bien, il y a un an, à cette époque, la nuit, dans une bergerie, tu as médit de moi.

L'AGNEAU.—Y a-t-il bien un an de cela?

LE LOUP.—Tout autant.

L'AGNEAU.—Combien je suis heureux que vous fixiez ainsi une époque! car, grâce à elle, je vais pouvoir me disculper complètement à vos yeux.

LE LOUP.—Tu l'espères inutilement.

L'AGNEAU.—Jugez-en vous-même, seigneur. Il y a un an, je n'étais pas encore au monde.

LE LOUP.—C'est un mensonge.

L'AGNEAU.—Je tette encore ma mère.

LE LOUP.—Ah!

L'AGNEAU.—Vous voyez bien.

LE LOUP.—Il se peut en effet qu'en te nommant on se soit trompé. Mais, si ce n'est pas toi....

L'AGNEAU.—Je vous le jure.

LE LOUP.—C'est ton frère.

L'AGNEAU.—Je n'en ai point.

LE LOUP.—Ta sœur, alors.

L'AGNEAU.—Je n'en ai point non plus.

LE LOUP.—Quoi ! tu n'as ni frère ni sœur ?

L'AGNEAU.—Je suis fils unique.

LE LOUP.—Alors, ce doit être ton père.

L'AGNEAU.—Hélas ! mon père est tombé sous le couteau du boucher.

LE LOUP.—C'est donc ta mère.

L'AGNEAU.—La pauvre brebis est muette.

LE LOUP.—Enfin, c'est un des tiens, un cousin, un parent, un ami que sais-je ! On me l'a dit, et toutes tes excuses ne pourront me convaincre du contraire. Quelqu'un de ton espèce a médit de moi, j'en suis certain, je te tiens en ma puissance, et je vais te punir. C'est de toute justice.

L'AGNEAU.—Mais puisque je suis innocent !

LE LOUP.—Eh bien, tu payeras pour le coupable.

# LES HORLOGES.

**Mots et expressions à expliquer.**

L'i-dée du temps qui s'é-cou-le.
Suc-ces-si-ons des im-pres-si-ons.
Phé-no-mè-nes de la na-tu-re.
Un jour.
Mi-di.
As-tre.
Grè-ce.
Ré-gu-la-teur na-tu-rel.
Ex-ac-ti-tu-de ma-thé-ma-ti-que.
Ro-me.
Moy-en â-ge.
Li-qui-de.
Mer-cu-re.
Su-per-po-sées.
Sa-bli-er.
Ê-tre de quart.
Clep-sy-dres.
Ma-chi-ne hy-drau-li-que.
In-dex mo-bi-le.
Bar-reau d'A-thè-nes.
Li-on d'ai-rain.
As-si-gnée.

L'homme seul parmi les êtres animés a l'idée du temps qui s'écoule, parce que seul il est doué de la mémoire qui lui rappelle la succession des impressions qu'il éprouve ; mais si de bonne heure il a eu l'idée du temps, ce n'a été que fort tard qu'il a pu le mesurer avec mé-

thode et certitude. D'abord, il s'est servi des phénomènes de la nature: ainsi d'un lever du soleil au lever suivant, on eut un espace qu'on nomma jour. On choisit ensuite le moment de son cours où il est le plus élevé au-dessus de l'horizon, et l'on compta d'un midi à l'autre. La course de cet astre qui nous éclaire pendant le jour servit à partager tous les moments de ce jour ; mais si le ciel est couvert de nuages, ce régulateur naturel manque à nos observations, Les peuples alors ont imaginé des inventions pour le remplacer. Ils ont eu des horloges plus ou moins ingénieuses ; mais toutes ont été longtemps imparfaites: aujourd'hui des appareils d'une extrême régularité partagent le temps avec une exactitude mathématique.

Les anciens peuples de la Grèce et de Rome et les peuples du moyen-âge mesuraient le temps au moyen d'un liquide qui s'écoulait lentement d'un vase dont la contenance leur était exactement connue. Le sable, l'eau et quelquefois le

mercure ont servi à cet usage. Deux espèces de petites bouteilles en verre, superposées et réunies par un canal étroit, composent l'horloge appelée *sablier*, qui est encore conservée sur les navires. L'un des vases contient la quantité de sable fin suffisante pour s'écouler en un temps donné dans le vase inférieur. Lorsqu'il est tout passé, on retourne l'appareil, et ce sable recommence à changer de vase. Dans la marine, les sabliers se vident en une demi-heure, et les matelots appellent cette demi-heure une horloge. Ils divisent les vingt-quatre heures en quarante-huit horloges. La journée se partageant en deux fois douze heures ou deux fois vingt-quatre horloges, *être de quart*, c'est faire une fraction qui dure six horloges, quart de vingt-quatre.

Les horloges les plus en usage chez les anciens étaient les horloges à eau qu'on nommait *clepsydres*. On distinguait deux

espèces de *clepsydres* : l'ancienne, qui marquait l'heure par le temps que le liquide mettait à s'écouler ; et la nouvelle inventée par Ctésibius, qui vivait cent ving-quatre ans avant Jésus-Christ. Celle-ci était une machine hydraulique mise en mouvement par l'eau, et qui montrait les heures de nuit et de jour avec un index mobile sur une colonne. La première n'était pas autre chose qu'un vase ayant un tuyau étroit percé d'une petite ouverture. L'eau mesurée qu'on avait versée dans ce vase s'écoulait goutte à goutte. Une de ces horloges à eau était toujours placée dans le barreau d'Athènes et dans celui de Rome. A Athènes, la *clepsydre* était gardée par un lion d'airain sur lequel s'asseyait celui qui avait l'emploi de distribuer l'eau. Les avocats ne pouvaient parler que pendant le temps que durait l'écoulement de la mesure d'eau qui leur était assignée.

QUESTIONS.

**Comment l'homme a-t-il d'abord mesuré le temps ? Qu'est-ce qu'un sablier ? Quelles étaient les horloges les plus en usage chez les anciens ?**

# LES OUTILS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Le-vi-er.
Mer-veil-les.
A-beil-le.
É-las-ti-ci-té.
Ty-pes.
Scie.
Ci-seau.
Vril-le.
Mar-teau.

Ac-croî-tre.
A-dres-se.
Ins-tinct.
Bi-jou-ti-er.
É-lé-gam-ment em-man-ché.
Le mou-ton.
Pi-lo-tis.

Mi-eux par-ta-gée.
Al-vé-o-les.
La nuit des temps.
Dou-ble le-vi-er.
Si-lex.
Mi-ne-rai.

Li-me.
Te-nail-le.
Rè-gle.
Com-pas.
É-quer-re.
A-gir au hasard.
La-me.
Di-ver-se-ment dis-po-sées.
Mar-ti-net.
For-ge.
Met-tre en mou-ve-ment.
Ri-voir.

Tom-ber be tout son poids.
Ra-bot.
Var-lo-pe.
A-dap-té à.
Cen-tu-pler.
Scie-ries mé-ca-ni-ques.
Ti-ra-ge.
Cou-rant d'eau.
Main-d'œu-vre.
Ou-tils in-gé-ni-eux.
Tour.

Fer mé-tal-li-que.
L'a-ci-er.
Trem-pe.
Plan in-cli-né.
Mo-dè-les.
Ins-tru-ments.
Re-quin.
Squa-le.
Scie.
Ré-gu-la-teurs.
Li-gne ho-ri-zon-ta-le.
Ver-ti-ca-le.
Fil-à-plomb.
Es-pa-ces.

Nous avons déjà vu que l'homme, livré à ses propres forces, est le plus faible des animaux; mais qu'aidé d'un levier, il peut soulever des masses considérables. Il ne suffit pas, cependant,

d'augmenter notre force pour produire toutes les merveilles des arts, il faut encore accroître l'adresse de nos mains ; il faut les armer d'outils de tout genre, qui puissent modifier de mille manières les mouvements des doigts. L'abeille est, sous ce rapport, mieux partagée : ses membres délicats, conduits par son admirable instinct, fabriquent, sans jamais commettre d'erreur, ces alvéoles si réguliers, si solidement fixés, si bien appropriés à leur usage. Les outils lui sont inconnus ; mais nous, que ferions-nous avec nos membres imparfaits, si notre intelligence ne venait à notre secours ? Possesseurs du plus utile des métaux, du fer, nous avons su nous approprier sa force, sa dureté, son élasticité, et les arts ont pris naissance.

Le nombre de tous les outils qu'on a imaginés, et qu'on imagine chaque jour, étonnerait, si nous avions la patience de les compter ; mais ils peuvent se ranger dans quelques espèces, qui sont comme les principes, comme les types de toutes les autres ; nous en compterons à peine

neuf : six qui agissent, et trois qui règlent l'action.

Tous les changements qu'on fait subir à la matière, que ce soit de la pierre, du bois ou du métal, se bornent à la diviser, à la tailler, à la percer, à la fixer, à la polir. La *scie*, le *ciseau*, la *vrille*, le *marteau*, la *lime*, sont les cinq outils principaux, auxquels il faut ajouter la *tenaille*, qui donne à notre main la puissance de bien saisir et d'arracher.

Les trois outils qui guident notre œil et notre main sont la *règle*, le *compas* et l'*équerre*, sans lesquels les autres instruments agiraient au hasard et ne pourraient rien produire de parfait.

Toutes les scies se ressemblent ; elles ne diffèrent que par la force et la grandeur. Cependant il en est dont la lame tourne selon la volonté de l'ouvrier qui la tient ; elles sont aussi diversement disposées, selon l'usage qu'on en veut faire. Les marteaux et les limes ne varient guère non plus ; depuis le martinet de la forge, que la vapeur ou un courant d'eau met en mouvement, jus-

qu'au rivoir du bijoutier, si léger, si élégamment emmanché, c'est toujours à peu près le même système. La masse seule, le mouton qu'une machine élève, et qui retombe de tout son poids sur le pilotis, diffère un peu du marteau ordinaire. Les limes présentent encore plus de ressemblance entre elles ; mais les ciseaux et les vrilles offrent des combinaisons plus variées. Le rabot et la varlope sont des ciseaux ajustés sur une règle ; la bisaiguë du charpentier est un ciseau pesant, il sert aussi de marteau. Le villebrequin et le foret sont des vrilles.

On a ensuite, au moyen de machines adaptées à ces divers instruments, multiplié les mouvements qu'il faut leur imprimer, et centuplé la force qu'ils doivent avoir. Ainsi, des scieries mécaniques qu'un courant d'eau, ou le tirage d'un cheval, ou la force de la vapeur, fait marcher, débitent à la fois plusieurs madriers, les séparent en planches plus égales, et économisent le temps, le bois et la main-d'œuvre. Ainsi le tour présente à la main qui tient le

ciseau la matière qu'elle veut travailler, et il imprime à cette matière un mouvement si régulier et si rapide, que de véritables merveilles sont créées.

Aujourd'hui que nous possédons tant d'outils ingénieux, nous ne pouvons croire qu'ils n'aient pas toujours existés, et l'invention des plus simples se perd dans la nuit des temps. Le marteau, sans aucun doute, est le plus ancien, car il est partout : la première pierre qui s'est trouvée sous la main en a servi. Dès qu'on eut inventé le levier, les tenailles furent imaginées, car elles ne sont qu'un double levier. Les outils tranchants n'ont pas d'abord été en métal ; ils ont été en pierre dure, en silex. Il a fallu bien du temps avant qu'on ait appris l'art de convertir le minerai en fer métallique, avant qu'on ait connu l'acier, qu'on ait su l'effet produit par la trempe. La vrille a dû être trouvée plus difficilement, car il fallait connaître le plan incliné. Enfin la nature a offert les premiers modèles de quelques instruments : une espèce

de poisson de mer du genre du requin, le *squale-scie*, a au bout de la tête une véritable scie, avec laquelle il attaque et blesse son ennemi sous le ventre.

Les instruments régulateurs sont tous donnés par la nature ; la ligne horizontale et la ligne verticale, ou du fil à plomb, sont des lignes droites et des règles : toutes deux réunies, elles forment l'équerre, et nos deux jambes sont le plus simple des compas, avec lequel nous mesurons les espaces.

QUESTIONS.

Quel aide l'homme reçoit-il des outils ?
Combien y a-t-il d'espèces principales d'outils ?
Quelle est l'origine des principaux outils ?

# LES CHAPEAUX.

**Mots et expressions à expliquer.**

Lai-ne.
Chan-vre.
Lin.
Co-ton.
Soie.
Croi-ser les fils.
Per-pen-di-cu-lai-re-ment.
En-la-ce-ment.
Tri-cot.
Mé-ti-er.
Se cris-per.
Feu-tre.
Cas-tor.
Lou-tre.
Cha-meau.
Li-è-vre.
La-pin.
Ron-geur.
Feu-tra-ge.
Jar-re.
É-bar-ber.
Car-des.
Ni-tra-te de mer-cu-re.
Ar-çon-ner.
Ca-pa-de.
Tri-an-gu-lai-re.
Cô-ne.
Fou-la-ge.
Re-bord.
Col-le for-te.
Gom-me la-que.
La mo-de.
Re-pas-ser.
Lus-trer.
Coif-fe.
Bor-der.
Car-ton.
Can-ne tres-sée.
Cuir ver-ni.
Pail-le de riz.
Cha-pe-rons.
Coif-fu-res.
Ca-pu-chons.
Ve-lours.
Pain de su-cre.
Ai-les re-trous-sées.
Gar-nis de pa-na-ches.
Siè-cle der-ni-er.
Cla-ques.
Fri-su-re pou-drée.

Avec la laine, le chanvre, le lin, le coton ou la soie filée, on fabrique des tissus, au moyen de machines qui croisent les fils perpendiculairement ; avec un seul fil de laine, de soie ou de coton, on forme un enlacement qu'on nomme *tricot*. Le tricot se fait à la main au moyen d'aiguilles. On le fait aussi, mais plus régulièrement et plus vite avec un métier, qui produit absolument le même enlacement que celui qu'on obtient avec les aiguilles.

Il est une autre sorte d'étoffe qui se fabrique par un procédé tout différent. Les poils de certains animaux ont la propriété de se crisper, de se contourner, de manière à se mêler en se liant, et à former une étoffe solide qu'on appelle *feutre*.

La laine et le poil du castor, de la loutre, du chameau, du lièvre, du lapin, ont cette propriété. Les chapeaux com-

muns sont en laine, les fins sont faits avec le poil de castor, espèce de rongeur qui vit sur le bord des fleuves, où il se bâtit une sorte de maison. Il se nourrit de racines et d'écorces d'arbres, et se plaît dans les lieux solitaires. Autrefois, les castors étaient communs ; ils sont devenus assez rares. Le plus ordinairement, on feutre le poil de lièvre et de lapin.

Sur chaque peau il y a deux sortes de poils : le court, qui est bon au feutrage, et le long, plus grossier, qu'on nomme *jarre*, et qu'il faut ébarber. On bat les peaux avec des baguettes, après avoir peigné le poil au moyen d'une carde, afin d'en lever tous les corps étrangers : on mouille le poil avec une dissolution de nitrate de mercure ; on le fait sécher à l'étuve, puis on l'arrache facilement. On le soumet ensuite à plusieurs opérations : on le *baguette*, on le *carde*, on l'*arçonne*, pour le bien mêler. Après avoir divisé en quatre parties égales la quantité de poils nécessaire pour faire un chapeau, on forme quatre

*capades*, commencement d'étoffe de forme triangulaire ; on les assemble ensuite, on les lie par un feutrage dans une toile humectée qu'on plie et replie dans tous les sens, de manière à construire une espèce de sac en forme de cône, qu'on porte au foulage.

L'appareil de la foule consiste en une chaudière plus longue que large, établie sur un fourneau en maçonnerie, et entre deux tables de bois fort épaisses et inclinées, qu'on appelle les *bancs* de la foule. Les chapeaux se foulent dans l'eau presque bouillante, où on a détrempé une certaine quantité de lie de vin. La chaleur facilite le feutrage : l'ouvrier presse le feutre, le roule sur lui-même, le croise dans tous les sens jusqu'à ce que l'étoffe soit suffisamment resserrée ; ce travail dure trois ou quatre heures. On met ensuite le chapeau sur une forme de bois pour faire le rebord ; on le teint, puis on l'apprête, c'est-à-dire qu'on fait entrer dans l'épaisseur du feutre une certaine quantité de colle forte ou de gomme laque. Enfin

le chapelier dresse le chapeau selon la forme adoptée par la mode, le repasse, le lustre au moyen d'un fer chaud, garnit l'intérieur d'une coiffe et le borde.

Les chapeaux les plus fins sont fabriqués à Paris, à Lyon, à Marseille, à Rouen. Depuis quelques années, on fait des chapeaux d'un feutre grossier, qu'on recouvre d'un tissu de soie ; ils ont l'apparence des chapeaux de castor. On fait des chapeaux en paille, en jonc, en canne tressée, en crin, en carton couvert de soie, en cuir verni. Les plus beaux chapeaux de paille sont faits en paille de riz ou avec la paille d'une variété particulière de froment ; ils viennent de Florence en Italie, et sont d'un prix fort élevé.

Au quatorzième siècle, on portait généralement des coiffures en drap, nommées *chaperons*. Ces coiffures, espèce de capuchons, ne furent abandonnées que lorsque le roi Charles VII entra coiffé d'un chapeau dans la ville de Rouen, qu'il avait reprise, l'an 1448.

Au XVIe siècle, les chapeaux se por-

taient blancs, noirs, gris ou verts ; on en couvrait en soie, en velours. Les gens de guerre portaient des chapeaux élevés en pain de sucre ; les gens du monde les préféraient à ailes retroussées et garnis de panaches. La forme en a constamment varié et varie encore chaque jour : tantôt elle est plate, tantôt elle est pointue ; les bords sont larges un jour, le lendemain ils sont étroits. On a relevé les deux faces en bateau, puis on a façonné trois faces présentant trois cornes ; parfois, enfin, une des deux faces a été relevée, l'autre rabattue. La manière de porter les chapeaux n'a pas été moins variable ; on les a tenus sur le haut de la tête, puis sur une oreille. Dans le siècle dernièr, ils étaient plats, s'appelaient *claques*, et se mettaient sous le bras beaucoup plus que sur la tête, dont ils eussent dérangé la frisure poudrée.

Les chapeaux gris-blancs qu'on porte en été sont préférables aux noirs pendant cette saison : ils échauffent moins la tête, parce que la couleur blanche absorbe moins la chaleur des rayons du soleil.

## QUESTIONS.

Quelles sont les matières qui entrent dans la confection des chapeaux ?

Qu'est-ce que le feutre ?

Quels sont les animaux qui fournissent le poil aux chapeaux ?

Comment se fait un chapeau ?

Quels sont les plus beaux chapeaux ?

Faites l'histoire du chapeau.

Qu'avez-vous à dire des chapeaux gris-blancs ?

——— : o : ———

# LA CUISINE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Pré-ci-si-on. | Che-vret-te. | Ma-gots. |
| Cu-i-si-ne. | Â-tre. | Tré-pied. |
| Che-nets. | Che-mi-née. | Po-ë-le. |
| Po-ë-lon. | Dres-soir. | É-gru-geoir. |

Chau-dron.
Cram-pon.
Scel-lé.
Pel-le à feu.
Pin-cet-tes.
É-cu-moi-re.
Cuil-lè-res à pot.
At-ti-soir.
Mar-mi-te.
Gril.
Souf-flet.
Cré-mail-lè-re.
Cran.
Cré-mail-lon.
Us-ten-si-le.
Pi-vot.
Cor-beaux.
Ta-blet-tes.
Cas-se-rol-les.
Bas-si-nes.
Bas-si-noi-re.
Pas-soi-res.
Co-que-mars.
Pois-son-ni-è-res.
Co-que-rol-les.
Bat-te-rie de cui-si-ne.
Cru-ches.
Ter-ri-nes.
Jat-tes.
As-si-et-tes.
Vais-sel-le.
É-vi-er.
La-vet-te.
Ré-cu-rée.
Grès.
Ox-y-da-ti-on.
Pi-ler.
É-gru-ger.
Pom-mi-er ou cuit pom-mes.
Sau-ni-è-re.
É-cu-yer de la cui-si-ne.
É-cu-yer tran-chant.
Dé-cou-per.
Mar-mi-tons.
Fouil-le-au-pot ou gâ-te-sau-ce.
Fou-gon.
Maî-tres.

Quels que soient les objets que vous voyez et que vous touchez tous les

jours, je doute qu'il y en ait beaucoup, d'entre vous qui puissent les nommer avec précision. Entrons donc aujourd'hui dans la cuisine, et examinons-en les principales parties.

Ceci est un *trépied* très-commode pour poser une poêle, un poêlon ou un chaudron.—Ici, est un *crampon* de fer, *scellé* dans la muraille, à côté du cœur de la cheminée ; on y pend ordinairement une *pelle-à-feu*, les *pincettes* (et non les pinces), une *écumoire*, des *cuillères* à pot, un *attisoir* pour tirer et remuer la *braise*, une fourchette de cuisine, une main de fer pour prendre l'*anse* des marmites sans risquer de se brûler, un gril, un soufflet.

Les ustensiles posés sur les tablettes du *dressoir*, ou accrochés à la muraille, tels que casseroles, chaudrons, bassines, bassinoires, passoires, *coquemars*, poissonnières, *coquerolles*, etc., composent la batterie de cuisine, ainsi appelée parce que ces objets sont, pour la plupart, en cuivre ou en fer battu.

Les objets en terre, tels que les pots,

les cruches, les terrines, les jattes, les plats, les assiettes, etc., composent la *vaisselle*, qu'on lave sur l'*évier* avec une lavette, tandis que la batterie doit être soigneusement récurée avec du *grès* pour en prévenir l'oxydation. Voici encore un *égrugeoir*, sorte de vase en bois pour piler ou égruger le gros sel, et une *saunière*, espèce de coffre pour le conserver en provision. Je vous fais grâce du pommier ou cuit-pommes, du four de campagne et autres objets qui vous sont familiers. Terminons par quelques dénominations spéciales à ceux qui s'occupent de la cuisine.

Les cuisiniers s'appelaient autrefois *queux* ; on disait : les *maîtres-queux* de la maison du roi. Leur chef était l'*écuyer* de cuisine, d'où est venue la qualification d'*écuyer tranchant*, donnée au chef d'office chargé de découper les viandes. Ils sont assistés des marmitons, que, par sobriquet, on nomme aussi *fouille-au-pot* ou *gâte-sauce*.

Dans un vaisseau, la cuisine s'appelle le *fougon*, et le cuisinier le *coq* du vaisseau.

# LE FEU, LES CHEMINÉES ET LES POËLES.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ther-mo-mè-tre.
De-grés.
Zé-ro.
Ron-fle-ment.
Pro-mé-thée.
An-ti-qui-té.
O-ri-ent.
Chal-dée.
Per-se.
Grè-ce.
A-thè-nes.
A-pol-lon.
Del-phes.
Dé-es-se.
Ves-ta.
Ves-ti-bu-le.
Nou-veau-Mon-de.
Mex-i-que.
Pé-rou.
Con-qué-rants.
Em-blê-me.
Ti-rer un bon par-ti.
Ha-bi-ta-ti-ons.
Ap-pa-reils.
Ca-lo-ri-fè-re.
Ox-y-gè-ne.
Com-bus-ti-on.
Corps com-bus-ti-ble.
Che-mi-née qui fu-me.
Art com-pli-qué.
Fu-mis-te.
En re-van-che.
Mé-na-ger.
Ho-ri-zon-ta-le-ment.
Con-tour-ner.
Bou-ches de cha-leur.
Di-la-ta-ti-on.
Grands é-ta-blis-se-ments.
Tô-le de cui-vre.
Mas-ses de li-qui-de.
Se con-ver-tir en va-peur.
Con-duits de mé-tal.

LE MAÎTRE. La nuit a été froide, mes

enfants ; il gèle, le thermomètre marquait ce matin quatre degrés au-dessous de zéro. J'ai fait bon feu ; notre poële fait entendre ce ronflement de bon augure, et qui semble porter avec lui la chaleur. Voici le moment d'apprendre quels sont les divers moyens que l'homme a inventés pour se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver. Le feu, qui est si essentiel à la vie sociale, et sans lequel aucun progrès n'eût été fait dans les arts, n'a pas été connu des hommes dans tous les temps. Les anciens peuples avaient conservé la mémoire de celui qui apprit à le faire jaillir du choc d'un caillou. Prométhée, disaient-ils, avait dérobé le feu du ciel ; et ce présent leur fut si précieux qu'ils craignirent tous d'en être privés. Les religions de l'antiquité donnent les preuves de cette crainte générale : dans quelques parties de l'Orient, dans la Chaldée, en Perse, on avait voué un culte au feu. Ces peuples croyaient aussi qu'un homme, Zoroastre, l'avait apporté du ciel. De la Perse ce culte passa en

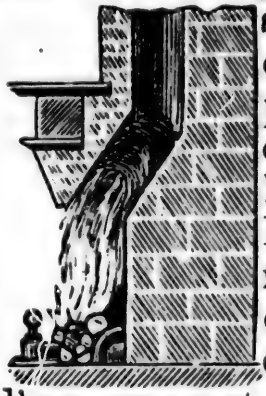
Grèce: le feu sacré était sans cesse entretenu dans le temple d'Apollon à Athènes et à Delphes ; chez les Romains on le conservait religieusement dans un temple dédié à la déesse Vesta. On plaçait même, et l'on conservait avec soin le feu sacré dans la première pièce de chaque maison, qui, à cause de cet usage, a reçu et conserve encore le nom de *vestibule*. Dans le nouveau-monde, au Mexique, au Pérou, quand les conquérants de l'Europe s'y précipitèrent, attirés par l'or de ces malheureux peuples, ils y trouvèrent le culte du feu établi. Enfin, dans presque toutes les religions des païens, le soleil est toujours rangé parmi les premières divinités ; et le soleil est l'emblème de la chaleur et du feu.

Aujourd'hui l'on ne peut plus craindre de le perdre, car il est bien facile de le rallumer lorsqu'il est éteint ; mais on s'est étudié à en tirer le meilleur parti, et à en recevoir la douce et salutaire influence avec le moins de perte et le plus d'économie possible. Les

peuples pauvres qui habitent sous de misérables huttes se contentent de placer l'âtre au milieu de la demeure. Ils s'inquiètent peu d'éviter le contact de la fumée : un trou pratiqué au haut de la hutte la laisse échapper. Dans nos habitations plus soignées, l'art a perfectionné les appareils du chauffage, et le luxe en a varié les formes et les ornements. Les poêles, les cheminées, les calorifères sont des constructions qui toutes reposent sur le même principe. Sans air point de feu possible : l'air, vous le savez, est un composé de deux gaz, l'azote et l'oxygène. La combustion n'est autre chose que la combinaison du corps combustible avec l'oxygène. Sans air pas d'oxygène, et sans oxygène pas de feu : il faut donc, pour entretenir la combustion, renouveler sans cesse l'air. Il faut aussi se débarrasser de l'air qui a perdu son oxygène, ainsi que de la fumée, qui contient certaines parties volatiles des corps combustibles.

La cheminée attire continuellement

l'air extérieur qui entre dans la chambre,



soit par les fentes des croisées et des portes, soit par une ventouse pratiquée dans le manteau de la cheminée elle-même. Le tuyau monte dans les murailles de la maison, et sort par les combles au-dessus desquels il s'élève d'une verge et plus. Tout l'art des fumistes s'attache à donner à la cheminée et au tuyau la juste proportion d'étendue et de largeur, de manière que le tirage ne soit ni trop fort ni trop faible. Un tirage trop fort fait renouveler trop souvent l'air intérieur de la chambre, et le feu donne peu de chaleur; s'il est trop faible, la cheminée fume. Dans nos villages, les maçons qui construisent les maisons, et qui n'ont pas étudié l'art assez compliqué du fumiste, font rarement de bonnes cheminées. Presque toujours ils les font trop vastes: on y brûle beaucoup de bois, plus des trois quarts de la chaleur se perdent; mais

en revanche on ne perd pas la fumée, car elle rentre presque toute dans la pièce. La cheminée donne un chauffage plus gai sans doute que le poêle, mais fort peu économique, car une très-grande partie de la chaleur est perdue.

Le meilleur poêle est celui qui ne laisse sortir la fumée que lorsqu'elle est presque entièrement refroidie. Il ne faut donc pas ménager les tuyaux, et l'on doit les placer le plus horizontalement qu'il est possible, et les contourner de manière à retenir la fumée, à la faire voyager lentement, afin qu'elle ait le temps de déposer tout son calorique sur le fer du tuyau. L'air de la chambre s'empare de tout ce calorique. Il est avantageux aussi de pratiquer des bouches de chaleur, que l'on construit ainsi : on fait passer dans le poêle, et sous le sol, un tuyau qui se prolonge jusqu'à l'extérieur, en dehors de la maison. L'autre extrémité du tuyau, après qu'il a traversé le feu, reste ouverte sur l'un des côtés du poêle. L'air extérieur et

froid est attiré dans ce tuyau par la dilatation ; il s'y échauffe et entre ensuite dans la chambre par la bouche de chaleur.

Les calorifères ne se construisent que dans les maisons des riches, ou pour chauffer avec économie de grands établissements. Un foyer est établi dans une cave ; l'air échauffé dans ce foyer est conduit par des tuyaux en tôle de cuivre dans tous les appartements de la maison, et y entretient une chaleur suffisante. Le moyen le plus économique, et qui s'emploie surtout dans différentes usines où l'on a besoin de chauffer de grandes masses de liquide, c'est la vapeur d'eau. Une seule chaudière suffit pour produire une grande quantité de vapeur. Nous savons que l'eau ne se convertit en vapeur qu'en absorbant plus de 500 degrés de calorique ; nous savons aussi que la vapeur ne reprend l'état liquide qu'en perdant toute cette chaleur, qu'elle dépose sur les corps environnants. Cette vapeur, parcourant les appartements dans des

conduits de métal, les échauffe, et la chaleur est communiquée à l'air.

### QUESTIONS.

Quels soins et quelle religion apportait-on jadis à la conservation du feu ?

Sur quel principe reposent les constructions des divers moyens de chauffage ?

Quel est le rôle de la cheminée ?

Quelles conditions doit réunir un bon poële ?

Qu'avez-vous à dire des calorifères ?

——— : o : ———

## LE CAFÉ.

### Mots et expressions à expliquer.

Mol-lah.
Vé-né-ra-ti-on.
O-ri-ent.
As-sou-pis-se-ment.
Ti-é-deur de dé-vo-ti-on.
Cons-ci-en-ce ti-mo-rée.
Pâ-tre.
Chè-vres.
Baies.
Ca-bri-o-lant.
Vé-gé-tal.
Ce-ri-ses.
Ca-fé-i-er.
In-fu-si-on.
En-ni-vre-ment.
Der-vi-ches.
Croy-ant.
A-den.
Mé-di-ne.
La Mec-que.
Cai-re.
Am-bas-sa-deur.
La Por-te.
Lou-is XIV.
Ca-fés.
Po-li-ti-ques.
Jour-naux.
Ca-pi-ta-le.

Un mollah ou religieux mahométan, dont le nom est encore en vénération dans l'Orient, se voyant souvent surpris par le sommeil au milieu de ses prêtres, attribuait ses assoupissements à la tiédeur de sa dévotion, et sa conscience timorée en était tourmentée. Le hasard lui fit rencontrer un pâtre qui lui raconta que ses chèvres, toutes les fois qu'elles avaient goûté des baies d'un certain arbrisseau, restaient éveillées, sautant et cabriolant toute la nuit. Le mollah voulut connaître ce singulier végétal, et le pâtre lui montra un joli petit arbre à l'écorce grisâtre, au feuillage d'un vert luisant, avec des fruits de la grosseur à peu près de nos cerises. Cet arbuste était le caféier et le mollah voulut éprouver sur lui-même la vertu de ces baies ; il en prit une forte infusion, et il passa toute la nuit dans

une sorte d'enivrement délicieux qui n'ôtait rien à la liberté de son esprit. Il fit part de sa découverte à ses derviches, et bientôt le café fut recherché par les dévots musulmans comme un présent divin, apporté du ciel par un ange à un vrai croyant. L'usage du café passa bientôt d'Aden à Médine, à la Mecque, au Caire et dans tout l'Orient.

Ce fut Soliman-Aga, ambassadeur de la Porte près de Louis XIV en 1669, qui introduisit en France l'usage du café. Vers le milieu du règne de Louis XV, on comptait déjà à Paris environ 600 cafés. Maintenant le nombre de ces établissements s'élève à plus de 4,000 dans la capitale ; et il n'y a point de petit village qui n'ait au moins un ou deux cafés, où les politiques du lieu vont se former une opinion dans les journaux. (*Magasin pittoresque.*)

QUESTIONS.

Quel était le sujet des inquiétudes du mollah ?

Comment découvrit-il le caféier ?

Qui introduisit le café en France ?

# CANNE À SUCRE, BAMBOU, BETTERAVES, ETC.

**Mots et expressions à expliquer.**

Su-cre.
Gra-mi-née.
Se dé-gar-nir.
Flo-rai-son.
Broy-eur.
Ma-né-ge.
Ma-chi-ne.
Mo-ël-le.
Ve-sou.
Bas-sin.
É-va-po-ra-ti-on.
Ba-gas-ses.
Pro-cé-dé.
Gros-si-er.
Mé-las-se.

In-con-vé-ni-ent.
Trans-for-mer.
No-ta-ble-ment.
Tem-pé-ra-tu-re.
Tu-be.
Ser-pen-tin.
Ba-quet.
Cris-tal-li-ser.
Brut.
Cas-so-na-de.
Ra-fi-ner.
Cla-ri-fi-er.

Pain de su-cre.
Rhum.
Ta-fi-a.
Ori-gi-nai-re.
In-de.
A-fri-que.
Les î-les.
Pla-ta-ne.
É-ra-ble.
Bet-te-ra-ves.
Ex-trac-ti-on.
Bam-bou.
Co-lon-nes.
Pou-tres.
Ton-ne-lets.

La plante qui produit le sucre est une graminée dont la tige, creuse comme

celle de toutes les plantes de cette famille, atteint jusqu'à dix pieds de hauteur. A mesure qu'elle mûrit, elle se dégarnit de ses feuilles. Au moment de la floraison, on coupe les tiges, on les réunit en paquets, et on les porte aux rouleaux broyeurs, mis en mouvement soit par un manége, soit par une machine à vapeur. La moëlle qui remplit l'intérieur de la canne laisse sortir, sous l'action des broyeurs, un liquide fortement sucré, qu'on appelle *vesou*. Ce jus sucré coule par des gouttières, dans des bassins, puis il est porté dans les chaudières d'évaporation. Ces chaudières étaient autrefois et sont même encore chauffées à feu nu, dans beaucoup de sucreries, à l'aide des débris de cannes ou *bagasses*. Mais ce procédé grossier ne permet pas de modérer aussi bien l'action de la chaleur ; il a le grave inconvénient de transformer une assez grande quantité de sucre en mélasse. Aussi, dans les sucreries perfectionnées, on préfère le chauffage à la vapeur, qui ne permet pas au liquide de dépas-

ser notablement la température de 100°, et l'on fait arriver la vapeur qui s'échappe du vesou dans un gros tube refroidi extérieurement, et qu'on appelle un *serpentin*.

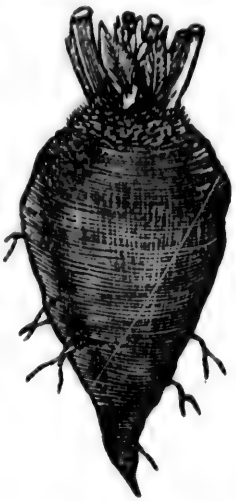
Lorsque le liquide est devenu assez épais, on le fait sortir de la chaudière par un large robinet, et on le conduit dans de grands baquets où il se cristallise rapidement.

On n'a encore là que le sucre brut ou *cassonade*. Arrivée en Europe, la cassonade y est raffinée ; on la fait dissoudre de nouveau dans l'eau en y ajoutant du blanc d'œuf et du sang de bœuf qui la clarifie, puis on fait passer le jus à travers des caisses pleines de charbon qui le décolore complétement. De là il est conduit dans les chaudières d'évaporation, et on le fait se cristalliser dans des vases de terre ayant la forme d'un pain de sucre et qu'on nomme des *formes*. Les mélasses mises en fermentation fournissent le rhum et le tafia.

La canne à sucre est originaire de l'Inde ; elle a été transplantée de là en

Afrique, puis dans le Nouveau-Monde, où sa culture a pris un immense développement, particulièrement dans les Iles.

Nous retrouverons encore le sucre, dans la sève d'un arbre analogue aux platanes, l'érable à sucre, et dans la betterave. Mais ces plantes ne sont plus des graminées. L'extraction du sucre de la racine de betterave se fait à peu de chose près de la même façon que l'extraction du sucre de canne ; les produits n'offrent aucune différence.



Le *bambou*, ce roseau gigantesque originaire de l'Inde, d'où il a passé dans tous les pays chauds du globe, est encore une graminée. Sa tige atteint quelquefois jusqu'à 30 verges et sert à une multitude d'usages : on en fait des colonnes, des poutres de pont, des tonnelets (en prenant un entre-nœud), des cannes, etc.

QUESTIONS.

A quelle famille appartient la canne à sucre ?
A quel moment fait-on la récolte ?
Que fait-on des cannes ?
Comment s'appelle le jus sucré qu'elles fournissent ?
Comment extrait-on le sucre du vesou ?
Qu'est-ce que la cassonade ?
Comment se fait le raffinage ?
De quel pays est originaire la canne ?
Quelles autres plantes donnent encore du sucre ?
Qu'est-ce que le bambou ?
D'où est-il originaire ?
A quoi sert-il ?

——— : o : ———

# LE PLÂTRE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Bancs. | Fri-a-ble. | Ci-ment. |
| Sou-ter-rains. | Pous-si-è-re. | Pré-ser-ver. |
| Frag-ments. | Pa-ni-er. | Con-tact. |
| De-grés (de cha-leur.) | Ta-mis. | Im-mé-di-at. |
| | Subs-tan-ce. | Cou-ches. |
| Voû-te. | Cons-truc-ti-on. | Pein-tu-re à l'hui-le. |
| Fa-gots. | | |

La pierre à plâtre forme en divers lieux des bancs souterrains d'une grande étendue. Pour faire le plâtre, on expose la pierre, cassée par fragments plus ou moins gros, à un feu de cent-vingt à cent quatre-vingts degrés. Ces

pierres sont disposées en voûte, et l'on met brûler des fagots sous cette voûte. Par la chaleur, la pierre à plâtre perd toute l'eau qui était combinée avec elle. Elle devient alors friable et plus blanche. Lorsqu'elle est réduite en poussière par le battage et passée au panier ou au tamis, elle reprend sa première dureté si on lui rend l'eau que le feu a enlevée. Aussi, le meilleur plâtre est celui qui provient de la pierre la plus dure. Cette substance est extrêmement précieuse et commode pour les constructions. Le travail est plus rapide qu'avec tout autre ciment, et le plâtre employé, se conserve longtemps à l'air, surtout, lorsqu'on le préserve de son contact immédiat, par des couches de peinture à l'huile.

TH. LEBRUN.

QUESTIONS.

Comment s'obtient le plâtre, et quelles sont ses qualités comme ciment ?

# ÉTAIN, ZINC.

**Mots et expressions à expliquer**

Mé-tal-li-que.
Mi-ne-rai.
Les In-des.
La Bo-hê-me.
L'An-gle-ter-re.
Broy-er.
Gril-ler.
Mé-lan-ge.
Creu-set.
Plomb.
Duc-ti-ble.
Mal-lé-a-ble.
So-no-re.
Je-ter au mou-le.
Poin-çon.
Fer-blanc.
La-mi-né.

É-ta-mer.
Moi-ré mé-tal-li-que.
Met-tre en con-tact.
A-ci-des.
Ver-nis co-lo-rés.
Al-li-a-ges.
Bron-ze.
Plom-bi-ers.
Tain.
Cho-co-lat.
Us-ten-si-les.
Cui-vre.
Mor-dants.
Tein-tu-ri-ers.
A-vi-ver.
Po-tée.

Fa-ï-en-ci-ers.
É-mail.
Lai-ton.
Toi-tu-re.
Bai-gnoi-re.
En-trer en fu-si-on.
Fri-a-ble.
Pul-vé-ri-ser.
Mor-ti-er.
Feux d'ar-ti-fi-ce.
Ni-tra-te de po-tas-se.
Ca-la-mi-ne.
Dé-pôt de pré-ci-pi-té.
Gout-ti-è-re.

L'étain n'existe pas dans la nature à l'état métallique que nous lui connaissons: on trouve le minerai dans les Indes, la Bohême, l'Angleterre. Après avoir broyé et grillé le minerai, on le mêle avec du charbon en poudre, puis on fait fondre le mélange, et l'étain coule au fond du creuset.

Ce métal est plus dur que le plomb, mais il est plus léger; il est peu ductible, très malléable, peu sonore; quand on le plie, on entend un léger bruit, qu'on nomme le cri de l'étain. Il a une odeur qui lui est propre. On en fabrique une foule d'objets de ménage, qui se jettent d'abord au moule, et qu'on termine ensuite au tour. Les fabricants sont obligés de garantir leurs pièces en les marquant avec un poinçon, parceque l'étain est plus cher que le plomb et lui ressemble.

Le ferblanc est du fer laminé qu'on étame en le trempant dans un bain d'étain fondu. Pour obtenir le *moiré métallique*, on chauffe un peu le ferblanc, on le met en contact, pendant quelques

secondes, avec des acides affaiblis, et on le lave ensuite dans l'eau. Les vernis colorés dont on couvre ce ferblanc laissent paraître les dessins moirés que les acides ont produits. L'étain entre dans les alliages du bronze, du métal de cloche, de l'airain, du potin, etc. Allié avec le plomb, il compose la soudure dont se servent les ferblantiers et les plombiers. Réduit en feuilles très minces, il sert à donner le tain aux glaces ; ces feuilles sont en usage aussi, pour envelopper le tabac et le chocolat. On emploie également l'étain à l'étamage des ustensiles de cuivre, et il entre dans la composition des mordants dont les teinturiers se servent pour aviver les couleurs rouges. Enfin, la *potée* des faïenciers est un produit de l'étain dont on fait l'émail de la faïence.

Le zinc est d'un gris bleuâtre ; il est assez dur, se laisse couler, tourner, laminer à chaud et réduire en fil. Pendant longtemps on ne se servait du zinc que pour l'allier au cuivre et en fabriquer du laiton ; depuis qu'on est parvenu à

le laminer, l'usage en est plus étendu : on l'emploie à la toiture, à doubler les baignoires de bois, à faire des tuyaux, des gouttières, etc.

Le zinc, chauffé fortement, et un peu avant qu'il entre en fusion, devient très friable, et peut se pulvériser dans un mortier. Réduit en poudre, on l'emploie dans des feux d'artifice, où, mêlé avec le nitrate de potasse, il jette un éclat éblouissant. Le zinc s'extrait d'un minerai appelé *calamine*. Après avoir broyé le minerai, on le calcine, on le mêle à du charbon, et on l'expose à une forte chaleur, dans des vases fermés. Le zinc se réduit en vapeur. Cette vapeur est conduite dans de l'eau, où se fait un dépôt du précipité, qu'on fond ensuite et qu'on coule en lingots.

### QUESTIONS.

De quelle manière s'obtient l'étain ?

Quels sont les principaux usages auxquels on l'emploie ?

Faites la description du zinc.

Quels sont ses principaux usages ?

D'où provient le zinc ?

# LE DIAMANT.

**Mots et expressions à expliquer.**

Chi-mie.
I-den-ti-té.
Cris-tal-li-sé.
Corps.
Ray-er.
Tail-le.
Fla-mand.
At-tri-bu-é à.
Hom-ma-ge.
Char-les le Té-mé-rai-re.
Dé-gros-sir.
É-clat.
É-gri-sée.
Bril-lants.
Ro-ses.
Pla-que.
Hy-a-cin-the.
Ger-çu-re.
Bel-le eau.
Dé-ga-ger.
As-phy-xi-ant.
Gaz.
Com-bus-ti-on.
Ro-be ter-reu-se.
Gan-gue.
Rai-nu-res.
Trans-ver-sa-les.
Vi-gi-lan-ce.
Ins-pec-teurs.

Un des faits les plus curieux établis par la chimie est sans contredit l'identité complète du diamant et du charbon. Le diamant n'est autre chose, en effet, que du charbon pur et cristallisé.

C'est le plus dur de tous les corps ; il les raye tous sans exception, et ne peut être usé que par sa propre poudre. La

taille des diamants est une découverte du quinzième siècle ; elle est attribuée à un Flamand nommé Bergem, qui fit hommage à Charles-le-Téméraire, du premier diamant taillé. On commence par le dégrossir, en enlevant des éclats, suivant la direction de ses faces naturelles, puis on achève la taille en l'usant avec de la poudre de diamant appelée *égrisée*.

On donne le nom de *brillants*, aux diamants taillés de manière à offrir une double pointe, et montés sur un anneau qui les laisse traverser complètemeut par la lumière ; on donne celui de *rose*, aux diamants qui n'offrent pas une double pointe et qui sont montés à plat sur une plaque.

La lumière, en se jouant dans le diamant, produit des feux bien plus vifs avec les brillants qu'avec les roses.

Le diamant est ordinairement sans couleur ; il en est cependant de noirs, de jaunes, appelés *hyacinthes ;* de verts, de roses, qui sont très-recherchés. Les diamants ont d'autant plus de valeur

qu'ils sont plus gros, plus exempts de toute gerçure intérieure, d'une plus belle eau, et qu'ils jettent, grâce à la taille, de plus beaux feux.

Le diamant brûle à l'air comme le charbon, et dégage le même gaz asphyxiant ; seulement, sa combustion est plus lente.

On le trouve dans les sables de certains ruisseaux de l'Inde (royaume de Visapour et de Golconde, Bengale), au Brésil, dans les monts Ourals. Il y est toujours enveloppé d'une robe terreuse, qu'on appelle *gangue*, et qui le rend difficile à distinguer des autres cailloux. On détourne le cours d'eau, on enlève les sables, et on les lave sur des planchers en bois inclinés qui présentent des rainures transversales, ou bien sur des peaux garnies de leurs poils. Les diamants arrêtés par les poils ou les rainures, sont dépouillés de leur gangue par un lavage. Le travail est fait par des nègres entièrement nus, surveillés avec le plus grand soin, et qui pourtant parviennent presque toujours à tromper

la vigilance des inspecteurs, et à voler, puis à vendre pour leur compte les plus beaux diamants.

Les diamants les plus célèbres sont : celui du Grand-Mogol, qui pèse 57 grammes et est estimé à 12 millions de francs ; il est mal taillé : celui de l'empereur de Russie, qui pèse 40 grammes ; il a été acheté par Catherine II, en 1772, à un juif, qui le lui a vendu 2,250-000 francs, avec une rente viagère de 100,000 francs : le Régent de la couronne de France qui pèse 29 grammes : il a été acheté 2,250,000 francs, et vaut certainement plus du double : c'est un des diamants les plus beaux que l'on connaisse, non point par sa grosseur, mais par sa pureté et par la perfection de sa taille.

Tout le monde a entendu parler du Ko-y-nor, ou montagne de lumière, exposé par la Compagnie des Indes à l'Exposition de Londres de 1851, et de l'Etoile du Sud, qu'on a pu voir en 1855, à l'Exposition universelle de Paris.

Le diamant n'est pas seulement un

objet de luxe ; on en fait usage en horlogerie, pour servir de monture aux pivots ; les vitriers l'emploient, monté sur un manche, de manière à ce qu'il présente une de ses arêtes naturelles pour couper le verre.

QUESTIONS.

A quelle substance le diamant est-il identique ?

Comment s'y prend-on pour tailler le diamant ?

Sous quelles formes le taille-t-on ?

Est-il toujours incolore ?

Que devient le diamant, quand on le chauffe fortement à l'air ?

Où trouve-t-on le diamant ?

Comment le tire-t-on des sables qui le contiennent ?

Quels sont les plus beaux diamants connus ?

Le diamant n'a-t-il d'usage que dans la joaillerie ?

# LES POSTES.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Lou-is XI. | Tail-le. | Té-lé-gra-phe. |
| Comp-te. | Roy-au-me. | |
| É-tat. | Dé-si-gné. | É-lec-tri-que. |
| Pos-te. | Cou-reurs. | In-fi-ni-ment. |
| Let-tres. | Ser-vi-ce. | Mer-veil-leux. |
| Dé-pôts. | Ins-ti-tu-ti-on. | |

C'est en 1464 que Louis XI établit, au compte de l'Etat, la poste aux chevaux et la poste aux lettres. Des dépôts de chevaux de légère taille furent placés de quatre lieues en quatre lieues, sur les grands chemins du royaume. Les personnes auxquelles ils étaient confiés étaient désignées sous le nom de *maîtres tenant les chevaux courant pour le service du roi.* Le chef général de ce service portait le titre de *conseiller grand maître des coureurs de France.*

A cette admirable institution, s'est

jointe, depuis, celle du télégraphe électrique, encore infiniment plus merveilleuse.

QUESTIONS.

Qui inventa la poste ? Comment commença-t-on d'abord à opérer ?

Quelle invention est, depuis, venue en aide aux postes ?

—— : o : ——

## LES POSTES EN CHINE.

**Mots et expressions à expliquer.**

In-gé-ni-eux.
In-ven-tés.
Per-fec-ti-on-nés.
Ger-mes.
Dé-cou-ver-tes.
Ins-ti-tu-ti-on.
Eu-ro-pé-en-nes.
Bous-so-le.
É-clai-ra-ge.
Sys-tè-me pos-tal.
En vi-gueur.
Loin-tai-ne.
Sta-ti-ons.
Lambs.
Am-bas-sa-deurs.
Gran-di-o-se.
Cou-reur.
Gre-lots.
Pri-meurs.
Ins-pec-teurs.
Jour-nées (dix.)
Re-tar-da-tai-res.
É-mis-sai-res.
Lan-ter-nes.
Ex-a-gé-ra-ti-on.
Vé-ri-di-que.
Con-fir-mer.
De-van-ci-er.
Jou-is-san-ce.
Ex-clu-si-ve.

On a trouvé chez les Chinois, ce peuple d'enfants ingénieux, qui a tout inventé, sans rien perfectionner, les germes de nos principales découvertes et institutions européennes. C'est ainsi qu'ils connaissaient depuis longtemps la boussole, la poudre à canon, et même le gaz d'éclairage. Il n'est donc pas surprenant de voir un système postal en vigueur dans ce pays, depuis une époque déjà lointaine.

Une relation de voyage, écrite en 1282 nous donne des détails précis et curieux sur cette institution chinoise. Cette relation qui est l'œuvre d'un célèbre voyageur italien nommé Marco Polo, nous a paru assez intéressante, pour mériter d'être traduite en entier :

" En sortant de la ville de Cambalou (Pékin), on voit un nombre considérable de grandes routes conduisant à diverses provinces, et sur ces routes, du moins sur les principales, sont distribuées des stations distantes l'une de l'autre de vingt-cinq ou trente milles. Ces stations, que dans leur langue, ils nomment des

*Lambs*, ce qui signifie *Postes de chevaux*, sont pourvues de vastes logements.

" On y rencontre des palais commodes et somptueux, avec de magnifiques appartements tendus de soie et pourvus de lits garnis avec soin.

" Un grand roi pourrait trouver dans chacune de ces habitations un abri digne de sa personne et de sa suite.

" Là sont toujours préparés quatre cents chevaux, tous excellents. On les tient à la disposition des divers ambassadeurs ou des grands personnages, qui, voyageant pour le service de l'empereur, laissent leurs chevaux fatigués et les remplacent par de plus frais.

" Cette institution est la plus belle et la plus grandiose qu'aucun roi, aucun empereur ou aucun autre mortel, ait établie jusqu'ici ; car, on y compte plus de deux cent mille chevaux entretenus pour le service des postes, et plus de dix mille palais, richement meublés. C'est même chose si admirable, qu'à peine peut-elle se décrire.

" Entre chacune des postes dont je

viens de parler, et à tous les trois milles environ, l'empereur a fait établir une habitation où se tiennent des courriers à pied qui sont messagers du souverain.

" Ces coureurs portent une ceinture entourée de grelots afin d'être entendus au loin, et pour qu'au relais suivant, le coureur qui doit partir, percevant le son des grelots, se tienne prêt à remplacer son camarade. A l'arrivée de celui-ci, il n'a donc qu'à recevoir les dépêches, puis il se met en course : les dépêches se transmettent ainsi de station en station.

" Grâce à ce service rapide, l'empereur peut en deux jours et deux nuits, avoir, des provinces éloignées, des nouvelles qui exigeraient dix jours pour arriver par tout autre mode de transport.

" A la saison des fruits, l'empereur reçoit à Canton, le lendemain du jour où elles ont été cueillies, les primeurs que ses gens lui envoient de Pékin, distant de dix journées.

" Dans chacun de ces établissements

de poste, c'est-à-dire, de trois mille en trois mille, réside un directeur, qui note *le jour et l'heure de l'arrivée et du départ des courriers.* Il existe même des inspecteurs qui vont chaque mois visiter les diverses stations postales et qui prennent les noms des courriers retardataires, pour leur infliger une punition proportionnée à leur négligence.

" Quand les circonstances l'exigeaient, on accélérait encore la vitesse des courriers, et les envoyés de l'empereur pouvaient parcourir jusqu'à 250 milles par jour. Afin de ne pas retarder un seul instant la marche des messagers, on avait soin d'envoyer en avant, des courriers à pied, qui faisaient disposer des bateaux sur les rivières pour permettre aux émissaires de l'empereur de passer rapidement à l'autre bord.

" En outre, d'autres coureurs précédaient, la nuit, ces émissaires, en portant des lanternes allumées, afin d'éclairer la route et de faciliter ainsi leur marche."

En tenant compte de l'exagération

qui s'est peut-être glissée dans certains détails de cette relation, on peut accepter l'ensemble comme véridique, car un autre voyageur, Renaudot, confirme en grande partie le récit de son devancier.

Les Chinois avaient donc précédé tous les peuples modernes dans l'établissement d'un service postal régulier. Ce service était même plus rapide et plus largement organisé que ceux des Perses et des Romains ; mais, comme chez ces derniers, le chef de l'Etat en avait la jouissance exclusive.

# LE CAMPHRE ET LA CANNELLE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Cam-phre.
Lau-ri-er.
O-ri-ent.
Mar-mi-te.
Cou-ver-cle.
Ta-pis-sé.
Cris-taux.
Vo-la-ti-li-sé.
Mé-di-ca-ment.
Af-fec-ti-ons.
La-rynx.
Ci-ga-ret-tes.
Fric-ti-ons.
Cour-ba-tu-res.
Rhu-ma-tis-ma-les.
In-sec-tes.
Sau-pou-drer.
Four-ru-res.
Pi-qû-res.
Can-nel-li-er.
Se con-trac-ter.
Rou-leaux.
Ca-vel-le.
A-ro-ma-te.
As-sai-son-ne-ment.
Mé-de-ci-ne.
Ras-pail.

LE CAMPHRE.

Le *Camphre* s'extrait d'une espèce de laurier très-répandu dans l'Orient. On coupe l'arbre en morceaux, que l'on chauffe avec de l'eau, dans une sorte de marmite dont le couvercle se trouve bientôt tapissé de cristaux de camphre volatilisé. Le camphre est

un médicament fort usité ; M. Raspail en a vivement recommandé l'emploi contre les affections du larynx ; tout le monde connaît ses cigarettes. Les frictions avec l'eau-de-vie camphrée sont très-bonnes pour combattre les courbatures, les douleurs rhumatismales. La vapeur du camphre est mortelle pour les insectes : aussi prend-on le soin de saupoudrer de camphre les vêtements de laine, les fourrures que l'on veut préserver, pendant l'été de la piqûre des larves.

Le *cannellier* est une espèce de laurier, dont l'écorce séchée au soleil, prend, en se contractant, la forme de petits rouleaux. La *cannelle* la plus estimée est celle de Ceylan ; elle est très-recherchée comme aromate et comme assaisonnement ; on en fait aussi quelque usage en médecine.

QUESTIONS.

D'où provient le camphre ?
Comment l'obtient-on de l'arbre ?
N'est-il pas précieux aux médecins ?
Qu'est-ce qu'un cannellier ?
Où trouve-t-on la meilleure cannelle ?

# ORIGINE DES CHEMINS DE FER.

**Mots et expressions à expliquer.**

An-gle-ter-re.
Ber-ceau.
Vi-tes-se (pe-ti-te.)
Mi-nes.
U-si-nes.
Trans-port.
Ex-ploi-ta-ti-on.
Met-tre en é-vi-den-ce.
Lo-co-mo-ti-on.
Promp-ti-tu-de.
Com-mu-ni-ca-ti-ons.
In-dis-pen-sa-ble.
Mi-nis-tè-re.
Par-ti-sans.
Hos-ti-le.
Sil-lon-née.
Vic-to-ri-a.
Wel-ling-ton.
Ste-phen-son.
Li-ver-pool.
Man-ches-ter.
Qua-dru-pler.

Tout le monde sait que l'Angleterre est le berceau des chemins de fer. Ainsi les premiers chemins de fer à petite vitesse ont été établis dans le Northumberland, dans le pays de Galles et dans le Stafforshire pour le service des mines et des usines, vers 1650, et c'est aussi en Angleterre, entre Liverpool et Manchester, qu'on a construit la première ligne pour le transport des voyageurs à grande vitesse, en 1829. L'exploitation de ce chemin a suffi pour mettre en évidence, au bout de très peu d'années tous les avantages d'une locomotion rapide.

En Angleterre, où le public saisit avec une si grande promptitude toute la portée des inventions industrielles, on ne tarda pas à entrevoir l'avenir de ces nouvelles voies appelées à quadrupler la vitesse habituelle des communications. En 1832, deux ans seulement après l'ouverture du chemin de Liverpool à Manchester, on posa la première pierre du chemin de Londres à Birmingham, et déjà, en 1854, M. Peel, chef du minis-

tère anglais, terminait un discours au *meeting* de Tamwort par ces paroles remarquables :

" Hâtons-nous, messieurs, hâtons-nous ; il est indispensable d'établir d'un bout à l'autre de ce royaume des communications à la vapeur, si la Grande-Bretagne veut maintenir dans le monde, son rang et sa supériorité. "

Il ne faut pas croire cependant que la conversion fut générale. Si le succès de ce chemin créa de nombreux partisans de la locomotion par la vapeur, et donna immédiatement naissance à de nouvelles lignes plus importantes, les propriétaires de canaux, les fermiers des routes ordinaires et beaucoup d'hommes fermant les yeux à la lumière, nièrent encore, pendant un certain temps, jusqu'à l'évidence. Le parlement anglais même se montra hostile aux chemins de fer. Croirait-on, que ce fut en 1842 seulement, que le duc de Wellington se décida à voyager en chemin de fer, et en 1843, que la reine Victoria osa tenter ce nouveau mode de transport ?

Bientôt après le chemin de Liverpool à Manchester, on entreprit celui de Bristol, et l'Angleterre fut, en peu d'années, sillonnée de chemins de fer.

À George Stephenson, ouvrier mineur, appartient l'honneur d'avoir construit le premier chemin à grande vitesse, non-seulement de l'Angleterre mais du monde entier, celui de Liverpool à Manchester ; à Robert Stephenson, celui d'avoir continué l'œuvre de son père, établi une partie des lignes les plus importantes de l'Angleterre et présidé à l'étude d'un grand nombre de lignes dans les cinq parties du monde.

PERDONNET.

QUESTIONS.

Où a-t-on vu les premiers chemins de fer ?

Quand l'essor a-t-il été donné à leur construction ?

Tout le monde en reconnut-il de suite l'utilité ?

A qui doit-on le premier chemin de fer à grande vitesse ?

# DEUXIÈME PARTIE.

## DESCRIPTIONS, HISTOIRE NATURELLE, ETC.

## NIDS DES OISEAUX.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Pro-vi-den-ce | In-sou-ci-ant. | Ca-va-le. |
| Con-tem-pler. | Dé-ve-lop-pé. | Bû-che-ron. |
| At-ten-dri. | Ou-vri-ers. | Fi-lan-di-è-res. |
| L'in-dus-trie. | Ma-çon-ner. | Char-don. |
| Pré-vo-yan-ce. | Fe-nê-tres. É-gli-se. | Mé-ta-mor-pho-ses. |

| | | |
|---|---|---|
| Nour-ris-son. | Con-tem-pler. | A-ban-don-né. |
| Se sou-le-ver. | On-do-yan-te. | So-li-tai-re. |
| Se pen-cher. | | Fleu-ve. |
| Ber-ceau. | A-bî-mes. | Har-mo-ni-eux. |
| Na-tu-re. | Ver-du-re. | |
| Spec-ta-cle. | Ré-si-gné. | Pos-té-ri-té. |

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut les contempler sans être attendri de cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres cherchent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur

un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid, chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes, sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature ; effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance sur sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses plaisirs,

et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND.

QUESTIONS.

Y a-t-il lieu d'admirer la Providence dans la construction d'un nid d'oiseau?

Quand et comment se mettent-ils à l'œuvre?

Ne distingue-t-on pas diverses industrie parmi eux?

Que voit-on dans ces nids?

Décrivez le mouvement du jeune oiseau.

Mais tout est-il joie dans la nature comme dans ces nids?

# L'AUTRUCHE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Au-tru-che.
At-tein-dre.
Dé-gar-ni.
Her-bi-vo-res.
Gi-gan-tes-que.
Mus-cu-leux.
Or-ne-ment.
Toi-let-te.
A-fri-que.
Sa-blon-neux.
Ca-va-le-rie.
Ca-ra-va-nes.
Di-gé-rer.
Vo-ra-ci-té.
Di-ges-tif.
Ex-cré-ments.
Ex-er-cer.
Fâ-cheux.
Ra-va-ges.
Cul-tu-res.
Mé-ri-di-o-na-le.
Pil-la-ge.
De-van-cer.
Dé-plo-yées.
Dé-cri-re.
É-pui-se-ment.
Mon-ti-cu-le.
Cou-va-ge.

L'*Autruche* est un grand oiseau dont la taille peut atteindre près de six pieds. Son long cou, dégarni de plumes, supporte une petite tête au bec court et plat, aux yeux doux mais peu intelligents. Son corps, gros et voûté, repose sur deux jambes également nues, longues et musculeuses ; les doigts de ses pieds sont réunis à peu près comme ceux des herbivores. Sur ses ailes extrêmement courtes, et incapables de supporter le poids du corps de ce gigantesque oiseau, se trouvent de grandes et belles plumes dont les femmes ont fait un magnifique ornement de toilette.

Les autruches habitent l'Afrique centrale. Elles se réunissent en troupes quelquefois assez nombreuses, pour parcourir les déserts sablonneux. De loin, ces bandes d'autruches ressemblent à s'y méprendre à un corps de cavalerie, et causent parfois d'étranges alarmes aux caravanes. On a fait à l'autruche la réputation de digérer des cailloux, du fer, enfin tout ce qu'elle peut rencontrer. La vérité est, que son extrême

voracité lui fait souvent avaler une multitude d'objets de cette nature ; mais elle ne les digère pas : ils traversent le tube digestif et sont rejetés avec les excréments.

Les autruches exercent de fâcheux ravages dans les cultures des colons de l'Afrique méridionale et mettent au pillage les champs de blé et de maïs. Elles échappent à toute poursuite, grâce à la prodigieuse rapidité de leur course, qui leur fait devancer le cheval le plus agile, surtout quand le vent souffle par derrière sur leurs courtes ailes déployées. On parvient cependant à les saisir en les forçant à décrire un cercle autour de leur nid, et en organisant des relais de chevaux afin de les poursuivre jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces.

L'autruche dépose ses œufs dans le sable brûlant du désert, et quelquefois au sommet d'un petit monticule terminé en pointe, ce qui lui rend le couvage plus facile. Elle ne les couve guère que pendant la nuit ; dans le jour, elle se repose de ce soin sur la chaleur du sol lui-même.

### QUESTIONS.

Faites la description de l'autruche.

Où habite l'autruche et quelles sont ses mœurs?

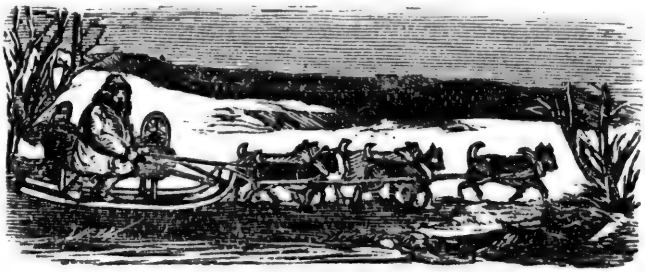
Quelle réputation lui a-t-on faite?

En quels termes vivent-elles avec les colons d'Afrique?

De quelle manière les autruches couvent-elles leurs œufs?

——— : o : ———

## LE CHIEN ESQUIMAUX.



**Mots et expressions à expliquer.**

La-bra-dor.
Ro-be.
A-bo-yer.
Loup du pa-ys.
É-tat do-mes-ti-que.
Gra-vi-té co-mi-que.
Bas-se-tail-le.
En re-van-che.
Chœur de mu-si-que in-fer-na-le.
La-men-ta-ti-ons.
Va-car-me.
Dé-ran-gés.
Heu-re a-van-cée de la nuit.
Hur-le-ments.
En-vi-rons.
Go-ë-let-te.
Bon-ne Es-pé-ran- ce.
Corps de mu-si-ci-ens.

Le chien esquimaux a servi de base à toutes les familles de chiens au Labrador ; dans quelques localités, il s'est croisé avec des chiens appartenant à d'autres races ; ailleurs, il a été conservé pur et sans mélange. Le vrai chien esquimaux est de forte taille ; sa robe est blanche avec des taches noires ; il a le poil long, les oreilles pointues, la queue touffue et relevée ; il n'aboie point, mais pousse des cris courts et étouffés, qui semblent être des essais d'aboiement. Il ressemble d'une manière frappante au loup du pays, ou plutôt, c'est un loup réduit à l'état domestique. Assez souvent, on a vu des loups au milieu d'une troupe de chiens esquimaux, s'amusant à jouer avec eux ; mais les derniers semblent comprendre que cette compagnie n'est pas respectable, car, dans ces occasions, dès qu'ils aperçoivent leur maître, ils prennent un air de gravité tout à fait comique.

Si les chiens esquimaux ne savent point aboyer, en revanche, ils sont habiles à hurler : chaque soir, autour des

maisons, ils donnent un concert au profit des dormeurs. Un vieux chien commence ordinairement à donner le ton, avec sa voix de basse-taille; puis viennent les *ténors*, et enfin les jeunes chiens se joignent aux anciens de la troupe, et un chœur de musique infernale continue ses lamentations, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Malheur au dormeur qui n'est pas accoutumé à ce vacarme! Quant à ceux qui y sont habitués, ils n'en sont aucunement dérangés. Les hurlements sont répétés par les meutes des environs. Durant une nuit passée à bord de la goëlette, dans la baie de Bonne-Espérance, autour de laquelle sont dispersées quatre ou cinq maisons, nous fûmes régalés, jusqu'à minuit, des hurlements d'autant de corps de musiciens

L'ABBÉ FERLAND.

# L'ÉCUREUIL.

**Mots et expressions à expliquer.**

Sau-va-ge. Les-te. Vais-seau.
Gen-til-les-se. Phy-si-o-no-mie. Voi-le.
Do-ci-li-té. Gou-ver-nail.
Mœurs. Ner-veux. S'en-gour-dir.
É-par-gné. Re-haus-sée. Bou-ge.
Car-nas-si-er. Pa-ré. Fou-i-ne.
A-man-des. Pa-na-che. Gro-gne-ment.
Noi-set-tes. Qua-dru-pè-de.
Faî-ne. Tail-lis. Bonds.
In-dus-tri-eux. Fu-taies. Hê-tre.
É-cor-ce. Lis-se.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné : il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de

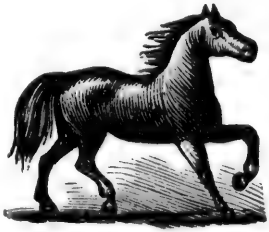
la faîne et du gland ; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos ; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis, presque debout et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche ; au lieu de se cacher sous terre il est toujours en l'air ; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine ; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus hautes

futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver ; il est en tout temps très-éveillé, et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de son petit bouge, fuit sur un autre arbre ou se cache à l'abri d'une branche ; il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et recourt en hiver à sa provision ; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant ; il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine ; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.—BUFFON.

# LE CHEVAL.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Con-quê-te. | Cou-ra-geux. | Être. |
| Fi-er. | Ré-pri-mer. | Re-non-cer. |
| Fou-gueux. | Em-por-ter. | Pré-ve-nir. |
| In-tré-pi-de. | À son feu. | Promp-ti-tu-de. |
| Pé-ril. | Flé-chir. | |
| Af-fron-ter. | Im-pres-si-ons. | Pré-ci-si-on. |
| Par-ta-ger. | Con-sul-ter. | Ex-pri-mer. |
| Tour-nois. | Se pré-ci-pi-ter. | Ex-é-cu-ter. |
| Cour-se. | | Ré-ser-ve. |
| Bril-ler. | Se mo-dé-rer. | Se re-fu-ser. |
| Étin-ce-ler. | Sa-tis-fai-re. | S'ex-cé-der. |
| Dou-te. | Cré-a-tu-re. | |



La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il

le cherche, et s'anime de la même ardeur ; il partage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course ; il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

QUESTIONS.

Faites la description du cheval. A-t-il une volonté propre? En quels lieux le cheval brille-t-il ?

# LES RUMINANTS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ru-mi-nants.
In-ci-si-ves.
Sa-bots.
Es-to-mac com-pli-qué.
Pan-se.
Bon-net.
Feuil-let.
Cail-let-te.
Ray-ons des a-beil-les.
Se con-trac-ter.
Pe-lo-tes.
Im-pré-gnée.
Sucs gas-tri-ques.
Sa-li-ve.
Tri-tu-ré.
Sucs di-ges-tifs.
Bouil-lie.
Pa-rois.
Ri-dées.
In-tes-tin.
Lait cail-lé.
Pré-su-re.
Co-a-gu-ler.

Les animaux qu'on nomme ruminants se distinguent premièrement par le manque de véritables dents incisives à la mâchoire supérieure, tandis que l'inférieure en porte ordinairement huit; secondement, par leurs pieds, qui tous les quatre ont deux doigts et deux sabots; troisièmement par leur estomac très-compliqué, car il est composé de quatre parties distinctes, appelées *panse*, *bonnet*, *feuillet* et *caillette*. Cette dernière est le véritable estomac où s'opère la

digestion ; les autres ne servent qu'à la préparer. L'herbe mâchée à peine, descend dans la première poche de l'estomac, dans la panse. Cette poche s'étend à mesure qu'elle reçoit des aliments. Le bonnet ressemble vraiment à un bonnet ; il est intérieurement formé de lames dont l'ensemble imite assez les rayons des abeilles. Cette poche peut se contracter fortement, et renvoyer par pelotes, dans la bouche de l'animal, la nourriture qu'elle a reçue de la panse. Alors le ruminant, se tenant couché et en repos, se plaît à remâcher lentement et avec soin l'herbe déjà imprégnée de sucs gastriques, et qu'il mouille encore de sa salive. Une seconde fois descendue dans l'estomac, l'herbe n'entre ni dans la panse ni dans le bonnet ; elle va dans la troisième poche nommée feuillet, parce qu'en effet elle est garnie de membranes qui ressemblent aux feuillets d'un livre. L'aliment bien trituré reçoit ici de nouveaux sucs digestifs ; il est alors réduit en bouillie, et il descend enfin dans la caillette, quatrième poche, dont

les parois sont extrêmement épaisses et ridées. C'est le véritable estomac, où s'opère la digestion définitive ; il communique à l'intestin. On le nomme caillette, parcequ'il renferme, dans les veaux, le lait caillé dont on se sert, sous le nom de *présure*, pour coaguler le lait et hâter la fermentation.

On distingue plusieurs genres de ruminants ; les espèces qui nous sont les plus connues, parce qu'elles nous sont les plus utiles, sont le mouton, la chèvre et le bœuf.

——:o:——

## LE RENNE.

**Mots et expressions à expliquer.**

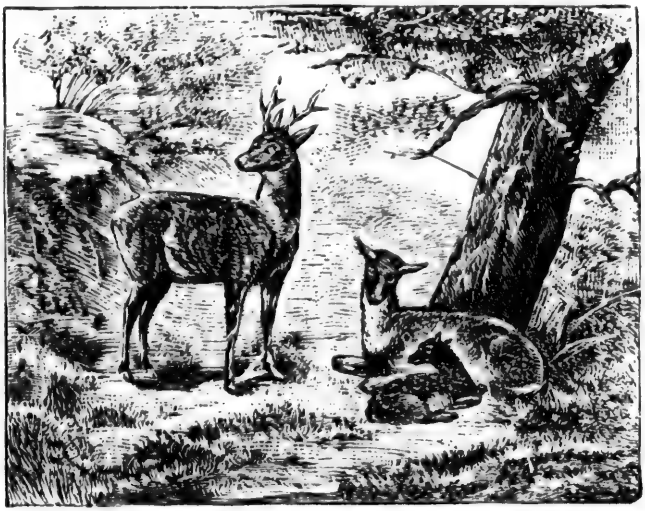
La-pons.
Ge-ni-è-vre.
Pyg-mées.
Hô-tes.
Re-lé-gués.
Es-pè-ce la moins sau-va-ge.
Sep-ten-tri-o-na-le.
A-ni-maux do-mes-ti-ques.
Ren-ne.
Cli-mat gla-cé.
Traî-neaux.
O-bli-que-ment.
Di-li-gen-ce.
Pe-lou-se.
Sai-son.
Fe-mel-le.
Ron-ce.
Du-ra-ble.
Ra y-ons du so-leil.
Ap-pri-voi-sé.
Bé-tail.

Les Lapons, ces modernes pygmées, que la nature a relégués dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, n'ont pas d'autre bétail que le renne. Dans ce climat glacé, où ne pénètrent qu'obliquement les rayons du soleil, où la nuit et le jour ont chacun leur saison ; où la neige, ainsi qu'un linceul, couvre le sol six mois et demi durant ; où la ronce, la mousse et le genièvre font seuls la verdure de l'été, l'homme pouvait-il espérer de nourrir des troupeaux ? Le cheval, le bœuf, la brebis même, ne pouvant y trouver leur subsistance, ni résister à la rigueur des frimas, il lui a fallu chercher, parmi les hôtes des forêts, l'espèce la moins sauvage, et il a choisi le renne. En comparant les avantages que les Lapons ont su tirer du renne apprivoisé avec ceux que nous avons obtenus de nos animaux domestiques, on verra que cet animal en vaut seul deux ou trois : on s'en sert comme du cheval pour tirer des traîneaux, des voitures même ; il court avec bien plus de diligence et de légèreté, fait aisément quarante lieues

par jour, et marche avec autant d'assurance sur la neige que sur une pelouse. La femelle donne un lait plus nourrissant que la vache ; la chair de cet animal est saine et très-bonne à manger ; son poil fait une fourrure qu'on a souvent payée fort cher ; sa peau, convenablement préparée, devient un cuir très-souple et très-durable. Ainsi, le renne fournit seul tout ce que nous procurent le cheval, le bœuf et la brebis.

TH. LEPETIT.

# LE CHEVREUIL.



**Mots et expressions à expliquer.**

Cerf.
Em-brouil-ler sa tra-ce.
Ru-mi-nants.
Os-seu-se.
Bond.
Ra-mi-fi-ca-ti-ons.
Tail-lis.

Fa-mi-li-ers.
Bro-cards.
Meu-le.
Che-vreuil dix cors.
Im-mo-bi-le.
Daims.
Qua-dru-pè-de.

Fri-ands de jeu-nes pous-ses.
É-veil-lé.
Poil lus-tré.
Fer-men-ter.
De pré-fé-ren-ce.
I-vres-se.

An-douil-lers. Che-vret-te. Ru-sé.
Haie. Fau ve-fon- Bour-gè-ne.
Da-gues. cé. Mil-le dé-
Ef-fleu-rer. Faons. tours.
Bour-re-let. Roux clair. Lé-gu-mes.
Se ta-pir ven- Bru-y-è-res. L'al-lée et la
tre à ter re. Les-te. ve-nue.

Le Chevreuil appartient au genre cerf, de l'ordre des ruminants. Le principal caractère de cet animal réside dans les cornes pleines de nature osseuse, dont la tête du mâle est garnie. Ces cornes ont des ramifications que l'on nomme *andouillers ;* mais quand le chevreuil est jeune, il ne porte encore que des cornes simples appelées *dagues*. La partie inférieure est entourée d'un bourrelet qui prend le nom de *meule*. Les andouillers commencent à pousser à la troisième année, et lorsqu'il y en a quatre ou cinq sur chaque dague, on donne à l'animal le nom de *chevreuil dix cors*.

Ce joli quadrupède est d'un fauve foncé dans certaines parties, d'un roux

clair dans d'autres parties ; il est leste, éveillé, plus élégant encore que le cerf. Son œil est vif et sa démarche légère et pleine de grâce ; son poil est toujours propre et lustré, car il n'aime pas, comme le cerf, à se rouler dans la fange ; il recherche de préférence les lieux secs et élevés. Il est plus rusé, plus adroit à se dérober aux poursuites ; il sait par mille détours croisés tromper l'allée et la venue. Quand il croit avoir assez embrouillé sa trace, il fait un bond, franchit un taillis, une haie sans toucher le sol, sans effleurer une feuille, et se tapit ventre à terre, reste immobile, respirant à peine, pendant que la meute passe et s'éloigne.

Les chevreuils vivent en famille, et ne se réunissent pas en grandes troupes comme les cerfs et les daims. Pendant l'hiver, les chevreuils se tiennent dans les taillis les plus épais, se nourrissant de ronces, de bruyères, etc. Au printemps, ils sont très-friands des jeunes pousses de tous les arbres. Cette nourriture fermente et produit chez eux une sorte

d'ivresse pendant laquelle on peut facilement les surprendre. En été, ils préfèrent la bourgène et la ronce, aux grains et aux légumes. On peut les apprivoiser; mais ils ne deviennent jamais très-familiers : le moindre bruit les épouvante; ils fuient alors avec violence, se précipitant contre les murailles, où souvent ils se brisent les jambes.

La chair du chevreuil est excellente et fort recherchée pour la table du riche ; mais elle est plus ou moins délicate selon le pays qu'il habite : les meilleurs chevreuils sont ceux qui vivent dans les pays élevés et couverts de collines. Ceux qui ont passé dix ans, et qu'on nomme vieux brocards, sont durs et n'ont pas bon goût. Cet animal, auquel on fait partout la chasse, n'est pas aussi commun qu'il l'était; il devient même rare dans plusieurs contrées de l'Europe. S'il abonde en Écosse, on n'en voit pas en Angleterre.

TH. LEBRUN.

# LES BISONS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Bi-son.
A-fri-que.
A-si-e.
A-mé-ri-que sep-ten-tri-o-na-le.
S'ap-pri-voi-ser.
É-po-ques.
So-li-tu-de.
Chefs.
Sur-veil-lan-ce.
Pré-si-der au mou-ve-ment.
Ban-des.
Af-fi-ni-té.
Mi-gra-ti-on.
Chas-ses or-ga-ni-sé es.
Spé-cu-la-teurs.
In-di-gè-nes.
A-né-an-tir.
Man-ne.
O-bu-si-ers.

As-pect fa-rou-che.
Do-mes-ti-quer.
Gé-né-ra-ti-ons.
Hi-deu-ses.
Mex-i-que.
Vi-vre en fa-mil-le.
Ter-ri-toi-res in-ha-bi-tés.
Pâ-tu-ra-ges.
In-dé-pen-dan-ce.
Ours gris.
Con-som-ma-ti-on jour-na-li-è-re.
Ex-pé-di-er.
Gran-de é-chel-le.
Tra-qués.
Pour-sui-vis.
Ex-ter-mi-nés.
Hé-ca-tom-be.
Vic-ti-mes.

Le Bison, sorte de bœuf sauvage, vit particulièrement en Afrique, dans quelques parties de l'Asie, et pullulait autrefois dans l'Amérique Septentrionale. Il s'apprivoise facilement, et malgré son aspect farouche, on parvient à le domestiquer ; et, ce qui ferait supposer qu'il y a une grande affinité de race avec nos bœufs, c'est qu'après plusieurs générations le bison domestique perd la bosse qu'il portait à l'état sauvage et prend des formes moins hideuses.

C'est dans les grands déserts du Mexi-

que qu'il faut aller étudier les mœurs du bison sauvage. Cet animal, qui existe au milieu des solitudes, semble vivre en famille ; des chefs paraissent avoir la surveillance du troupeau et présider au mouvement des bandes nombreuses qui parcourent les vastes territoires encore inhabités.

Les bisons se rassemblent en nombre considérable à certaines époques de l'année, et lors de leur migration vers les contrées où ils vont chercher de nouveaux pâturages, leur marche se fait toujours avec un ordre parfait et sous la direction des chefs.

En Amérique, les bisons jouissaient de la plus grande indépendance, et, sauf quelques combats livrés contre les ours gris, souvent vaincus par ces animaux, ils vivaient tranquillement sans avoir autre chose à craindre que les Sauvages ; encore ces derniers n'en tuaient-ils que pour leur consommation journalière.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé : de grandes chasses au bison ont été organisées par des spéculateurs, et les

indigènes eux-mêmes, qui avaient tout intérêt à ne point anéantir cette manne qui les faisait vivre, se sont vendus aux marchands pour les aider à les détruire.

——— : o : ———

## POISSONS VOYAGEURS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Sang-froid.
Mers tem-pé-rées.
Pou-mons.
En-va-hir.
Mam-mi-fè-res.
Baies.
Fran-ges.
Frai.
Char-mes.
Dé-ci-mer.
Ou-ïes.
A-char-né.
Bran-chies.
La-ti-tu-des é-le-vées.
Dis-so-lu-ti-on.
O-per-cu-le.
A-na-lo-gue.
Struc-tu-re.
Lit-to-ral.
Or-ga-ne.
Fi-lets.
Ca-vi-tés.
Proue.
O-reil-let-te.
Thon.
Ven-tri-cu-le.
É-qua-to-ri-al.
Trui-te.
Ar-té-ri-el.
Nu-tri-tif.
Es-tur-geon.
Ha-reng.
Em-bou-chu-re.
Sar-di-ne.
Fran-chir.
Mo-rue.
Bro-chet.
Sau-mon.
Car-pe.
Pô-le.
Gar-don.
Bancs de pois-sons.
Con-tact.
An-chois.
O-vi-pa-res.

Les *poissons* sont des animaux à sang-froid, respirant non pas par des poumons, comme les mammifères et les oiseaux, mais par des espèces de franges charnues placées de chaque côté de la tête, et que l'on appelle *ouïes* ou *branchies*. Les ouïes sont en contact direct avec l'eau qui leur apporte l'air en dissolution, et elles sont protégées par une espèce de plaque dure appelée *opercule*. Les poissons sont ovipares et produisent tous une très-grande quantité d'œufs.

Nous ne décrirons que quelques espèces remarquables par leurs habitudes voyageuses, leurs migrations, ou bien encore par quelques particularités d'organisation.

Les principales espèces de poissons voyageurs sont le *hareng*, la *sardine*, la *morue*, le *saumon*, etc.

Les *harengs* appartiennent aux mers les plus voisines du pôle ; mais de là ils descendent par bancs d'une incroyable étendue dans nos mers plus tempérées. Ils arrivent vers le mois de juin dans les parages de l'Ecosse, et leurs escadrons

argentés couvrent la mer à plusieurs lieues de distance. Là ils se séparent en petites bandes, parcourent les côtes de l'Angleterre, puis, réunis de nouveau, traversent l'Océan et vont gagner les rivages de l'Amérique, où ils envahissent toutes les petites baies, les embouchures des rivières, etc. ; ils y font leur frai, remontent jusqu'à Terre-Neuve, et retournent ensuite à leur point de départ. Pendant ce long trajet, de nombreux ennemis, d'autres poissons, des oiseaux de mer, et l'homme lui-même, qui n'est pas le moins acharné, déciment leurs bancs et parfois les détruisent ; mais la Providence a pourvu à la conservation de cette précieuse espèce en multipliant d'une manière prodigieuse le nombre des œufs : chez la femelle du hareng, il s'élève jusqu'à 60,000. Il en est de même chez tous les poissons pour lesquels les chances de destruction sont très-grandes dans le jeune âge : ainsi on a trouvé dans la morue jusqu'à trois et quatre millions d'œufs. Les pêcheurs n'attendent pas

que les harengs viennent sur leurs côtes ; ils vont les chercher sur celles de l'Écosse et même à des latitudes plus élevées.

La *sardine* est beaucoup plus petite que le hareng, et, comme lui, fait chaque année, en grandes troupes, une excursion analogue ; mais elle descend beaucoup plus bas, puisqu'on la trouve dans la Méditerranée, où elle abonde. Il en est de même des *anchois*, qui passent en troupes serrées de l'Océan dans la Méditerranée, vers le mois de mai, et vont remplir les golfes et les baies de tout le littoral de la Catalogne, de la Provence, de Gênes, de l'Italie. On les pêche ordinairement pendant la nuit ; les pêcheurs montent sur des bateaux, et allument à la proue des feux dont l'éclat attire les anchois : on les prend alors au filet par milliers.

La *morue* se pêche au commencement de l'été, sur le banc de Terre-Neuve ; les pêcheurs reviennent à la fin du mois d'août, ou plus tôt, s'ils ont leur chargement. On pêche chaque année en

moyenne environ 25 ou 30 millions de morues : On leur ôte immédiatement la tête, on les ouvre, et on les sale à l'intérieur et à l'extérieur.

Le *thon* est au contraire un gros poisson des mers équatorilaes et tempérées. Il entre dans la Méditerranée vers le mois de juin ; on lui fait sur les côtes de la Provence une guerre acharnée. Il n'est pas rare de prendre d'un coup de filet 7 ou 800 thons. Sa chair est assez lourde et assez nutritive. On la mange fraîche ou marinée dans l'huile.

L'*esturgeon* atteint de plus grandes dimensions encore et remonte les fleuves quelquefois à plus de cent lieues de leur embouchure.

Il en est de même des *saumons*, qui remontent les cours des rivières à de grandes distances, souvent même en franchissant des chutes d'eau ; ils viennent frayer dans les petites rivières limpides, puis redescendent à la mer. Les petits prennent à leur tour le même chemin. La pêche en grand du saumon se fait surtout à l'embouchure des fleu-

ves, où l'on en prend quelquefois jusqu'à deux ou trois mille en un jour.

Les diverses espèces de poissons de rivière, le brochet, la carpe, la tanche, le gardon, etc., se prennent soit à la ligne, soit au filet; quelquefois au feu, comme la truite. On les mange le plus souvent frais.

QUESTIONS.

Comment s'effectue la respiration des poissons?

Les poissons sont-ils ovipares?

Quelles sont les principales espèces de poissons voyageurs?

Quelle est la marche des harengs dans les mers d'Europe?

Où pêche-t-on la sardine?

Comment pêche-t-on les anchois?

Où pêche-t-on la morue?

A quelle époque se fait cette pêche?

Quelles mers habite le thon?

Qu'est-ce que l'esturgeon?

Le saumon est-il un poisson de mer,?

Où se pêche-t-il principalement?

Reste-t-il aux embouchures des fleuves?

Comment se pêchent surtout les poissons de rivière?

——— : o : ———

# LA PÊCHE À LA MORUE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ca-bil-laud.
Vo-mir son es-to-mac.
Vo-ra-ce.
Fa-cul-té.
Gran-de mo-rue.
Con-som-ma-ti-on.
Fruc-tu-eux.
En pla-ce.
In-tes-tins.
Ha-me-çon.
Sain.
Spé-ci-fi-que.
Mer-lu-che.
Mo-rue ver-te.
Is-lan-de.
Bal-ti-que.
Com-bler.
Fé-con-di-té.
Ca-rê-me.
Pa-ra-ges.
Gas-tro-no-mes.
Foie.
Es-to-macs ro-bus-tes.
Ap-pât.
A-li-ment in-di-ges-te.
Ter-re-Neu-ve.

Si-è-cle. Gour-mands. Bras-ses.
La Man-che. Sar-di-nes. Nor-wè-ge.
Re-met-tre. Ar-ma-teurs. Fa-veur.
Un sa-vant. L'ai-gle fin.

L'on distingue plusieurs sortes de morues, qui sont : le cabillaud, que l'on pêche assez fréquemment sur les côtes de France et qui est mangé frais ; puis la morue verte, l'aigle fin, la merluche et enfin la grande morue, qui n'est mangée que salée.

La grande morue, dont on fait un commerce considérable, ne voit presque pas, quoiqu'elle ait de fort grands yeux.

La pêche s'en fait dans la Baltique, sur les côtes de Norwège et d'Irlande, et surtout sur le grand banc de Terre-Neuve.

La morue est un poisson vorace qui mange les autres poissons moins gros. L'on s'est assuré qu'une morue ordinaire contenait vingt millions trois cent quarante mille œufs. Jugez de la fécondité de ces animaux.

Un savant a calculé que si tous les œufs de morue produisaient et venaient

à bien, toutes les mers du globe seraient comblées en moins d'un siècle. Aussi la pêche de ce poisson est-elle d'une abondance incroyable ; un homme en prend quelquefois jusqu'à trois cents par jour avec une seule ligne.

La morue est tellement avide, que parfois elle avale du bois, des pierres, des coraux. Mais la nature, bonne et généreuse à son égard comme elle l'est toujours, du reste, lui a donné une faculté dont nos gourmands voudraient bien jouir, celle de pouvoir vomir son estomac, de le retourner pour faire sortir ce qui l'encombre et de le remettre en place. Combien de gastronomes se donneraient le plaisir de dîner plusieurs fois par jour s'ils pouvaient en faire autant.

La consommation que l'on fait en Europe de ce poisson, particulièrement pendant le carême, est prodigieuse.

Lorsque les navires qui se destinent à cette pêche sont arrivés dans les parages où ils veulent pêcher, ils jettent l'ancre et apprêtent de nombreuses li-

gnes de trente à quarante brasses de longueur, profondeur où se trouvent généralement les poissons ; au bout de ces lignes est un fort hameçon, muni d'un appât. Dès que la morue aperçoit l'appât, elle se jette dessus et se prend ; alors l'on remonte vite la ligne, on retire le poisson qui est aussitôt livré à des hommes qui l'ouvrent, le vident, mettent de côté les œufs, qui sont conservés pour la table et pour servir d'appât à la pêche des sardines ; puis des intestins l'on fait une huile grossière ; le foie est mis à part et sert à faire une huile qui a obtenu une grande faveur parmi les médecins, comme spécifique pour guérir les maladies de poitrine.

Quant à la morue, elle est lavée, puis salée ; c'est dans cet état qu'elle nous arrive pour être livrée à la consommation.—(*Journal des Enfants.*)

QUESTIONS.

Combien y a-t-il d'espèces de morue?

Où se pêche principalement la grande morue?

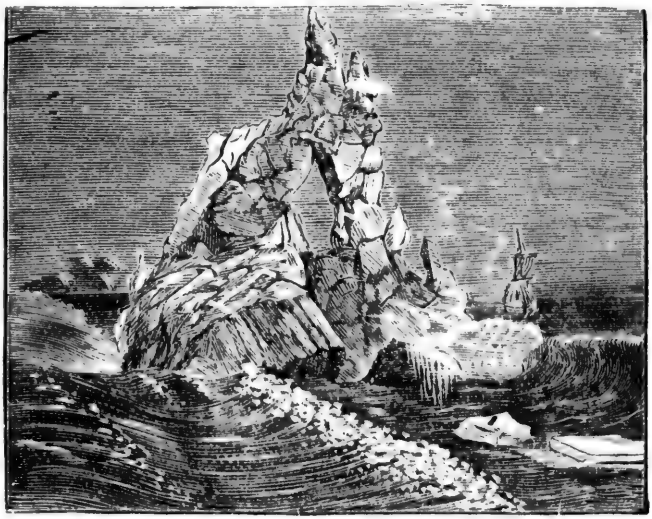
La morue est-elle prolifique?

Parlez de sa voracité.

S'en fait-il une grande consommation dans les pays chrétiens?

De quelle manière se fait la pêche à la morue?

# LES GLACES POLAIRES ET LES GLACIERS.



**Mots et expressions à expliquer.**

En-trail-les.
Tem-pé-ra-tu-re.
É-le-vée.
Voi-si-na-ge.
Per-pé-tu-el-les.
Po-lai-res.
Na-vi-ga-teurs.
Re-froi-dis-se-ment.
O-bli-que-ment.
I-né-ga-le.
Sur-fa-ce.
Choc.
Dé-bâ-cle.
La-ti-tu-de.
Ba-lei-ni-ers.
Ni-veau.

| | | |
|---|---|---|
| Gla-ci-ers. | Sur-fa-ce. | *I-ce-berg.* |
| É-qua-teur. | Très-mar- | Ban-qui-ses. |
| Des-cen-te. | quée. | Fa-lai-ses. |
| Ré-gi-ons. | So-lai-res. | Hau-te mer. |

Si dans les entrailles de la terre les eaux ont une température quelquefois très-élevée, sur les hautes montagnes au contraire, même dans le voisinage de l'équateur, on trouve des neiges et des glaces perpétuelles. Ces glaces forment parfois comme des fleuves solides, appelés *glaciers*, auxquels le nom de fleuves convient d'autant mieux qu'on a pu constater qu'ils ont un mouvement de descente très-marqué.

Les mers polaires sont également couvertes de glaces éternelles qui en défendent l'accès aux plus hardis navigateurs.

C'est au refroidissement des eaux à la surface, et à la faiblesse de l'action des rayons solaires qui n'arrivent jamais que très-obliquement dans ces régions malheureuses, qu'est due la formation des glaces polaires. Sur les côtes du Spitzberg et du Groënland, ces glaces

ont au moins 24 ou 30 pieds d'épaisseur, et forment de véritables plaines dont l'étendue en surface va jusqu'à quatre et cinq cents lieues carrées. Sur cette surface immense, toujours très-inégale, s'élèvent des montagnes de glace d'une assez grande hauteur, qui se sont formées par le choc des glaçons. Au printemps arrive la débâcle ; ces glaces se divisent avec un bruit effroyable ; les glaçons, entraînés par les courants, descendent vers des latitudes plus basses ; les navigateurs les désignent sous les noms de montagnes de glace (Iceberg), banquises ; on peut alors, non sans de grands dangers toutefois, pénétrer dans ces mers. Il est impossible cependant de remonter plus haut que le 70ème ou le 80ème degré de latitude, ou du moins les baleiniers ne dépassent guère cette limite. Dans la baie de Baffin, on trouve des montagnes de glace qui s'élèvent à plus de 90 pieds au-dessus du niveau de l'eau, ce qui donne à supposer qu'elles ont au moins cinq cents pieds d'épaisseur. Elles conservent cette belle cou-

leur bleue que l'on remarque toujours dans les grandes masses d'eau. Il est probable qu'elles se sont détachées des côtes, qui offrent de véritables falaises de glace ; cependant il est possible qu'il s'en forme aussi dans la haute mer.

QUESTIONS.

Qu'est-ce qu'un glacier?
Les glaciers sont-ils immobiles?
Quel est l'obstacle principal que rencontre la navigation dans les mers polaires?
Que sont les banquises?

——— : o : ———

## LA PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

**Mots et expressions a expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Glo-be. | U-ne trom-be | Prêt à. |
| Sphè-re. | char-gée | Près de. |
| Le glo-be du so-leil. | des cou-leurs du | Pou-pe. |
| | | Proue. |
| Mâts. | pris-me. | Rau-que. |
| Hau-bans. | Ver-gues. | Ces ac-cents. |

Des lar-mes cou-lant des pau-pi-è-res.
Les va-gues é-tin-ce-lan-tes.
La Mè-re de dou-leur.
Les por-tes de l'oc-ci-dent.

Tri-an-gle. Les ma-ri-ni-ers sur u-ne plan-che fra-gi-le au mi-li-eu de l'O-cé-an.
Ce-lui qui en-voie les o-ra-ges et le cal-me.

Em-bû-ches. Les mons-tres ma-rins se pré-ci-pi-tant au fond de leurs gouf-fres.
Dieu pen-ché sur l'a-bî-me, etc

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la

lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur ; à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer, comme une colonne de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût par reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des marins. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, comtemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme ; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; ces chants s'étendant au loin sur les vagues ;

les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prière ; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature ; voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND.

# LA GROTTE DE BETHLÉEM.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Grot-te. | Jas-pe. | Lou-is Trei-ze |
| O-ri-ent. | Ra-di-é. | Pa-vé. |
| Em-pla-ce-ment. | Ap-pu-y-ée. | At-tri-bu-és. |
| | Tail-lée. | Ni-veau. |
| Ré-demp-teur. | Flanc. | Sain-te Hé-lè-ne. |
| | Ro-cher. | |
| Ir-ré-gu-li-er. | Pa-rois. | Voû-te. |
| Mar-quée. | Mes-sie. | Ti-rer. |
| É-ta-ble. | Re-vê-tues. | En-fon-cée. |

In-crus-té. Lu-mi-è-re. Bloc.
Crè-che. Mar-bre. É-clai-ré.
Ex-haus-sé. A-do-ra-ti-ons. Tout au fond.
Sou-ve-rain. Ma-ges.
Prin-ces.

Cette sainte grotte est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a 37 pieds et demi de long, 11 pieds 3 pouces de large et 9 pieds de haut ; elle est taillée dans le roc. Les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lumière de 32 lampes envoyées par différents princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où naquit le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc, incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent radié en forme de soleil. On lit ces mots

à l'entour : *C'est ici que Jésus-Christ est né.* Une table de marbre qui sert d'autel est appuyée contre le flanc du rocher, et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

A sept pas de là, vers le midi, vous trouvez la crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le Souverain du ciel fut couché sur la paille.

A deux pas, vis-à-vis la crèche, est un autel qui occupe la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'Enfant des douleurs aux adorations des Mages.

QUESTIONS.

**Donnez les dimensions de la grotte de Bethléem.**

**Faites-en la description.**

# LE PIONNIER CANADIEN.

**Mots et expressions à expliquer.**

Pi-on-ni-er. Fran-çais. Soif de l'or.
Nou-veau-Mon-de. Par-cou-rir. Am-bi-ti-on.
A-mé-ri-que. Mo-bi-le.
Su-bli-me. Ha-li-fax. Mis-si-on.
Fi-gu-re. Em-prein-te. A-pos-to-lat.
Mis-si-on-nai-re. Pô-le. Feuil-le-ton.
Ca-li-for-nie. Re-la-ti-on.
Im-plan-tée. Grè-ves. Mon-ta-gnes.
Con-ti-nent. Jé-su-i-tes. Fray-er.
Hu-ma-ni-té. Ro-cheu-ses. Hé-ro-ï-ques.
Cir-cu-ler. In-sa-ti-a-ble. Mer-veil-leux.
Baie d'Hud-son. Dé-vo-re. A-mol-lir.
Dé-cou-ver-tes. Peu-pla-des.
Gol-fe du Mex-i-que. Sa-cer-doce.
A-ven-tu-res.

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau-monde, après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien.

Il est le père de la plus forte race qui

se soit implantée sur le continent américain : la race canadienne.

Le sang le plus noble qui ait jamais coulé dans les veines de l'humanité circule dans ses veines : le sang français.

Partout on retrouve le pionnier canadien sur ce continent, et partout on peut le suivre à la trace de son sang.

Parcourez toute l'Amérique du Nord, depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Golfe du Mexique, depuis Halifax jusqu'à San-Francisco, partout vous retrouverez l'empreinte de ses pas, et sur les neiges du pôle, et sur les sables d'or de la Californie ; sur les grèves de l'Atlantique et sur la mousse des Montagnes Rocheuses.

Un insatiable besoin d'activité le dévore.

Il lui faut toujours avancer vers de nouvelles découvertes jusqu'à ce que la terre manque sous ses pas.

Mais ce n'est pas le seul amour des aventures, ni l'âpre soif de l'or qui le pousse ; une plus noble ambition le travaille ; un mobile plus légitime le dirige et l'anime.

On sent qu'il a la conscience de remplir une véritable mission, un mystérieux apostolat.

Feuilletez un moment les pages de notre histoire, et surtout les Relations des Jésuites, et partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des Sauvages, frayant, avec d'héroïques efforts, le chemin aux missionnaires, et opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions.

Je retrouve, réunis en lui, les trois plus grands types de l'histoire humaine.

Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat.

Prêtre ! Sa piété ardente sa foi vive, son zèle pour le salut des âmes, amollissent les cœurs les plus durs et entraînent vers la foi des peuplades entières.

Fut-il jamais un plus beau sacerdoce ?

Laboureur ! Devant sa hache puissante, la forêt tombe avec fracas autour de lui, et sa charrue trace, à travers les troncs renversés, le sillon où frémira bientôt le vert duvet de la future moisson.

Soldat ! C'est par des siècles de combats qu'il a conquis le sol que sa main cultive.

L'ABBÉ CASGRAIN.

QUESTIONS.

Comment le pionnier canadien figure-t-il dans notre histoire?

De quelle race est-il le père?

Où le trouve-t-on, en Amérique?

Par quels sentiments est-il poussé à ces découvertes?

Quelle impression vous laisse à son endroit la lecture des Relations des Jésuites?

Quels sont les trois grands caractères qu'on distingue en lui?

——— : o : ———

## LES COLONS DE LA MANTAWA.

**Mots et expressions à expliquer.**

Des-cen-te de lit.
Gre-ni-er.
Om-bra-geu-se.
Ru-gis-se-ments.
Our-son.
Gro-gne-ments.
Pat-te ve-lue.
Châs-sis.
Mu-seau.
Ca-ra-bi-ne.
Char-gée à bal-le.
Dé-to-na-ti-on.
Per-cé d'ou-tre en ou-tre.

Mme Ayotte n'a pas de tapis dans sa demeure grossière, mais sa descente de lit, qui est une superbe peau d'ours, ferait envie à plus d'une femme élégante de nos grandes villes.

—C'est un cadeau de mon mari, à mon troisième enfant, nous dit-elle, à nous, colons de la Mantawa.

M. Ayotte, pendant ce temps, allait et venait afin de satisfaire aux demandes de tout ce monde qui remplissait sa maison de bruit et de fumée. Nous lui dîmes un mot de ses chasses.

—Attendez un instant, fit-il, et il alla chercher dans son grenier deux peaux d'ours qu'il avait tués récemment.

L'ours des Laurentides n'est pas féroce, d'ordinaire ; il s'éloigne même si l'homme qui l'aperçoit fait du bruit. Seule la mère est ombrageuse pour ses petits et terrible à rencontrer dans sa fureur. Mais le cas est rare.

Un jour, Ayotte trouve un ourson dans la forêt, près de sa demeure ; naturellement, il n'eut rien de plus pressé que de l'emporter chez lui. Pendant

toute la nuit, la mère fit entendre les rugissements les plus lamentables ; ses cris néanmoins cessèrent au lever du soleil. On crut qu'elle s'était éloignée, et personne ne s'en occupa davantage. Le mari sortit comme d'habitude à ses affaires : par un reste de prudence, la jeune mère garda ses enfants à l'intérieur du *chantier*, barra sa porte et se mit à coudre dans le jour d'une fenêtre. Il y avait quelque temps qu'elle était assise, quand tout-à-coup un sourd grognement attire son attention. Elle lève vivement la tête, et aperçoit une grosse patte velue, puis une autre, qui se posent sur le bord de l'étroit châssis, et un ours montre son redoutable museau. L'apparition était étrange : cependant, la jeune femme ne perd pas l'esprit. Avant que ses enfants ne s'aperçoivent de rien, elle s'élance pour décrocher près de son lit une carabine toujours chargée à balle. Mais, au même moment, une double détonation retentit dans la montagne, et l'animal s'affaissa en poussant un effroyable cri de douleur. Il était frappé par derrière.

Ayotte rentrait à la maison quand soudain il avait vu l'animal. Le double coup de fusil avait fait balle et percé la bête, d'outre en outre.

—Votre femme l'eut-elle tué, si vous n'eussiez pas été là ?

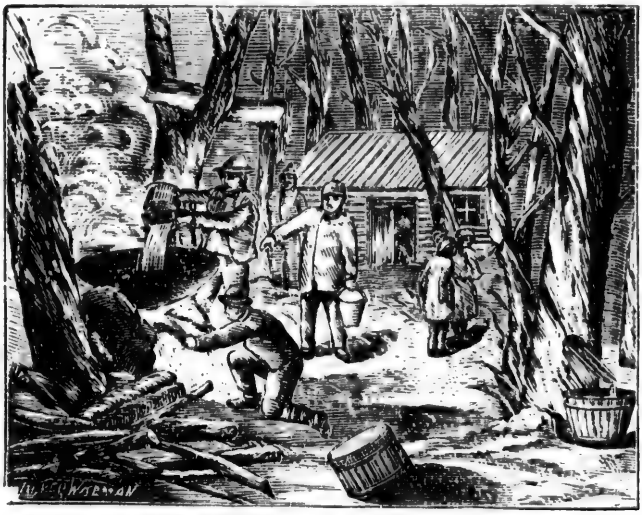
—Oui, répondit Ayotte ; mais c'était de l'imprudence, car elle n'avait qu'à jeter l'ourson par la fenêtre pour se débarrasser de la mère.

J. ROYAL.

QUESTION.

Racontez une bonne chasse de M. Ayotte.

# LA SUCRERIE.



**Mots et expressions à expliquer.**

Dans un ray-on peu é-ten-du.
Vé-té-rans.
As-sor-ti-ment.
Un beau ma-tin.
Chau-di-è-re.
Gou-drel-le.
Su-in-ter.
Sè-ve.
Bras-sée de su-cre.
Cré-mail-lè-re.
É-bul-li-ti-on.
Dé-fri-cheurs.
Mi-cou-en-ne.
Trem-pet-te.
Ma-ni-pu-la-ti-on.
Den-si-té.
Gra-nu-la-ti-ons.
Mau-vet-te.

A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bosquet d'environ deux cents érables ; il avait, dès le commencement, résolu d'y établir une sucrerie.

—Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, il valait mieux, disait Pierre, les faire prisonniers pour en tirer la plus forte rançon possible.

Nos défricheurs improvisèrent donc, au beau milieu du bosquet, une petite cabane temporaire, et, après quelques jours employés à compléter leur assortiment de *goudrelles* ou *goudilles*, d'*auges*, *casseaux* et autres vases nécessaires, dont la plus grande partie avait été préparée durant les longues veillées de l'hiver, tous deux, un beau matin, par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.

Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, à trois ou quatre pieds du sol, et Pierre, armé de sa gouge, fichait de suite au-dessous de l'entaille

la petite goudrelle de bois, de manière à ce qu'elle put recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placée directement au-dessous.

Dès les premiers jours, la température étant favorable à l'écoulement de la sève, nos défricheurs purent en recueillir assez pour faire une bonne *brassée* de sucre.

Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière lavée fut suspendue à la crémaillère, sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau d'érable destinée à être transformée en sucre. Il ne s'agissait que d'entretenir le feu jusqu'à parfaite ébullition du liquide, d'ajouter de temps en temps, à la sève déjà bouillonnante, quelques gallons de sève nouvelle, de veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'opération : tâche facile et douce pour nos rudes travailleurs.

Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à initier son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie.

Aucune des phases de l'opération ne passa inaperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon, allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint, avec sa gaieté ordinaire, la présenter à Jean Rivard, l'invitant à se faire une *trempette* en y émiettant du pain : invitation que celui-ci se garda bien de refuser.

Pendant que nos deux sucriers savouraient ainsi leur trempette, la chaudière continuait à bouillir, et l'eau s'épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre Gagnon, y plongeant de nouveau sa *micouenne*, la retira remplie d'un sirop doré, presqu'aussi épais que le miel.

Puis, vint le tour de la *tire*. Notre homme, prenant un lit de neige, en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui, en se refroidissant, forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisé du nom de *tire ;* sucrerie d'un goût plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.

La fabrication de la *tire*, qui s'accom-

plit au moyen de la manipulation de ce sirop refroidi, est presqu'invariablement une occasion de réjouissance.

On badine, on folâtre, on y chante, on y rit,
La gaîté fait sortir les bons mots de l'esprit.

Nos défricheurs sucriers durent se contenter pour cette première année d'un pique-nique à deux ; mais il va sans dire que Pierre Gagnon fut à lui seul gai comme quatre.

Cependant la chaudière continuait à bouillir,

Et de la densité, suivant les promptes lois,
La sève qui, naguère, était au sein du bois,
En un sucre solide a changé sa substance.

Pierre Gagnon s'aperçut, aux granulations du sirop, que l'opération était à sa fin ; et il annonça par un hourrah ! qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit ! La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin, où on la laissa refroidir lentement, tout en agitant et

brassant le contenu au moyen d'une palette ou *mouvette* de bois ; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés d'avance.

On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre, d'un grain pur et clair.

JEAN RIVARD.

QUESTIONS.

Dans quel but Jean Rivard avait-il fait cette réserve de deux cents érables?

Nos défricheurs connaissaient-ils l'art d'entailler les érables?

Par quelle opération commencèrent-ils leur première brassée?

Quel en fut le premier résultat?

Comment s'obtient le sirop,—la tire?

Faites l'historique de la tire?

A quels signes reconnaît-on que le sucre est cuit à point?

# TROISIÈME PARTIE.

*HISTORIE. ET BIOGRAPHIE.*

## L'AGNEAU PASCAL ET LA SORTIE D'ÉGYPTE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Pre-mi-er-né. | Pâ-que. | Tou-te hâ-te. |
| Obs-ti-né. | Pas-sa-ge. | Crue. |
| Im-mo-ler. | Seuil. | Sans le-vain. |
| Pâ-te. | Re-bel-le. | Dé-li-vran-ce. |

Moïse et Aaron se présentèrent devant le roi pour la dernière fois. Ils lui dirent :

" Voici ce que dit le Seigneur : " Si " vous ne laissez aller mon peuple, à " minuit, tous les premiers-nés mour- " ront dans les terres des Égyptiens, " depuis le fils premier-né de Pharaon " jusqu'au fils premier-né de ses servan- " tes, et jusqu'aux premiers-nés des " bêtes ; mais parmi les enfants d'Israël " il ne périra pas même un chien. Alors " vous me laisserez partir, et tout le " peuple d'Israël avec moi."

Le roi resta obstiné.

La nuit fatale arriva. Dieu avait ordonné que chaque père de famille israélite prendrait un agneau, l'immolerait vers le soir et le ferait rôtir au feu, afin que toute la famille en mangeât et fût fortifiée pour le voyage. Chaque mère de famille devait également préparer de la pâte pour avoir du pain pendant la route. Les Israélites devaient manger l'agneau debout, à la hâte, le corps serré dans une ceinture ; ils devaient avoir des souliers aux pieds et un bâton à la main, enfin être tout prêts à partir ; car c'est la pâque, c'est-à-dire le *passage*, avait dit le Seigneur.

Personne, sous peine de mort, ne devait sortir de la maison ; mais ils devaient, avant toute chose, marquer le seuil de leur porte du sang de l'animal immolé.

Minuit vint. Dans toutes les maisons des Israélites, grands et petits se rassemblèrent autour de l'agneau rôti.

Alors fut accomplie la menace que le Seigneur avait faite. Tous les premiers-nés, depuis le fils premier-né du roi

jusqu'au fils aîné de l'ouvrier, moururent tout à coup.

Tous les premiers-nés des bêtes moururent aussi.

Le roi et le peuple s'éveillèrent pleins de frayeur. Un terrible cri de douleur s'éleva de toute l'Égypte. Il n'y avait pas une maison où il n'y eut un mort. Celles seulement qui étaient marquées du sang de l'agneau furent épargnées. Le roi, qui jusqu'alors s'était montré rebelle aux ordres de Dieu, fit venir la nuit même Moïse et Aaron, et leur dit :

" Préparez-vous et partez, vous tous enfants d'Israël ; emmenez vos bœufs et vos moutons, et invoquez pour moi votre Seigneur."

Les Égyptiens obligèrent les Israélites de quitter le pays en toute hâte. Ainsi les Israélites durent emporter leur pâte crue et sans levain. Moïse prit avec lui les os de Joseph, comme Joseph lui-même l'avait ordonné. Ils partirent tous et sortirent de l'Égypte.

Dieu, voulant que son peuple gardât la mémoire d'un si grand bienfait, lui

ordonna de célébrer tous les ans à la même époque, durant sept jours, son heureuse délivrance, en mangeant un agneau rôti et des pains sans levain. C'est cette fête que les Juifs nommaient la *Pâque*.

## QUESTIONS.

Quelle est la dernière plaie qui affligea les Egyptiens?

Etait-ce une juste représaille qui fit périr chaque premier-né des Egyptiens?

Quelle fut la perte sensible que fit le roi lui-même en cette occasion?

Après cette dernière plaie laissa-t-il partir les Israélites, et que leur dit-il?

Quelle est la fête que les Juifs célébraient tous les ans en mémoire de leur sortie d'Egypte?

Combien de jours durait-elle, et en quoi consistait-elle principalement?

Comment célébrons-nous encore aujourd'hui la pâque, et de quoi est-elle l'image?

# PASSAGE DE LA MER ROUGE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Mi-ra-cles. | Cam-pés. | É-clairs. |
| Ter-re pro-mi-se. | Es-car-pés. | Fou-dre. |
| | Ba-guet-te. | Cha-ri-ots. |
| Co-lon-ne. | Mi-ra-cu-leux. | Ca-va-li-ers. |
| Val-lée. | | En-glou-tis. |
| Mer Rou-ge. | Ca-va-le-rie. | Im-pi-é-té. |
| A-bri-tés. | Ton-ner-res. | É-gyp-ti-ens. |

Les enfants d'Israël étaient enfin hors d'Égypte. Dieu les en avait fait sortir en opérant pour eux de grands miracles. Il devait en faire encore beaucoup d'autres jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la terre promise. Il leur envoya d'abord une colonne de nuage qui marchait devant eux et leur montrait le chemin. Durant le jour, elle était sombre et les abritait du soleil ; durant la nuit, elle était étincelante et toute en feu. Ils étaient au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. La colonne de nuée les con-

duisit d'abord dans une vallée près de la mer Rouge. Là, étant abrités entre deux montagnes, ils se reposèrent pendant quelque temps.

Cependant le roi Pharaon se repentit d'avoir laissé partir le peuple.

" Allons, dit-il courons après eux ! "

Rassemblant aussitôt toute son armée, il se mit à les poursuivre, et il les atteignit dans la vallée où ils étaient campés, près de la mer. Il faisait déjà nuit.

Les Israélites se voyaient alors enfermés de tous côtés ; devant eux, ils avaient la mer ; à droite et à gauche, des rochers escarpés ; derrière eux l'ennemi. La peur les saisit ; mais Moïse leur rendit courage :

" Ne craignez point, dit-il, le Seigneur combattra pour vous ! "

Il éleva la main et étendit sa baguette sur la mer, au nom du Seigneur. A l'instant les eaux se partagèrent en deux : un vent chaud en sécha le fond.

Les enfants d'Israël, suivant cette route miraculeuse, entrèrent au milieu de la mer. A droite et à gauche les

eaux se tenaient élevées et droites comme de grandes murailles.

Quand les Israélites furent passés, le roi Pharaon, avec toute sa cavalerie et toutes ses voitures de guerre, voulut suivre le même chemin, et il entra dans la mer. Mais le Seigneur jetant un regard sur les Égyptiens à travers la colonne de feu, tua toute leur armée ; les roues de leurs chariots furent brisées, leurs chevaux renversés, et la mer, reprenant sa place à la voix de Moïse, retomba sur eux avec un bruit épouvantable.

Les chars et les cavaliers, et toute l'armée du roi, furent engloutis. Il n'échappa pas un seul homme.

C'est ainsi que Dieu sauva son peuple, et punit l'impiété des Égyptiens.

QUESTIONS.

Jusqu'à quel nombre les descendants de Jacob s'étaient-ils accrus en Egypte?

Racontez-moi par quel miracle Dieu sauva son peuple, et détruisit le roi Pharaon avec toute son armée.

Dites-moi si vous voyez par cet exemple instructif, où conduisent à la fin l'entêtement et l'obstination dans le mal.

# LES DIX COMMANDEMENTS DE DIEU.

**Mots et expressions à expliquer.**

Dé-sert.
Si-na-ï.
Al-li-an-ce.
Se sanc-ti-fi-er.
Loi de Di-eu.
Four-nai-se.
Com-man-de-ments.
Ser-vi-tu-de.
Gé-né-ra-ti-on.
Mi-sé-ri-cor-de.
Pro-chain.
Pé-né-tré de res-pect.

Les Israélites, marchant dans le désert, arrivèrent vis-à-vis de la montagne

de Sinaï, et s'y établirent pour s'y reposer. Dieu appela Moïse sur la montagne, et lui dit :

" Demande au peuple s'il veut m'obéir, garder fidèlement mon alliance, et faire tout ce que je lui commanderai ; s'il y consent, il sera mon peuple, et je l'aimerai plus que toutes les autres nations de la terre."

Moïse annonça au peuple les paroles du Seigneur, et tout le peuple répondit en même temps :

" Nous ferons tout ce que le Seigneur nous commandera. "

Alors Dieu dit à Moïse :

" Va vers ce peuple, et dis-lui qu'il se sanctifie aujourd'hui et demain, qu'il lave ses vêtements, et qu'il soit prêt au troisième jour ; car ce jour-là je descendrai sur la montagne, et je lui donnerai ma loi."

Moïse et les Israélites obéirent. Tous se mirent aussitôt à se préparer de leur mieux pour bien célébrer cette grande fête, ce jour saint. Et quand le troisième jour fut venu, et que la lumière du

matin se fut répandue sur la terre, voilà que les tonnerres commencèrent à se faire entendre, et les éclairs à briller ; un nuage très-épais couvrit la montagne, et le son de la trompette se fit entendre avec une grande force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Moïse le fit sortir cependant pour aller à la rencontre de Dieu, et il s'arrêta au pied de la montagne. Tout le mont Sinaï fumait, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu ; la fumée de ce feu montait, comme d'une fournaise, et toute la montagne avait un aspect terrible.

Alors la voix du Seigneur se fit entendre, et le peuple écouta de loin les dix commandements que Dieu lui donna de sa propre bouche :

" Je suis le Seigneur ton Dieu, je t'ai
" tiré de la terre d'Egypte et de la mai-
" son de servitude. Tu n'auras point
" d'autre Dieu que moi. Tu ne te fe-
" ras point d'idole, ni d'image, mais tu
" n'adoreras que moi seul, car je suis le
" Dieu fort, le Dieu jaloux, qui punit le

" péché des pères sur les enfants jusqu'à
" la quatrième génération, et qui fait
" miséricorde mille fois à ceux qui m'ai-
" ment et gardent mes commandements.

" Tu ne prononceras pas inutilement
" le nom du Seigneur ton Dieu, car il
" ne regardera pas comme innocent ce-
" lui qui aura pris en vain son nom.

" Tu travailleras six jours, et le sep-
" tième sera le jour du Seigneur; ce
" jour-là, tu ne feras aucune œuvre, ni
" toi, ni ton fils, ni ton serviteur.

" Tu honoreras (c'est-à-dire tu aime-
" ras et respecteras) ton père et ta mère,
" afin que tes jours soient longs sur la
" terre.

" Tu ne tueras point.

" Tu ne commettras pas d'impuretés.

" Tu ne déroberas pas.

" Tu ne diras point faussement de
" mal contre ton prochain.

" Tu ne désireras point la femme de
" ton prochain, ni son bien, ni rien de
" ce qui est à lui."

Or, tout le peuple voyait, pendant que Dieu parlait, les éclairs et la fumée

de la montagne ; il entendait les tonnerres et le son de la trompette ; il était épouvanté et frappé de terreur. Mais Moïse lui dit :

" Ne craignez rien, Dieu a voulu vous éprouver, afin que sa crainte soit en vous, et que vous ne péchiez plus."

Et le peuple, pénétré de respect, s'écria :

" Nous obéirons à Dieu, et nous ferons toutes les choses qu'il nous a dites."

Imitons les Israélites, et disons aussi de tout notre cœur au bon Dieu, que nous lui obéirons toujours et que nous garderons ses commandements.

# JOB.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Ve-nir au se-cours. | Af-fli-gé. | Dou-lou-reux. |
| As-sis-ter. | Paî-tre. | For-tu-ne. |
| At-ten-tif. | Sol-dats. | Des-ti-née. |
| É-prou-ver. | Cha-meaux. | |
| | Dé-bris. | |

Il y avait vers ce temps-là, dans la terre de Hus, un homme riche et très-vertueux, nommé Job. Il était simple et droit, il craignait le Seigneur et fuyait le mal. Sa richesse consistait en de

nombreux troupeaux, une grande étendue de champs et de prairies, un grand nombre de serviteurs et de servantes, et il mettait toute sa vertu à bien employer la richesse que Dieu lui avait donnée. Il venait au secours de tous ceux qu'il pouvait assister, et il était ennemi de toute injustice.

Job était un bon père, il était attentif et veillait sur la conduite de ses enfants, qui devinrent des hommes vertueux comme lui.

Quoique Job fût un homme de bien, Dieu permit, pour éprouver sa foi et sa vertu, qu'il fut cependant affligé par les plus grands malheurs.

Un jour un homme vint lui dire :

" Vos bœufs labouraient, et vos ânes paîssaient auprès d'eux ; mais vos ennemis sont venus et les ont enlevés. "

Pendant qu'il parlait encore, un autre serviteur vint et dit :

" Le feu a pris à votre bergerie, et vos troupeaux ont péri. "

Et pendant qu'il parlait encore, un autre vint et dit :

" Trois bandes de soldats se sont jetés sur vos chameaux et les ont enlevés ; ils ont tué leurs gardiens, et seul je me suis échappé pour vous l'annoncer. "

Il parlait encore, et voilà qu'un autre serviteur entra et dit :

" Vos fils et vos filles étaient assis à table dans la maison de leur frère aîné, et tout à coup un vent violent s'est élevé et a renversé la maison, qui, en tombant, a écrasé vos enfants, et ils sont morts ; moi seul j'ai fui pour vous l'annoncer. "

Job se leva et témoigna la plus grande douleur, mais il ne murmura point contre le Seigneur ; au contraire, il se jeta à terre et adora Dieu.

Bientôt l'extrême misère dans laquelle il était tombé éloigna de lui tous ses amis ; une affreuse maladie se joignit à tous ses autres maux ; son corps fut couvert d'une plaie horrible depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête. Alors, assis sur la cendre, il nettoyait sa plaie avec les débris d'un vase.

Peut-il y avoir un plus douloureux changement de fortune ! Toutefois Job s'humilia devant la sagesse de Celui qui est le maître de notre destinée. Et comme il avait autrefois reçu avec reconnaissance de ses mains le bonheur et la richesse, il supporta alors avec autant de patience et de résignation les souffrances qui lui étaient envoyées.

" Le Seigneur, dit-il, m'avait donné ces biens, le Seigneur me les a ôtés : que le nom du Seigneur soit béni ! "

QUESTIONS.

En quoi consistait la richesse de Job, et en quoi consistait sa vertu?

A quelles épreuves Job fut-il soumis?

Comment Job se conduisit-il dans le malheur?

Quelles paroles de résignation Job prononça-t-il dans ses souffrances?

Comment se confirma la confiance de Job dans le secours de Dieu?

Quelle est l'application que chacun peut faire de cette histoire pour sa propre vie?

# JONAS À NINIVE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Bru-it. | I-ni-qui-tés. | Ho-ri-zon. |
| Sar-da-na-pa-le. | Pé-rils. | Si-nis-tre. |
| Re-ten-tir. | S'em-bar-quer. | Po-pu-la-ti-on. |
| As-sy-ri-ens. | Phé-ni-ci-en. | Cor-rom-pue. |
| Pro-phè-tes. | Je-ter le sort. | Jeû-ne. |
| Jo-nas. | Mons-tre. | So-ien-nel. |
| Ni-ni-ve. | Ca-pi-ta-le. | Re-pen-tir. |

Le bruit de la chute de Sardanapale retentit au loin. Les juifs, qui n'allaient être que trop mêlés à l'histoire des Assyriens, croyaient qu'un de leurs prophètes, Jonas, était allé annoncer à Ninive elle-même sa ruine prochaine. Voici le récit de l'Ecriture : En ce temps-là, Dieu parla à Jonas, fils d'Amathi : " Lève-toi et va dans Ninive la " grande ; fais-lui entendre mes mena- " ces ; le cri de ses iniquités est monté " jusqu'à moi. " Jonas, effrayé des périls de cette mission, essaya de s'y soustraire en fuyant. Il descendit à

Jappé et s'embarqua sur un vaisseau phénicien prêt à partir pour Tarsis ; mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux qui mit le navire en danger de périr.

Les matelots jetèrent le sort, pour savoir qui attirait sur leur tête la colère du ciel. Le sort tomba sur Jonas. Reconnaissant lui-même la main du Seigneur, il se soumit. A peine, en effet, l'eût-on jeté à la mer que la tempête se calma.

Mais un monstre marin, dit l'Ecriture, suivait le vaisseau et dévora le prophète. Dieu lui conserva la vie et au bout de trois jours, le poisson vomit Jonas sur le rivage. De nouveau il reçut l'ordre de se rendre à Ninive, et obéissant cette fois, il partit pour la capitale de l'Assyrie. Dès qu'il en eût passé les portes, il s'écria : " Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! " Tant que le soleil fut sur l'horizon, il parcourut ainsi toutes les rues de la grande cité, en répétant ce cri sinistre : " Encore quarante jours et Ninive ne

sera plus ! " La frayeur saisit cette population corrompue, le prince donna lui-même l'exemple de la pénitence : un édit ordonna un jeûne solennel, et le Seigneur, apaisé par ce repentir de tout un peuple, épargna pour quelques années encore la ville coupable.

V. DURUY.

QUESTIONS.

A qui Dieu donna-t-il mission d'avertir Ninive?

En quels termes l'Ecriture raconte-t-elle la mission donnée à Jonas?

Le prophète obéit-il aux ordres du Seigneur ?

Comment reconnut-il sa faute?

Sut-il ensuite la réparer?

Ninive écouta-t-elle la voix de Jonas?

# DANIEL ET LES PRÉTRES DE BEL (ou BAAL.)

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Bon-nes grâ-ces. | Fro-ment. Va-ses. | Cri-bler. Cen-dre. |
| Ba-by-lo-ne. | Ai-rain. | Pa-vé. |
| Bel. | Blas-phé-mé. | Scel-lée. |
| Me-su-res. | Con-di-ti-on. | Trom-pe-rie. |
| Fa-ri-ne. | Vi-an-des. | |

" Daniel mangeait à la table du roi, et personne n'avait plus de part que lui à ses bonnes grâces. Il y avait à Babylone une idole nommée Bel, à laquelle on offrait tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six grands vases pleins de vin. Le roi allait tous les jours adorer cette idole ; mais Daniel adorait son Dieu. Le roi lui dit donc : Pourquoi n'adorez-vous point Bel ? C'est, répondit-il, parce que je n'adore point les idoles faites de la main des hommes, mais le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre.—Croyez-vous donc, dit le roi,

que Bel ne soit pas un Dieu vivant ? et ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour ?—Daniel répondit en souriant : O roi, ne vous y trompez pas, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors, et jamais il ne mangea.—Le roi, entrant en colère, fit venir les prêtres de Bel, et les assura que s'il y avait de la fraude de leur côté, ils seraient mis à mort ; mais que s'ils lui faisaient voir que Bel mangeait tout ce qui lui était offert, Daniel mourrait pour avoir blasphémé contre ce dieu. La condition fut acceptée de part et d'autre. Le roi étant allé au temple, tous les prêtres en sortirent par son ordre ; et après qu'il eut fait servir les viandes et le vin devant l'idole, Daniel qui l'accompagnait fit cribler de la cendre sur le pavé du temple. Ensuite la porte fut fermée et scellée du sceau du roi. Il y avait sous la table de l'idole une porte secrète par où les prêtres entraient toutes les nuits pour enlever ce qui avait été offert à l'idole. Ils vinrent cette nuit-là selon leur coutume avec leurs femmes et leurs

enfants, et mangèrent et burent tout ce qui avait été servi sur la table.

Le roi vint au temple dès le grand matin avec Daniel. Le sceau fut trouvé en son entier, et quand on en eut ouvert la porte, le roi voyant qu'il n'y avait plus rien sur la table, s'écria que Bel était grand et qu'il n'y avait point de tromperie. Daniel ne put s'empêcher de rire ; et comme le roi s'avançait pour entrer il l'arrêta, et lui fit remarquer sur le pavé des traces de pieds d'hommes, de femmes et de petits enfants. Ce prince connut alors qu'on le trompait. Il fit arrêter les prêtres qui lui avouèrent tout. Il les condamna à la mort, et abandonna l'idole de Bel à Daniel qui la brisa et détruisit son temple."

## QUESTIONS.

A quelle occasion Daniel attaqua-t-il Bel?

Les prêtres de Bel acceptèrent-ils les conditions du roi?

Comment l'épreuve fut-elle faite?

Les prêtres vinrent-ils au temple?

Daniel devait-il sortir vainqueur de l'épreuve?

# PORTRAIT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

**Mots et expressions à expliquer.**

Gou-ver-neur.
Ju-dée.
Sé-na-teurs.
Bar-ba-res.
Pro-phè-te.
Sec-ta-teurs.
Im-mor-tels.
Res-sus-ci-ter.
At-tou-che-ment.
Com-pa-rer.
Na-za-ré-ens.
Sy-mé-trie
Cen-su-rer.
Ex-hor-ter.
Sur-pas-ser.
En-fants des hom-mes.

*Publius Lentulus*, alors gouverneur en Judée, envoya aux sénateurs Romains le portrait suivant de *N.-S. Jésus-Christ :*

*Il y a, à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle Jésus-Christ. Les Barbares le croient prophète ; mais ses sectateurs l'adorent comme descendu des dieux immortels.*

*Il ressuscite les morts, il guérit toutes sortes de maladies par la parole ou l'attouchement.*

*Il est d'une taille grande et bien formée ; il a l'air doux et vénérable ; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne sau-*

*rait trop comparer ; ils tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, partagés sur le sommet de la tête, à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur : son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie ; sa barbe épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, fait à peu près la figure d'une fourche ; ses yeux sont brillants, clairs et sereins.*

*Il censure avec majesté, il exhorte avec douceur ; soit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire ; mais on l'a vu souvent pleurer ; il est fort tempéré, fort discret et fort sage.*

*C'est un homme, enfin, qui, par son excellente beauté et ses diverses perfections, surpasse les enfants des hommes.*

QUESTION.

**Faites le portrait de N.-S. Jésus-Christ.**

# SAINT JEAN-BAPTISTE, PATRON DES CANADIENS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Dé-sert.
Col-li-ne.
Es-car-pée.
Lim-pi-de.
Bas-sin.
Fa-mi-li-er.
Re-trai-te.
Ci-li-ce.
Cha-meau.
Sau-te-rel-les.
A-na-cho-rè-te.
Chris-ti-a-nis-me.
Cou-vent.

S'é-pan-cher. Bour-ga-des. Grot-te.
Pré-cur-seur. Ré-pri-mer. Re-con-nais-
Pè-res Scan-da-les. sa-bles.
(saints.) Suc-ces-seur.

Le désert où saint Jean passa son enfance est situé à environ une lieue de la ville d'Ain, qu'habitaient son père et sa mère. On y voit la grotte dite de *Saint-Jean-Baptiste*, où il se tenait. Cette grotte est située sur le haut d'une colline très-escarpée, qui domine la vallée de Térébinthe. Elle est d'un accès assez difficile : mais quand on y est parvenu, on la trouve si propre à la vie solitaire, qu'on la croit faite de main d'homme. C'est une cellule naturelle, longue d'environ douze pieds et large de six ; elle a une double ouverture, dont l'une sert de porte et l'autre de fenêtre ; celle-ci a une très-belle vue sur la vallée. Au fond de la grotte est un rocher qui semble taillé tout exprès pour servir de siége et de couche, on l'appelle *lit de St. Jean*. Une source d'eau fraîche et limpide sort d'une fente

de la montagne ; elle forme au pied de la grotte un petit bassin, et s'épanche dans la vallée en traçant un étroit ruban de verdure.

C'est là que le saint précurseur a passé son enfance. Les saints Pères ont tous admis que, dès son bas âge, il a fui les lieux habités pour demeurer dans les déserts, " où, comme le dit Origène, l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, et Dieu plus familier. " A ce sujet Bossuet s'exprime ainsi : " Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante ; n'ayant pour tout habit qu'un dur cilice de poils de chameau, une ceinture aussi affreuse sur ses reins ; pour toute nourriture des sauterelles et du miel sauvage, et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout, et sans rien emprunter des villes ni des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais dont il venait reprendre les vices et réprimer les scandales. "

Successeur des prophètes Élie et Éli-

sée, qui vivaient d'herbes et de racines dans les grottes du mont Carmel, saint Jean a donc été le premier anachorète du christianisme. Au-dessus du rocher dans lequel se trouve sa grotte il y avait autrefois un couvent et une église, dont les ruines sont encore très-reconnaissables.

QUESTIONS.

Faites la description de la grotte de Saint Jean-Baptiste.

Aima-t-il la solitude, dès son jeune âge?

N'a-t-il pas été le premier anachorète du christianisme?

# ST. JEAN-BAPTISTE EST DÉCAPITÉ.

**Mots et expressions à expliquer.**

Té-trar-que. Op-por-tun. Vin-di-ca-ti-ve.
Res-sus-ci-té. In-tro-dui-te.
S'o-pé-rer. Con-vi-ves. Cor-rom-pue.
Dé-ca-pi-ter. Roy-au-me. Des-ti-née.
Dres-ser. As-sis-tan-ce. Vé-ri-té é-ter-nel-le.
Pi-é-ges. Dis-ci-ples.
Vo-lon-ti-ers. Tom-beau.

La réputation de Jésus-Christ s'étant fort répandue, Hérode le tétrarque entendit parler de lui, et il disait : 'C'est Jean-Baptiste qui est ressuscité d'entre les morts. C'est par lui que s'opèrent tant de miracles. D'autres disaient : c'est Élie ; d'autres : C'est un prophète, égal à l'un des anciens prophètes.

Hérode ayant entendu cela, disait donc : Jean que j'ai fait décapiter, est ressuscité des morts. Car ce même Hérode avait fait prendre Jean, et il l'avait tenu en prison à cause d'Hérodiade, femme de

son frère Philippe, qu'il avait épousée ; parceque Jean disait à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Hérodiade lui dressait des piéges ; elle voulait le faire mourir ; mais ne le pouvait pas. Car Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint ; et quoiqu'il le tint en prison, il faisait beaucoup de choses par son avis, et il l'écoutait volontiers. Un jour opportun arriva : le jour de sa naissance, Hérode donna un festin aux grands, aux officiers et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiade y fut introduite et dansa ; et comme elle avait plu à Hérode et à ses convives, le roi dit à la jeune fille : Demandez-moi ce que vous voulez, et je vous le donnerai. Et il lui dit avec serment : Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume. Étant sortie, elle dit à sa mère : Que demanderai-je ? Celle-ci lui dit : La tête de Jean-Baptiste. Elle revint en toute hâte trouver le roi, et lui fit sa demande, disant : Je veux

que vous me donniez sur-le-champ, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut fâché ; mais à cause du serment qu'il avait fait, et des assistants, il ne voulut pas la refuser, et il envoya un de ses gardes avec l'ordre d'apporter la tête de Jean dans un plat. Le garde le décapita dans la prison. Et il apporta la tête dans un plat, et il la donna à la jeune fille, et la jeune fille à sa mère. Ce qu'ayant appris, les disciples de Jean vinrent et emportèrent son corps, et ils le mirent dans un tombeau."

Tandis que les Juifs voyaient dans la personne de Jésus-Christ Élie ou quelque ancien prophète, Hérode, que poursuivait le remords de son crime, croyait voir ressusciter Jean-Baptiste, qu'il avait si indignement livré à la haine vindicative d'une femme corrompue. La destinée du disciple devait être la même que celle du maître. Le saint Précurseur devait, comme celui qu'il venait annoncer, tomber sous les coups des hommes. Ils auraient anéanti, s'ils l'avaient pu, la vérité éternelle, parce-

qu'il venait leur montrer leurs vices et les condamner.

MASSILLON.

QUESTIONS.

Pour qui prit-on d'abord Jésus-Christ ?
Quelle ennemie avait Jean ?
Profita-t-elle d'une circonstance qui se présenta ?

——— : o : ———

## ENFANCE DE CYRUS.

At-tein-dre.
Mé-die.
É-blou-i.
Ma-gni-fi-cen-ce.
Ré-gner.
Sour-cils.
Pein-dre.
Far-dé.
É-car-la-te.
Mol-les-se.
Cri-ti-quer.
Se main-te-nir.
Char-mer.
Sail-lies.
En-ga-gean-tes.
Es-sen-ti-el-le
Fas-tu-eux.
Ap-pa-reil.
Cres-son.
E-gards.
Bon-nes grâ-ces.
É-qui-per.
Dex-té-ri-té.
Char-ge.
Cé-ré-mo-nie.
É-chan-son.
Poi-son.
Con-vi-ves.
Su-jets.

Lorsque Cyrus eut atteint sa douzième année, sa mère Mandane, le conduisit en

Médie, près de son grand-père Astyage. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnaient partout. Astyage était superbement vêtu, avait des sourcils peints, le visage fardé ; car les Mèdes affectaient de vivre dans la mollesse et de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses étaient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, et sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

Un jour qu'il assistait à un repas très-somptueux, dans lequel on avait tout prodigué, il parut indifférent à tout ce fastueux appareil. Comme Astyage en était surpris : "Les Perses, lui dit-il, ne prennent pas tant de détours ni de circuits, pour apaiser la faim : un peu de

pain et de cresson leur suffit." Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qui étaient servis, il les distribua à tous les officiers du roi, pour les récompenser de leurs services; mais ne donna rien à Sacas, l'échanson d'Astyage. Le roi se montra sensible à cet affront, et reprocha vivement à Cyrus d'avoir manqué d'égards envers un officier si distingué par son dévouement et par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : " Ne faut-il que cela, repartit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? Je les aurai bientôt gagnées, car je me fais fort de vous servir mieux que lui." Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avança gravement, d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts, il la présenta au roi avec une grâce et une dextérité qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant il s'écria plein de joie : " O Sacas ! pauvre Sacas ! te voilà perdu ! j'aurai

ta charge." Astyage lui dit en lui témoignant beaucoup d'amitié : "Je suis très content, mon fils, on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle, c'est de goûter la liqueur que vous m'avez présentée.—Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi.—Et pourquoi donc ? dit Astyage.—C'est que j'ai craint que cette liqueur ne fût du poison.—Du poison ! s'écria le roi, et comment cela ?—Oui mon père, répliqua le jeune prince ; car il n'y a pas longtemps, que dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on eût bu de cette liqueur la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous paraissiez avoir oublié, vous, que vous étiez le roi et eux qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir.—Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père ?—Jamais ! répondit

Cyrus : quand il a bu, il cesse d'avoir soif et voilà tout ce qui lui en arrive." —ROLLIN. HIST. ANC.

QUESTIONS.

Où Cyrus se rendit-il à l'âge de douze ans ?
Quelles étaient les mœurs de la cour?
Cyrus fut-il ébloui par ce luxe ?
Quelle idée donne-t-il à Astyage de la sobriété des Perses ?
Pourquoi ne donna-t-il rien à Sacas ?
Quelles fonctions prit-il à la Cour ?
Astyage fut-il content de son service ?
Que lui répondit Cyrus ?
Astyage fit-il une réflexion relative au père de Cyrus ?
Que lui répondit ce dernier?

——— : o : ———

# LA CÉRÉMONIE DU BAPTÊME DANS LES PREMIERS TEMPS DE L'ÉGLISE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Des-crip-ti-on.
S'ad-mi-nis-trer.
Sa-cre-ment.
Cé-ré-mo-nie.
Tri-ni-té.
Sa-me-di-saint.
Ca-té-chu-mè-ne.
Ci-er-ge bé-nit.
Chœur.
Di-a-cre.
É-vê-que.
Pain des an-ges.
Bain.
En-cen-soirs.
Con-fé-rer.
A-pô-tre.
Ras-sa-si-é.
Ar-rhes.
Chai-re.
Con-fir-ma-ti-on.
Si-è-cles.

On trouve dans Saint Ambroise une description curieuse de la manière dont s'administrait le Sacrement du baptême dans les premiers siècles de l'Église. Le jour choisi pour la cérémonie était le samedi-saint. Le catéchumène, tenant un cierge bénit, entrait dans le chœur où, en présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçait à Satan et se donnait à celui qui s'est fait homme pour le salut des hommes. L'évêque montait en chaire, et retraçait en peu de mots les devoirs du chrétien. Il faisait ensuite la bénédiction du bain. Lorsque le bain avait été béni, et que les eaux avaient été sanctifiées par le signe de la croix, on y plongeait trois fois le catéchumène en l'honneur de la Sainte-Trinité. Au sortir du bain, on lui lavait les pieds, et on lui mettait des habits blancs, comme un vêtement d'innocence ; après quoi, il recevait, au milieu des chants de joie, le sacrement de confirmation, avec les dons si précieux qu'il confère. L'évêque prononçait à haute voix les paroles de l'apôtre : "Dieu le Père vous a marqué

de son sceau, Jésus-Christ vous a confirmé : il a donné à votre cœur les arrhes du St. Esprit." Le nouveau chrétien s'avançait alors pour recevoir le pain des anges. A la vue de l'autel, couvert ce jour là de vases d'or, d'encensoirs aux chaînes d'argent, de flambeaux magnifiques, d'étoffes de soie, le néophyte s'écriait avec le prophète " Celui qui donne aux champs leurs moissons, me nourrit maintenant ; rien ne me manquera, je serai toujours rassasié." La cérémonie se terminait par le sacrifice de la messe. Ce devait être une fête bien auguste que celle ou un Saint Ambroise donnait au pauvre innocent la place qu'il refusait à l'empereur coupable.

TH. LEPETIT.

QUESTION.

**Résumez les diverses cérémonies du baptême.**

# LES PERSÉCUTIONS.

**Mots et expressions à expliquer.**

É-van-gi-le. Per-sé-cu-ti-on. Ex-ter-mi-ner.
Mar-ty-re. Dis-ci-ple. Em-pe-reurs. Che-va-lets.
Pa-pe. Ma-gis-trats. Pou-lies.
Pren-dre à tâ-che. Grils. Sup-pli-ces.
Plomb fon-du. É-cor-chés.

Tous les apôtres souffrirent le martyre, et tous les disciples, comme les premiers papes et leurs premiers évêques, donnèrent aussi leur vie pour témoigner de leur foi. L'Eglise continua d'être persécutée pendant trois cents ans, et il y eut une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge. Les empereurs et les magistrats prirent à tâche plusieurs fois d'exterminer les chrétiens. On les bannissait, on leur ôtait leurs biens, on les mettait en prison, on les faisait mourir ; mais ils ne craignaient point la mort ; c'est pourquoi on employait contre eux les supplices les plus

cruels : des chevalets et des poulies pour les étendre, des dents de fer pour les déchirer, du feu, des grils, de l'huile bouillante, du plomb fondu. Les uns étaient exposés aux bêtes féroces pour être dévorés, d'autres étaient écorchés, éventrés, sciés en deux. On leur coupait les pieds et les mains, on leur arrachait les yeux, les dents et les ongles.

QUESTION.

Racontez les diverses persécutions que souffrirent les apôtres.

# LE CARÊME.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ca-rê-me.
Mer-cre-di des Cen-dres.
Ver-si-on.
En-quê-te.
Dis-pen-se.
Ha-gi-o-gra-phes.
Ac-cré-di-tée.
É-vé-ne-ment.
Pas-si-on.
To-lé-ré.
Qua-dru-pè-des.
En-frein-dre.
Pro-hi-bé.
Ma-la-dif.
Ar-rê-té.
Pé-ri-o-de.
Ec-clé-si-as-ti-que.
Ca-pi-tu-lai-re.
Abs-ti-nen-ce.

Dans l'Église catholique on commence le carême le mercredi des cendres. Quelle est l'origine de cette mortification annuelle de quarante jours ? À quelle cause doit-elle son institution ? On croit généralement que ce sont les Apôtres eux-mêmes qui l'ont établie. Faut-il y voir le souvenir des quarante jours du déluge, celui des quarante années pendant lesquelles les Hébreux errèrent dans le désert ou des quarante jours accordés à Ninive pour faire pénitence ? Est-ce l'imitation des jeûnes célèbres de Moïse et d'Élie ? Les hagiographes ne sont point d'accord sur cette question. La version la plus accréditée, et selon nous la plus vraisemblable, est que le carême a été institué pour rappeler le grand jeûne de Notre Seigneur Jésus-Christ, et en même temps pour rendre hommage au sublime événement de la Passion.

La nature du régime toléré a varié beaucoup. Les différents peuples avaient leurs différentes manières de jeûner : les uns s'abstenaient non-seulement de la

chair des quadrupèdes, des oiseaux et du poisson, mais encore d'œufs et de fromage ; les autres renonçaient uniquement aux quadrupèdes. Ce fut Grégoire VII qui régla définitivement la question des jeûnes et de l'abstinence. Lait et beurre furent absolument prohibés. Le pape Grégoire XI n'accorda au roi Charles V une dispense, qu'après une sévère enquête sur son état réellement maladif. Mêmes difficultés furent soulevées à l'égard de la reine Anne de Bretagne.

A partir du seizième siècle, les dispenses s'obtinrent plus aisément, quant à l'usage du beurre ; et l'une des tours de la cathédrale de Rouen s'appelle *Tour de Beurre*, parce qu'elle a été élevée avec le produit des aumônes exigées en échange de ces autorisations.

Pour faire respecter le carême, l'autorité royale vint souvent en aide au pouvoir ecclésiastique. Un capitulaire de Charlemagne punissait de mort quiconque avait enfreint cette loi sans motif légitime. Un arrêté de Henri IV porta la même peine contre les bouchers qui

vendraient de la viande pendant cette période.—On voit quelle sévérité était exercée autrefois, et combien peu nous sommes en droit de nous plaindre aujourd'hui.—JOURNAL DES ENFANTS.

QUESTIONS.

A quelle date commence-t-on le carême?

Quelle est l'origine du carême?

Le carême a-t-il toujours été le même et est-il le même partout?

Citez les différents papes qui ont modifié le carême.

D'où vient l'origine du nom de la "Tour de Beurre?"

Du temps de Charlemagne et même de Henri IV, savait-on respecter les lois du carême?

——— : o : ———

## MORT ET FUNÉRAILLES DE KONDIARONK.

**Mots et expressions à expliquer.**

Dé-pu-tés.
Can-tons.
In-vi-ta-ti-on.
Je-ter les ba-ses.
Chefs de guer-re.
Ma-lai-se.
S'é-va-nou-ir.
Cha-pel-le ar-den-te.
Fu-né-rail-les.
Fau-teuil.
Plu-met.
Se-mé de fleurs.
Fer-mer la mar-che.
Au-di-en-ce.

Les députés des cantons, à l'invitation de M. de Callières, se rendirent à Montréal pour jeter les bases d'une paix solide. La première audience publique eût lieu le 1er août 1701. Kondiaronk y fit un très beau discours ; il était malade, on lui donna un fauteuil, on se rapprocha de lui pour l'entendre. Après avoir parlé, il se plaignit d'un malaise, s'évanouit ; il mourut comme est mort Chatham.

Cette mort fut également sensible aux Français et aux barbares. Son corps fut exposé quelque temps dans une chapelle ardente ; les sauvages couvrirent et pleurèrent le mort, c'est-à-dire firent des présents à ses compatriotes. Le lendemain, on fit ses funérailles, dont la pompe avait quelque chose d'étrange et de frappant.

Soixante soldats sous les armes marchaient à la tête ; suivaient seize guerriers hurons, vêtus de longues robes de castor, le visage peint en noir, et le fusil sous le bras, marchant quatre à quatre. Le clergé venait après, et six chefs

de guerre portaient le cerceuil couvert d'un poêle semé de fleurs, sur lequel il y avait un chapeau avec un plumet, un hausse-col et une épée.

Les parents du mort fermaient la marche, accompagnés des principaux chefs des nations et du gouverneur de la ville. Il fut enterré dans la grande église et l'ont mit sur sa tombe, ces mots : *Ci-gît le Rat, chef Huron*, Kondiaronk, son vrai nom, eût été aussi harmonieux et aussi convenable.

DANVILLE.

QUESTIONS.

Rappelez de quelle manière est mort Kondiaronk.
Par qui fut-il regretté ?
Comment se firent ses funérailles ?
Où fut-il enterré ?

——— : o : ———

## LA FINESSE DES INDIENS.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Sau-va-ges. | Vo-leur. | En-tas-sé. |
| Peaux-Rouges. | Vieil-lard. | E-cor-ce. |
| | Ra-ce des blancs. | Ap-puy-é. |
| Em-prein-te. | | Pat-tes. |
| Fusil. | En de-hors. | Se se-cou-er. |

| | | |
|---|---|---|
| Voy-a-geurs. | Queue. | Maî-tre. |
| Quan-ti-té. | Dé-pein-dre. | Dé-cri-re. |
| In-di-en. | Af-fir-ma-ti-ve-ment. | Coup d'œil. |
| Gi-bi-er. | | |

" Les sauvages ou peaux-rouges de l'Amérique du Nord, en examinant seulement l'empreinte laissée par les pieds, reconnaissent immédiatement, et sans se tromper, le jour où a eu lieu un campement, le nombre de voyageurs et la quantité de chevaux qui s'y trouvaient. Une fois, un Indien, en entrant dans sa cabane, s'aperçut que le gibier qu'il y avait laissé venait de lui être enlevé ; il jeta un coup d'œil autour de lui, et se mit aussitôt à la poursuite du voleur. Rencontrant quelques personnes, il leur demanda si elles n'avaient pas vu un petit vieillard de la race des blancs, armé d'un petit fusil et suivi d'un petit chien à courte queue.

" Elles répondirent affirmativement, et l'Indien leur assurant que l'homme

qu'il venait de dépeindre lui avait volé son gibier, elles lui demandèrent comment il s'y prenait pour décrire si exactement un homme qu'il n'avait pas vu.

" L'Indien répliqua : " Je sais que le " voleur est un petit homme, parce qu'il " a entassé des pierres pour pouvoir at- " teindre l'endroit où j'avais pendu mon " gibier ; je sais que c'est un vieillard, " parce qu'en suivant ses traces dans les " bois j'ai vu qu'il faisait de très petits " pas ; je sais que c'est un blanc, parce " qu'il tourne ses pieds en dehors en " marchant ; je sais que son fusil est " court par la marque que la bouche du " canon a faite à l'écorce de l'arbre con- " tre lequel il était appuyé ; je sais que " son chien est petit par la trace de ses " pattes, et qu'il a la queue courte par " l'empreinte qu'il a laissée en se se- " couant sur le sable pendant que son " maître dérobait mon gibier. "

QUESTIONS.

Les Indiens savent-ils mieux que d'autres juger des traces, empreintes, etc. ?

Que fit cet Indien dont le gibier avait eté volé?

Quelles questions posa-t-il aux personnes qu'il rencontra?

Que lui répondit-on?

Comment répliqua-t-il?

# MORT DE M. DE FRONTENAC.

**Mots et expressions à expliquer.**

Fron-te-nac. Grand fond. Â-cre-té.
Fer-me-té. Con-ci-li-er. A-tra-bi-lai-re.
Co-lo-nie. Fai-re pro-fes-si-on. É-lé-va-ti-on.
Pen-chant de sa rui-ne. Pré-ve-nir. Ca-rac-tè-re.

M. de Frontenac ne survécut que d'une année à la paix de Riswyck. Il mourut le 20 Novembre 1698, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, après avoir glorieusement soutenu et augmenté une colonie ouverte et attaquée de toutes parts, et qu'il avait trouvée sur le penchant de sa ruine.

M. de Frontenac conserva jusque dans la vieillesse, la fermeté et la vigueur de

ses plus belles années. Il avait un grand fond de religion et il en donna des marques publiques jusqu'à sa mort. Mais on avait de la peine à concilier la piété dont il faisait profession avec la conduite qu'il tenait à l'égard des personnes contre lesquelles il s'était laissé prévenir, et l'âcreté de son humeur atrabilaire démentit un peu la noblesse et l'élévation de son caractère.

C. H. LAVERDIÈRE.

QUESTIONS.

En quelles circonstances est mort M. de Frontenac?

Donnez une idée de ses qualités et de ses défauts.

# NOBLE CONDUITE DU JEUNE LATOUR.

**Mots et expressions à expliquer.**

Ré-sis-tan-ce. Or-dre de la Tra-hi-son.
A-ca-die. Jar-re-ti-è-re. Lon-dres.
Mé-ri-di-o-na-le. Sol-li-ci-ta-ti-ons. En-tre-ti-en. S'o-pi-ni-â-trer.
Pé-nin-su-le. Con-fir-mer dans.
Bas-ses-se. A-si-le. Fil-le d'hon-neur.
À son bord. Clé-men-ce.

Tous les postes de l'Acadie étaient occupés par les Anglais, à l'exception du Cap de Sable, qui fait la pointe méridionale de la péninsule ; un jeune officier nommé Latour en commandait le fort.

Le père de Latour s'était trouvé à Londres pendant le siége de La Rochelle ; il y avait épousé une fille d'honneur de la Reine, et reçu du Roi l'ordre de la Jarretière. On ne sait si cette dignité fut le prix de la trahison qu'il méditait ou si elle ne fit que l'engager à la com-

mettre. Quoiqu'il en soit, il promit au roi d'Angleterre de le mettre en possession du fort que son fils occupait dans l'Acadie ; et, sur cette assurance, on lui donna deux navires de guerre sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé à la vue du Cap de Sable, il se fit débarquer et alla seul trouver son fils, auquel il fit un exposé brillant de son crédit à la cour de Londres, et des avantages qu'il avait lieu d'en espérer. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussi considérables, qu'il lui apportait l'ordre de la Jarretière et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour le roi d'Angleterre.

La surprise du jeune homme fut extrême ; il dit à son père qu'il s'était trompé s'il l'avait cru capable de trahir son pays ; que tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il défendrait la place que le roi lui avait confiée ; que l'ordre de la Jarretière était sans doute fort honorable, mais ne valait pas une bassesse ;

que sa fidélité à sa patrie et à son prince trouverait une assez belle récompense en elle-même, si d'autres récompenses lui manquaient.

Le père ne s'attendait pas à cette réponse ; il retourna à son bord, et écrivit le lendemain une lettre à son fils dans les termes les plus pressants et les plus tendres ; elle fut encore inutile. Enfin, il lui fit dire que puisque ses prières ne pouvaient rien sur lui, il se disposait à se servir de la force ;. que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus temps de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait, et qu'il lui conseillait, comme père, de ne pas le forcer à le traiter en ennemi.

Menaces et sollicitations furent également stériles. Latour le père résolut enfin de donner l'assaut. On attaqua le fort, et le commandant se défendit si bien, qu'au bout de deux jours, le général anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, avait perdu trente-deux hommes. Il jugea à propos de ne pas s'opiniâtrer davantage, et le dit à

Latour, père. Celui-ci était extrêmement embarrassé : comment retourner en Angleterre et s'exposer à la vengeance d'une cour qu'il avait trompée ; quel asile en France, après avoir trahi son pays et son roi ? Il ne lui restait rien à faire que de recourir à la clémence de son fils.

Il proposa à sa femme de retourner en Angleterre seule, et de ne pas partager sa mauvaise fortune. Elle refusa et voulut rester avec lui. Le fils Latour, à qui son père demanda la permission de s'établir en Acadie, la lui donna, mais sans lui permettre d'entrer dans le fort. Il lui fit construire, à quelque distance du rivage, une jolie maison située sur un terrain fertile et prit soin de son entretien. Toute la conduite de ce jeune homme est noble et généreuse.

QUESTIONS.

Qui commandait au Cap de Sable?

Dans quelle position était placé le père du jeune Latour?

Que proposa-t-il à son fils?

Comment sa proposition fut-elle reçue?

Le père insista-t-il ?

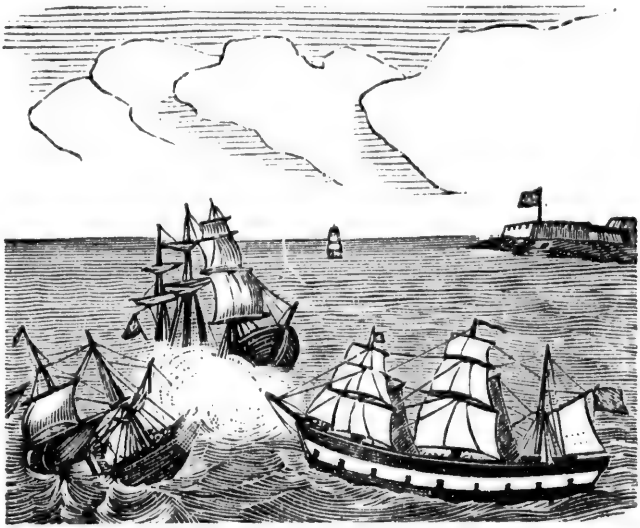
Le fils céda-t-il aux menaces et aux sollicitations du père?

Dans quelle triste alternative se trouva le père?

Que proposa-t-il à sa femme?

Fut-il traité convenablement par son fils?

# COMBAT NAVAL DE D'IBERVILLE.



**Mots et expressions à expliquer.**

D'I-ber-vil-le.
Se si-gna-ler.
Baie d'Hud-son.
Châ-teau-guay.
Bri-gan tin.
Bor-dées.
Fré-ga-tes.
Lou-voy-er.
Cin-gler.
Le vent.
Bat-te-rie.
Cou-ler bas.
A-me-ner pa-vil-lon.
Se ren-dre.

D'Iberville n'interrompit l'entière conquête de cette île (1) que pour aller se

(1) Ile de Terreneuve.

signaler de nouveau dans la baie d'Hudson, où les ennemis profitaient de son absence pour reprendre leurs positions. Ils étaient rentrés dans le fort Nelson; mais d'Iberville alla bientôt les y chercher et venger son frère Châteauguay, mort en défendant ce poste, en 1694. Ce ne fut pas sans peine pourtant, qu'il arriva jusqu'à la rivière Sainte-Thérèse. Les glaces de la baie d'Hudson, portées avec violence par les courants, donnèrent de si rudes secousses à ses navires, qu'elles les mirent tous en danger de périr. Un brigantin fut écrasé entre ces écueils flottants, et cela si subitement, qu'à peine put-on en sauver les hommes; tout le reste fut perdu. D'Iberville, qui montait le *Pélican*, de cinquante canons, se trouva enfin débarrassé, mais seul, et ne sachant ce qu'étaient devenus ses autres bâtiments, dont les glaces lui dérobaient la vue depuis près de quinze jours. Il crut néanmoins qu'ils avaient pris les devants, parce que la veille il avait entendu tirer des coups de canon, et fit voile pour le fort Bourbon, en vue du-

quel il arriva le 4 septembre 1697. Le soir, il jeta l'ancre assez près du fort, et envoya sa chaloupe à terre pour prendre connaissance de la place et de plusieurs bâtiments anglais qu'il avait aperçus dans le détroit d'Hudson. Le lendemain, vers les six heures du matin, il découvrit, à trois lieues sous le vent, un vaisseau et deux frégates qui louvoyaient pour entrer dans la rade, et, quoiqu'il n'eût qu'un seul bâtiment avec cent cinquante hommes dessus, il cingla aussitôt sur les Anglais, qui l'attendirent avec d'autant plus d'assurance que leur vaisseau était plus fort que le sien, et que leurs deux frégates n'avaient pas moins de trente-deux canons chacune. Vers les neuf heures du matin, on commença à se canonner, et jusqu'à une heure après-midi, il y eut un feu très-vif et continuel des deux côtés. Cependant le *Pélican* n'eût qu'un homme tué et dix-sept blessés. Alors d'Iberville, qui avait conservé le vent, arriva tout court sur les deux frégates et leur envoya plusieurs bordées de fort près, à dessein de les désemparer. Au

même moment, il aperçut le vaisseau ennemi, nommé l'*Hamsier*, qui l'approchait, ayant vingt-six canons en batterie sur chaque bord et deux cent trente hommes d'équipage. Il alla aussitôt à sa rencontre, tout son canon pointé à couler bas, le rangea sous le vent, vergues à voiles, et ayant fait dresser son bâtiment, lui envoya sa bordée. Elle partit si à propos, que l'*Hamsier*, après avoir fait tout au plus sa longueur de chemin, coula bas sans qu'il s'en put sauver un seul homme. D'Iberville revira sur-le-champ de bord et tourna sur la *Hudson-Bay*, celle des deux frégates anglaises qui était la plus à portée d'entrer dans la rivière Sainte-Thérèse; mais comme il était sur le point de l'aborder, le commandant amena pavillon et se rendit.

L. Guérin.

# WASHINGTON ET JUMONVILLE.

**Mots et expressions à expliquer.**

Wash-in g-ton. Es-cor-te. Cer-né. Mous-que-te-rie.
Li-eu-te-nant co-lo-nel. As-si-é-geants. Ca-pi-tu-ler. Ar-til-le-rie. Som-mer.
Com-pa-gnie. Pluie tor-ren-ti-el-le. Pré-ci-pi-tée.
Con-tes-té. Dra-peau.

Au commencement d'avril 1754, Washington, nommé lieutenant-colonel, repartit à la tête de deux compagnies pour aller occuper le territoire contesté (1). M. de Contrecœur chargea un de ses officiers, M. de Jumonville, de sommer les Anglais de se retirer. Jumonville, obligé de traverser des forêts

(1) Le site qu'occupe aujourd'hui Pittsburg sur l'Ohio, au confluent des deux rivières Alléghani et Monongahéla.

et des territoires habités par des sauvages ennemis ou suspects, avait pris une escorte de trente-quatre hommes. Dans la nuit du 27 au 28 mai, il fut cerné par les troupes de Washington, attaqué dès le matin et tué avec neuf des siens, quoiqu'il portât un pavillon de parlementaire ; le reste de la troupe fut fait prisonnier, excepté un seul, qui se sauva, et vint apporter au fort Duquesne la nouvelle de cette déplorable affaire.

M. de Contrecœur, le 28 juin, envoya M. de Villiers, frère de Jumonville, avec 600 Canadiens et 100 Sauvages, venger la mort de son frère et repousser l'ennemi. M. de Villiers se conduisit avec énergie. Le fort Nécessité, défendu par 500 Anglais et neuf pièces de canon, fut enlevé au bout de dix heures de combat. Malgré une pluie torrentielle, la mousqueterie des assiégeants fit taire l'artillerie anglaise. Les assiégés, qui avaient eu quatre-vingt-dix hommes tués ou blessés à mort, se décidèrent à capituler et s'engagèrent à retourner dans leur pays. Leur fuite fut si précipitée, qu'ils

abandonnèrent jusqu'à leur drapeau. Cette victoire n'avait coûté à M. de Villiers que deux hommes tués et soixante-dix blessés.

C. H. LAVERDIÈRE.

QUESTIONS.

Qui M. de Contrecœur chargea-t-il du commandement de l'expédition ?

Quel fut le succès de cette expédition?

Qui fut nommé pour venger M. de Jumonville?

# CHRISTOPHE COLOMB.

**Mots et expressions à expliquer.**

Cos-mo-gra-phie.
As-tro-no-mie.
Gê-nes.
Ré-pu-bli-que.
Mo-nar-chie.
Pré-ju-gés.
As-cen-dant.
Le vul-gai-re.
A-mi-ral.
Vi-ce-a-mi-ral.
A-voir re-lâ-ché aux i-îles Ca-na-ries.
Es-ca-dre.
Flot-te.
Vi-ce-roi.
Pro-nos-tics.
A-ven-tu-ri-er.
Car-guer.
Ré-cifs.
Ma-ra-vé-dis.
Na-tu-rels
[illegible] pa-ys.
In-di-gè-nes.

Christophe Colomb naquit dans l'État de Gênes en 1441. Il s'adonna, jeune encore, à la navigation, et devint bientôt très-habile dans la géométrie, dans l'astronomie et dans la cosmographie. Ses études et ses méditations lui inspirèrent la pensée, qu'à l'ouest de notre continent une terre devait exister. Mais aller à la recherche de cette terre, c'était une entreprise hasardeuse, et que le peu de fortune de Colomb le mettait dans l'impossibilité de tenter. Il offrit à Gênes, sa patrie, les immenses avantages qui devaient résulter de la découverte d'un nouveau monde, si cette république, longtemps célèbre par son commerce, consentait à faire les frais du voyage; mais elle le refusa avec mépris. Il s'adressa à Jean II, roi du Portugal, qui fit examiner le projet de Colomb, l'apprécia et fit faire secrètement un essai qui ne réussit pas. Le pilote qui partit pour se diriger vers l'ouest, erra quelque temps sur l'immense étendue des mers, et revint n'ayant rien vu, et traitant de visions les idées de Colomb. Cependant

ce grand homme ne se découragea pas ; il s'adressa au roi d'Angleterre ainsi qu'au roi d'Espagne, et celui-ci lui fut d'abord favorable. Colomb vint à la cour, où il eut à lutter contre l'ignorance et les préjugés. Il passa plus de cinq ans à solliciter sans succès ; il allait quitter l'Espagne, lorsqu'enfin il obtint l'appui de la reine Isabelle. Cependant trois années se passèrent encore en sollicitations, et ce ne fut que le 19 avril 1492 qu'on signa le traité qui accordait à Christophe Colomb les titres héréditaires d'amiral et de vice-roi de toutes les mers, îles et terres qu'il découvrirait. Trois navires lui furent confiés : *la Santa-Maria*, qu'il devait monter ; *la Pinta*, qu'Alonzo Pinçon devait commander, et *la Niña*, qui devait naviguer sous les ordres de Yañes Pinçon, frère d'Alonzo.

Colomb mit à la voile le vendredi 3 août 1492. Après avoir relâché aux îles Canaries, l'escadre quitta ces îles le 6 septembre, et commença ce mémorable voyage dans des mers inconnues, et sur lesquelles aucun homme n'avait encore

osé se hasarder. Le premier jour, on fit peu de chemin, les vents étaient contraires; mais le second, on ne vit plus la terre, et une partie de l'équipage commença à s'effrayer d'une entreprise aussi audacieuse. Colomb les rassura en leur montrant l'heureux avenir que leur préparait le succès. Cependant, ces premiers germes de découragement l'engagèrent à les tromper sur la rapidité de leur marche, et à leur cacher une partie du chemin qu'ils parcouraient. Il avait d'ailleurs les grandes qualités qui donnent à l'homme supérieur un ascendant irrésistible sur le vulgaire, et ses connaissances dans la navigation inspiraient toute confiance à des hommes ignorants. Il naviguait dans ces mers inconnues avec les précautions indiquées par l'art nautique, observant tout avec soin, notant les moindres circonstances de ce premier voyage, qui devait être si souvent entrepris. Le 14 septembre, l'escadre était à plus de six-cent-soixante milles à l'ouest des Canaries; les compagnons de Christophe Colomb s'effrayèrent de nouveau, et cet

effroi s'accrût à mesure qu'ils s'éloignaient davantage. Des pronostics les avaient plusieurs fois trompés : la mer s'était trouvée couverte de plantes marines, des oiseaux en grand nombre avaient été aperçus dans les airs ; cependant ils s'éloignaient toujours, et la terre ne paraissait pas, après deux-mil-cent milles de chemin toujours à l'ouest. Les murmures devinrent plus violents, la terreur s'empara de tous les esprits, et ce ne fut plus bientôt qu'un cri général dans les trois navires contre cet aventurier, qui se jouait ainsi de la vie de tant de braves gens trompés par les rêves de son imagination. En vain Colomb cherchait à les convaincre par les meilleurs raisonnements, en vain il voulait ranimer leur courage par l'appât des richesses, il ne fut plus écouté. Tous avaient décidé qu'il fallait le forcer à reprendre la route de l'Espagne, ou se défaire de lui en le précipitant à la mer.

Colomb comprenait le danger qui le menaçait ; mais, depuis quelques instants, il observait des phénomènes nouveaux

qui lui annonçaient le voisinage d'une terre. Des oiseaux qui se dirigeaient vers le sud-ouest lui avaient fait changer la direction des navires. Ce fut alors que la révolte éclata dans toute sa force. Il ne lui opposa que la douceur, et il promit de se rendre au vœu de ses compagnons, si dans trois jours la terre n'était pas aperçue. Cette promesse calma les rebelles, et ils s'engagèrent à lui obéir trois jours encore. Le lendemain, les signes parurent plus certains ; la sonde prenait fond : un roseau flottant et fraîchement coupé fut retiré de l'eau, ainsi qu'une pièce de bois travaillée de main d'homme ; *la Niña* vit un rameau d'épines chargé de fruits ; l'air était doux et chaud et la nuit le vent devenait variable. Colomb, le soir du 11 octobre, fit carguer toutes les voiles, dans la crainte des écueils, et, après la prière, il dit à ses gens de remercier Dieu, qui les avait protégés pendant une aussi longue navigation, leur annonçant qu'ils étaient près de la terre, et leur recommandant de veiller avec attention. Il promit une

veste de velours à celui qui la verrait le premier, en outre des dix mille maravédis de pension qu'il devait recevoir du roi. A dix heures du soir, Colomb vit au loin une lumière qui changeait de place, et il la fit remarquer à ceux qui étaient près de lui. Enfin, à deux heures après minuit, le 12 octobre 1492, le cri de : *Terre! terre!* s'éleva de *la Pinta*. L'Amérique était découverte.

Dès que le jour parut, le spectacle magnifique d'une île couverte de verdure et de bois s'offrit aux navigateurs, et à l'instant le *Te Deum* fut chanté par les trois équipages. Après ces actions de grâces rendues à Dieu, un autre devoir non moins impérieux s'accomplit. Ils se jetèrent aux pieds de Colomb, s'accusant d'injustice, d'ingratitude, implorant le pardon, qu'un sincère repentir et la promesse d'un dévouement désormais sans bornes leur firent obtenir du grand homme qu'ils avaient menacé d'une mort terrible, et qu'à présent ils regardaient comme un être surnaturel.

Au lever du soleil, Christophe Colomb

donna l'ordre de mettre toutes les chaloupes à la mer : elles furent bientôt remplies d'hommes sous les armes, et elles s'avancèrent vers l'île au son de la musique militaire. Cependant le rivage se couvrait de naturels du pays, qui, par leurs gestes, exprimaient leur surprise et leur admiration d'un spectacle si nouveau. Colomb fut le premier Européen qui toucha la terre d'Amérique : il était richement habillé, portait l'épée nue à la main, et il était suivi de ses compagnons. Dès qu'ils eurent abordé, tous baisèrent la terre ; puis, ayant élevé un crucifix, ils se prosternèrent et remercièrent Dieu du succès inespéré d'une si noble entreprise. Colomb prit ensuite possession de l'île, pour la Couronne de Castille et de Léon. Cependant les insulaires ne s'étaient pas éloignés ; ils regardaient en silence toutes ces cérémonies auxquelles ils ne comprenaient rien ; mais ils semblaient être dominés par le respect en voyant tant de choses extraordinaires : ces hommes à peau blanche, le visage couvert de barbe, habillés d'étoffes bril-

lantes et variées de couleurs ; leurs armes et surtout ces grandes machines qui semblaient se mouvoir avec des ailes, et desquelles s'échappaient par instants des tourbillons de fumée accompagnés d'un bruit égal à celui du tonnerre. Ils crurent d'abord que ces étrangers étaient les enfants du soleil. Les Espagnols étaient surpris aussi des nouveautés qui frappaient leurs regards : une nature inconnue s'offrait à leurs yeux, et elle était magnifique. Les plantes, les arbres différents de ceux de l'Europe attestaient, par leur belle végétation, la fertilité de la terre. Les habitants étaient nus ; leurs cheveux noirs, longs et droits, flottaient sur leurs épaules, leur teint était couleur de cuivre foncé, et leur physionomie paraissait douce et timide ; leurs corps et leurs visages étaient peints de couleurs éclatantes. Bientôt ils s'enhardirent, et, attirés par les grelots, les grains de verre et les autres bagatelles que les Espagnols leur présentaient, ils s'approchèrent ; ils allèrent chercher quelques provisions et du fil de coton qu'ils donnèrent en échan-

ge. Le soir, ils accompagnèrent les chaloupes en grand nombre, montés sur leurs canots, qu'ils conduisaient avec une facilité remarquable. Ainsi se passa la première entrevue des Européens avec les habitants du Nouveau-Monde. L'île était nommée par les naturels *Guanahani;* Colomb la nomma *San Salvador*. Elle fait partie des îles Lucayes, qui sont éloignées de trois cents milles environ des côtes de la Floride.

QUESTION.

**Faire résumer l'histoire de la découverte de l'Amérique.**

# FÉNELON.

**Mots et expressions à expliquer.**

Pé-ri-gord. Di-o-cè-se. Ducs de Pro-vin-ce. Mort pré-ma-tu-rée. Bour-go-gne. Dor-do-gne. Ger-mes de ver-tus. Ar-che-vê-ché. Ca-la-mi-tés i-né-vi-ta-bles. Rè-gne de Lou-is XIV. Cam-brai. Té-lé-ma-que. Flan-dre.

François de Salignac de La Mothe Fénelon naquit le 5 août 1651, au château de Fénelon, dans le Périgord, ancienne province de France, qui forme aujourd'hui le département de la Dordogne. **Il montra dès sa jeunesse les germes des grandes vertus qui illustrèrent sa vie, et son génie s'annonça de bonne heure. A l'âge de quinze ans, il** prêcha avec un grand succès. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, de Berri et d'Anjou. Le duc de Bourgogne profita tellement des excellentes leçons de Fénelon, qu'il donna les plus

belles espérances à la nation. Malheureusement une mort prématurée priva la France d'un prince accompli.

En 1695, Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambrai, ce fut là qu'il publia son livre immortel, le *Télémaque*, où respire une morale si utile au genre humain, et qui présente réunies, tant de leçons également bonnes pour les rois et pour les peuples.

Retiré dans son diocèse, il y pratiqua toutes les vertus chrétiennes ; sa piété et son humanité le firent plus admirer encore que ne l'avaient fait ses grands talents. Il consola ce malheureux pays de tant de maux causés par la guerre désastreuse qui désolait la France dans les dernières années du règne de Louis XIV. La Flandre française fut protégée par la vertu de ce saint homme, et le respect qu'il inspirait aux généraux ennemis adoucissait les calamités inévitables d'une guerre terrible.

QUESTION.

Résumez la vie de Fénelon.

# BOSSUET.

**Mots et expressions à expliquer.**

Gens de ro-be.
En-trer dans les or-dres.
Sor-tir des ex-a-mens.
Ê-tre pro-mu.
Pré-cep-teur.
Dau-phin.
L'A-ca-dé-mie.
É-mi-nent per-son-na-ge.
O-ra-teur.
Ca-veau.
Res-tes mor-tels.
Pré-lat.
Vé-né-ra-ti-on des fi-dè-les.

Jacques-Bénigne Bossuet est né à Dijon, d'une famille de gens de robe, en 1627.

Élevé au collége de Navarre, il entra dans les ordres en 1652, après avoir attiré sur lui l'attention publique par la merveilleuse facilité avec laquelle il sortit des examens qu'on lui fit subir.

Son éloquence opéra un grand nombre de conversions parmi les protestants. Remarqué par le monarque, il fut promu à l'évêché de Condour en 1660. Précepteur du Dauphin en 1680, il compo-

sa pour son élève le *Discours sur l'histoire universelle.* L'académie l'admit dans son sein en 1671. L'éducation du Dauphin terminée, le roi le nomma à l'évêché de Meaux en 1681.

Bossuet mourut en 1704, dans toute la force de son esprit.

Que dire de cet éminent personnage, si ce n'est qu'il fut le plus grand orateur de son temps, et qu'il a laissé des ouvrages qui resteront jusqu'à la fin des siècles.

Il y a quelques années, l'on découvrit à Meaux, dans un caveau où ils étaient ignorés, les restes mortels de Bossuet. Ayant ouvert le cercueil, on trouva le prélat dans un état assez rare de conservation. Il fut exposé à la vénération des fidèles pendant plusieurs jours, puis on le redescendit dans sa tombe.

QUESTION.

Racontez la vie de Bossuet.

# QUATRIÈME PARTIE.

*AGRICULTURE.*

## L'AGRICULTURE.

L'art de l'agriculture est, avec celui de bâtir, l'un des plus anciens. Les premiers hommes se nourrirent d'abord de fruits sauvages et des produits de la chasse et de la pêche ; mais dès qu'ils furent constitués en sociétés nombreuses, ces moyens devinrent insuffisants, et ils durent chercher dans la culture de la terre une subsistance plus abondante et moins précaire. L'agriculture est ainsi

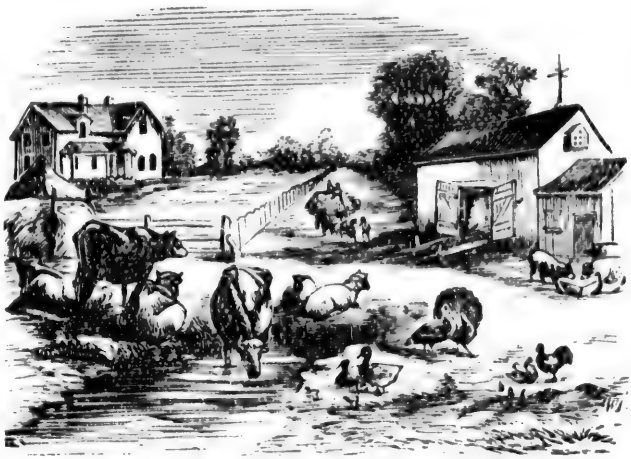
devenue la première nécessité de la vie humaine, et, par la même raison, elle est restée le plus important de tous les arts. C'est aussi l'un des plus honorables, et les hommes qui s'y livrent sont certainement ceux qui mènent l'existence la plus heureuse, sans doute parce qu'ils vivent plus près de la nature. Les travaux de l'agriculture demandent, du reste, beaucoup de savoir pratique et d'intelligence ; car le cultivateur doit savoir choisir le moment favorable pour labourer la terre, l'ensemencer et lui donner les façons exigées par les différentes récoltes. Il faut aussi qu'il connaisse bien les défauts et les qualités du sol qu'il exploite, afin de le travailler et de l'amender comme il convient. Le cultivateur doit, de plus, connaître l'éducation du bétail, puisque c'est lui qui soigne le cheval, le bœuf, qu'il emploie aux labourages et aux charrois ; la vache, le mouton, le porc et les oiseaux de basse-cour, qui nous nourrissent de leur chair ou nous fournissent d'autres produits.

C'est le cultivateur qui sème et récolte

le blé, le seigle, l'orge, le maïs, le sarrazin, dont on fait du pain ou que l'on mange sous diverses formes ; c'est lui qui cultive l'avoine, les pois, les haricots, le foin, les choux, les pommes de terre, les carottes, avec lesquels il nourrit et engraisse les bestiaux ; c'est encore au cultivateur que nous devons le lin et le chanvre qui servent à fabriquer la toile. Pour tous ces travaux, il emploie différents instruments, dont les principaux sont : la charrue, la herse, le rouleau, la bêche, la faucille, la faulx, le fléau, le van, le crible, remplacés aujourd'hui par les machines à battre, pour le battage et le nettoyage des grains.

(*Jour. des Inst.*)

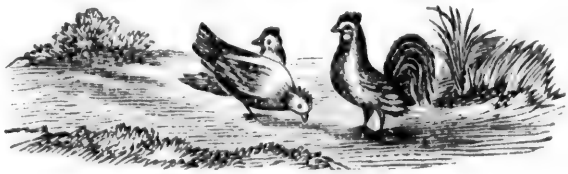
# DOUCEURS DE LA VIE DES CHAMPS.



Que ne puis-je me faire entendre de ces centaines de jeunes gens qui, chaque année, quittent nos campagnes pour se lancer dans les carrières professionnelles, commerciales ou industrielles, ou pour aller chercher fortune à l'étranger ! Je leur dirais :—O jeunes gens, mes amis, pourquoi quitter nos belles campagnes, nos superbes forêts, notre belle patrie, pour aller chercher ailleurs une fortune que vous n'y trouverez pas ? Le com-

merce, l'industrie vous offrent, dites-vous, des gages plus élevés ; mais est-il rien d'aussi solide que la richesse agricole ? Un cultivateur intelligent voit chaque jour augmenter sa richesse, sans craindre de la voir s'écrouler subitement ; il ne vit pas en proie aux soucis dévorants ; et sa vie paisible, simple, frugale, lui procure une heureuse vieillesse !

JEAN RIVARD.



——— : o : ———

## LE CONTRE-TEMPS UTILE.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Par-tie de plai-sir. | En un clin-d'œil. | Re-fu-ser. |
| Ob-jet. | Con-fi-an-ce. | Obs-ti-né-ment. |
| Pen-sées. | A-veu-gle. | Sé-ré-ni-té. |

| | | |
|---|---|---|
| Or-di-nai-re. | Pro-nos-tics. | Ra-ma-ge. |
| Ex-pé-di-ti-on. | Nues. | Ré-vo-lu-ti-on. |
| | Plu-ie. | Dé-li-ci-eu-se. |
| At-tein-dre. | Dou-ble-ment. | Hu-ma-ni-té. |
| Ter-me. | | |

Par une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposait à partir avec son père pour une partie de plaisir qui, depuis quelques jours, était l'objet de toutes ses pensées. Il s'était levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin, au moment où il croyait avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup ; les nuages s'entassèrent ; un vent orageux courbait les arbres et soulevait la poussière en tourbillons. Alexis descendait à chaque instant dans le jardin pour observer l'état du ciel, puis il remontait les degrés trois-à-trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordaient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père et de lui protester que toutes ces apparences fâ-

cheuses allaient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il ferait même bientôt le plus beau temps du monde ; et il conclut qu'il fallait partir tout de suite pour en profiter.

M. Duval, qui n'avait pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il était plus sage d'attendre encore. Au même instant, les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua par degrés jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respirait la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'était par degrés éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs ; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhalaient autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

—Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les images qui affligeaient hier nos regards: la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui semblait décroître. À quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature?

—À la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis.—L'injustice de ses plaintes et la folie de sa conduite le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; et son père jugea qu'il suffisait de ses propres réflexions pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

BERQUIN.

QUESTIONS.

Le ciel favorisa-t-il la partie de plaisir du jeune Alexis?

Son père fut-il de son avis, et qui des deux eut raison?

Cette partie de plaisir fut-elle complètement manquée?

Quelle leçon le père donna-t-il à son fils?

Le fils sut-il la comprendre?

# LA CULTURE MARAÎCHÈRE DANS LES PETITS JARDINS.

*Principes généraux.*

On entend par culture maraîchère, la culture des légumes du jardin potager, des choux, navets, carottes, betteraves, haricots, persil, laitue, etc. Il est peu de propriétaires, je ne dirai pas seulement de la campagne, mais même dans nos villages et nos grandes villes, qui ne sauraient trouver un petit coin de terre où semer quelques graines de laitue, de

rave ou de radis. L'art de cultiver le jardin potager intéresse ainsi tout le monde ; est-il, du reste, de plus douce satisfaction que de voir des plantes germer, pousser et se développer par nos soins ? L'intelligence se réjouit lorsqu'elle seconde la nature, qu'elle la dirige pour ainsi dire, en lui distribuant, dans une juste proportion, tantôt une chaleur vivifiante, tantôt l'eau qui la désaltère, tantôt l'ombre qui la rafraîchit. Parfois on lutte contre les éléments, parfois on les appelle à notre aide ; on collabore avec le soleil, la pluie, le vent, la rosée, l'air, la terre et l'eau, sous l'œil attentif de la Providence.

Les travaux du jardin potager ne dépassent pas les forces de la femme. Généralement, dans les campagnes éloignées des villes, c'est la mère de famille avec ses filles qui ont la charge et les profits du jardin. Si le potager est propre et bien soigné, il annonce l'esprit d'ordre et l'activité de la fermière. Lorsque vous verrez un jardin avec des allées bien alignées, bien nettoyées, avec des

carrés bien ratissés et bien sarclés, vous pourrez être assurés que la maison est bien tenue.

Dans les environs de nos villes, à Montréal et à Québec surtout, la culture maraîchère s'améliore sensiblement d'année en année ; elle y est devenue une source considérable de profits. Malheureusement, nos enfants et nos jeunes gens n'en font pas une étude assez suivie. Cette culture n'est pas encore une carrière. Espérons qu'on saura comprendre bientôt tous les avantages qu'elle offre, et que nous cesserons de faire venir, à grands frais, nos jardiniers d'Europe. Si ces quelques lectures, préparées sur le jardin potager, pouvaient déterminer de telles vocations, inspirer le goût de l'état de jardinier à un certain nombre d'élèves, nous croirions réellement avoir rendu service.

A. N. MONTPETIT.

## PRÉPARATION DU SOL.

Avant d'exposer en détail la manière dont il faut s'y prendre pour cultiver avec succès les plantes potagères, je dois donner quelques notions claires et précises sur le choix et l'emplacement du potager. Le plus souvent, on n'a pas à se préoccuper de ce choix, car on trouve ordinairement le jardin tout fait. Mais, lorsqu'il n'en existe pas, on doit partir de ce principe que, partout où il y a de la terre et de l'eau, on peut établir un potager.

Lorsqu'on peut choisir, c'est un terrain horizontal ou légèrement incliné dans les localités naturellement humides, qui convient spécialement pour l'établissement d'un potager. Ce terrain doit être clos de murs ou tout au moins entouré d'une bonne haie, afin que les bestiaux et la volaille ne puissent en ravager les produits.

Le sol d'un étang desséché, un terrain bourbeux ou celui d'une prairie fraîche, est particulièrement convenable à la cul-

ture des légumes. A défaut d'un terrain de cette nature, on fait choix d'un emplacement muni d'un bon puits qui ne tarisse pas en été, ou d'une source d'eau vive suffisamment abondante en toute saison. Quand ces deux ressources manquent, il faut au moins que le potager soit à portée d'un lieu où il soit possible de se procurer de l'eau en abondance et à volonté ; car, à moins qu'on ne dispose d'un endroit très-frais, on ne peut espérer des récoltes abondantes de légumes, si le potager ne reçoit beaucoup d'eau pendant l'été.

Il ne doit y avoir aucun arbre dans le potager, si ce n'est à titre de *brise-vent*, dans la direction des vents dominants, pour en atténuer la violence autant que possible.

### DIVISIONS.

L'emplacement étant choisi, dès que le sol a été préparé, on divise sa surface par grands carrés coupés à angles droits, par des allées larges, pour qu'on y puisse

circuler librement ; puis on divise chaque carré séparément en planches parallèles entre elles, ayant environ quatre pieds et demi de largeur. Des sentiers sont ménagés dans les intervalles de ces planches ; si le sol est humide, on creuse ces sentiers, de sorte qu'ils se trouvent plus bas que le niveau des planches ; dans les terrains qui, malgré ces dispositions, conservent un excès d'humidité permanente, on ouvre des fosses ou rigoles, nommées *drains* en Angleterre ; le fond peut en être garni de fascines de bois secs ou de pierres comme celles qui servent à empierrer les routes à la macadam. Plus les fosses ou drains sont creusés profondément, plus ils peuvent être écartés les uns des autres ; la pente du fond des drains doit être, en moyenne, de un pouce par trois pieds. Mais le drainage parfait, le seul usité par ceux qui veulent en obtenir tout l'effet utile, se pratique en posant au fond des drains des tuyaux de terre cuite d'un faible diamètre ; par-dessus ces tuyaux, on met un lit de pierres, puis on recouvre le

tout avec la terre provenant de la fouille ; les drains communiquent tous avec un fossé principal où viennent se rendre les eaux, emportées de là dans le cours d'eau le plus voisin.

Les bienfaits du drainage, pour les terrains livrés à la culture maraîchère, se comprennent aisément, lorsqu'on réfléchit à la nature de ses effets.

Si le sol est sec, c'est tout le contraire de ce que j'ai dit, en parlant des terrains humides, qui doit avoir lieu, et, en dressant les planches du potager, on doit faire en sorte que les sentiers se trouvent *plus haut* que les planches, afin de retenir l'eau des arrosages, dont une partie se trouverait perdue sans cette précaution.

## ARROSAGE.

Quel que soit le moyen adopté pour puiser l'eau et la distribuer dans les jardins maraîchers, il est indispensable de prendre ses mesures pour qu'elle puisse être donnée largement ; car il est de prin-

cipe, dans la culture maraîchère, qu'il vaut presqu'autant ne pas arroser du tout que d'arroser trop peu : ce n'est pas *arroser*, mais *mouiller* qu'il faudrait dire lorsque le jardin est de terre légère.

### LABOURS.

Tous les préparatifs étant ainsi terminés, on commence l'opération du défoncement, si elle est jugée nécessaire, ou bien on donne au sol un bon labour à la bêche, puis un hersage soigné qui se fait à la fourche ; après quoi, l'on enlève avec le râteau, les pierres, les mottes, les racines et tous les débris ramenés à la surface. Alors, suivant la destination de chaque partie du terrain, on la laisse en cet état, les façons préparatoires étant achevées, ou bien l'on y trace des rayons pour les semis et les plantations en lignes.—Les labours donnés en automne, pour enterrer les fumiers, doivent être plus profonds que ceux qui sont donnés au printemps et durant la belle saison,

lorsqu'une nouvelle culture devra, selon l'époque, prendre la place d'une autre, dont les produits auront été récoltés.

### TERRES.

Le sol du Canada, au point de vue géologique aussi bien qu'à celui de la culture, offre d'assez nombreuses variétés de terres labourables ; mais toutes peuvent être rapportées à deux divisions principales, dont la première comprend les *terres fortes* et la seconde les *terres légères*.

Les terres fortes sont celles où l'argile domine, c'est leur caractère général ; l'action fertilisante des fumiers est plus durable dans les terres de cette nature que dans les terres légères ; elles conservent plus longtemps que les autres leur fraîcheur naturelle, mais la végétation y est tardive, et il est nécessaire d'en diviser la surface, en été, par de fréquents binages.

Les terres légères sont siliceuses ou calcaires, selon que la silice ou la chaux en est l'élément dominant ; elles s'échauf-

fent promptement ; ce n'est qu'à force d'eau qu'il est possible d'en obtenir des récoltes satisfaisantes dans les années sèches. Il leur faut toujours, même dans les années ordinaires, des arrosages plus abondants qu'aux terres fortes pour la culture maraîchère.

Ces diverses qualités de terre peuvent toutes produire de beaux et bons légumes, mais à la condition que, si l'élément minéral qui les caractérise dépasse certaines proportions, ces terres soient modifiées ou amendées par l'addition, en quantité suffisante, de l'élément qui leur manque. Ainsi le sable et la marne friable, ajoutés aux terres fortes argileuses, les amendent en les divisant et en diminuant leur excessive ténacité ; la terre argileuse est, par contre, un très-bon amendement pour les terres trop légères, dont elle augmente la consistance.

La chaux et les cendres de bois ou de houille sont aussi, pour la plupart des terres, de précieux amendements. Les cendres sont habituellement enfouies dans la terre en même temps que le fu-

mier ; la chaux, pour produire tout le bien qu'on en peut attendre, doit être, plusieurs mois avant d'être mêlée au sol, incorporée dans des gazons ou simplement dans une portion de terre de jardin, au moins égale à deux fois son volume. Ces mélanges, connus sous le nom de *composts*, valent mieux pour la culture maraîchère que la quantité de chaux équivalente mêlée directement au sol, sans autre préparation.

## LE DRAINAGE.

" Prenez ce pot de fleurs, a dit un apôtre du drainage. Pourquoi ce petit trou au fond ? Je vous demande cela parce qu'il y a toute une révolution

agricole dans ce petit trou.—Il permet le renouvellement de l'eau en l'évacuant à mesure.—Et pourquoi renouveler l'eau ?—Parce qu'elle donne la vie et la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre, car d'abord elle lui abandonne les principes fécondants qu'elle porte avec elle, ensuite elle rend salubres les aliments destinés à nourrir la plante ; la mort, au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines, et puis elle empêche l'eau nouvelle d'y pénétrer." On ne saurait, en moins de mots, donner une meilleure définition du drainage, destiné à jouer à l'égard des terres arables, le rôle que remplit dans le pot de fleurs l'ouverture ménagée à sa base.

De simples tranchées ou fossés d'écoulement ont été les premiers moyens mis en œuvre, en vue d'assécher les sols humides. On a pensé ensuite à restituer à la production agricole les surfaces occupées par ces rigoles béantes ; de là les fossés souterrains qui étaient connus des

Romains et dont Columelle et, après lui, Palladius, recommandent vivement l'emploi. Le drainage actuel n'est qu'un perfectionnement, une transformation de cet ancien système d'assèchement qui a été complètement décrit dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, imprimé en 1600. Il est bon de noter cette date, afin qu'on ne soit pas tenté d'attribuer à des auteurs, qui ont vécu après l'illustre agronome français, le mérite de la propagation des rigoles couvertes.

## DESTRUCTION DES MAUVAISES HERBES.

La destruction des mauvaises herbes est essentielle à tout bon système de culture, car les mauvaises herbes absorbent à elles seules autant d'éléments de fertilité que les récoltes les plus considérables. Trop souvent, des produits s'élevant en valeur à des milliers de dollars, sont perdus sous l'étreinte des chardons, du chiendent, des chicorées et d'une infinité d'autres plantes nuisibles dont les graines, en se répandant à profusion sur

le sol, l'infestent pour longtemps. Un cultivateur soigneux ne doit pas supporter une seule mauvaise herbe ni dans ses pâturages, ni dans ses récoltes, ni le long des clôtures, des chemins ou des fossés, parce qu'elles se répandront nécessairement dans le voisinage de mille manières.

—— : o : ——

## LE LUXE DANS NOS CAMPAGNES ET CHEZ NOS OUVRIERS.

**Mots et expressions à expliquer.**

Fi-è-vre de jou-is-san-ce.
Clin-quant.
Fan-tai-si es.
Fail-li-te.
Soif du plai-sir.
É-clat de la faus-se ri-ches-se.
O-pu-len-ce.
Ban-que-rou-te.
Ru-des tra-ver-ses.
Pa-y-er de sa per-son-ne.
Co-pi-eux.
À l'a-ve-nant.

Que chacun s'efforce d'améliorer son existence et de se donner quelques douceurs suivant ses moyens ; que nous soyons mieux logés, mieux vêtus, mieux

nourris que nos aïeux, je m'en réjouis, loin de m'en plaindre, et j'en profite le premier ; mais ce que je ne puis souffrir, c'est la fièvre de jouissance qui s'empare de tout le monde ; c'est l'amour désordonné du bien-être, la mauvaise délicatesse, la soif ardente du plaisir. C'est le mépris des choses solides, la passion des frivolités et du clinquant, le besoin de suivre la mode avec ses coûteuses fanfaisies. C'est la manie d'éblouir les yeux par l'éclat d'une fausse richesse. C'est la vanité qui nous pousse à l'emporter sur le voisin, et, pour n'en céder à personne, à nous ruiner mutuellement.

Voilà le mal de ce temps-ci. On veut briller, on veut jouir. Afin de paraître plus qu'on n'est, on mange à mesure tout ce que l'on gagne. Plutôt que de réduire sa dépense, quand la bourse est vide, on emprunte, et, si l'on trouve du crédit, on fait bombance et bonne chère sans se préoccuper du créancier.

Nous voyons chaque jour, en effet, de petits cultivateurs tenir table ouverte, traiter grassement leurs amis et mener

grand train de vie. Ils sont meublés comme à la ville, leurs filles sont mises comme des duchesses. Ils se donnent partout une réputation d'opulence et ne prennent point de repos qu'ils n'aient fait banqueroute.

Les ouvriers à leur tour sont devenus plus difficiles. On ne sait comment les nourrir, ce sont des plaintes continuelles. En vain leurs salaires augmentent, tout l'argent de leurs journées passe dans le ménage. Si ce n'est la bouche qui les ruine, c'est la toilette et le chiffon ; car de ce côté les femmes sont folles. C'est à qui sera la mieux parée, et l'on se tromperait étrangement, si l'on mesurait le degré d'aisance à l'élégance du costume : les plus riches sont souvent les plus simplement vêtues, les plus pauvres sont les mieux ajustées, et l'on rencontre tous les jours, portant rubans et dentelles, des filles qui n'ont seulement pas de trousseau.

Aussi, quand viennent les disettes, les maladies et les chômages, ces dissipateurs imprudents se trouvent pris au dé-

pourvu. Le découragement les saisit, la misère les gagne, et il faut les mettre à la charité. Ne tirons pas trop vanité de nos avantages. Avec leur pain noir et leurs méchants habits, nos pères étaient des hommes solides. Ils avaient sans doute leurs défauts, leurs préjugés et leurs faiblesses ; mais ils devaient à la simplicité de leurs mœurs et à la dureté de leur vie trois choses bien rares parmi nous : une constitution robuste, un courage à toute épreuve et un grand fond de vertu. S'ils ne connaissaient pas les jouissances du luxe, ils n'en subissaient pas les privations. Ils vivaient de peu, travaillaient beaucoup et savaient souffrir. Cela suffisait à leurs besoins ; et, malgré de rudes traverses, ils comptaient des jours heureux.

Pour devenir comme eux des hommes solides, point d'excès dans votre ménage. Ni grande cuisine, ni grande toilette, mais une copieuse nourriture qui soutienne les forces sans irriter l'appétit et ne fasse pas dégénérer le repas en bombance. Des vêtements de bonne étoffe

et qui durent plus d'une saison, assez de linge dans vos armoires pour suffire même à vos enfants, une maison propre où l'air circule, des meubles à l'avenant du logis : voilà le luxe que je vous souhaite. Toute autre curiosité vous conduirait à la ruine.

Je ne dis pas qu'en certaines rencontres il ne faille payer à la fois de sa personne et de sa bourse. La naissance ou le mariage d'un enfant, la présence d'un hôte respectable, l'arrivée d'un parent ou d'un ami, vous mettront à même de prouver que vous ne tenez pas trop à l'argent et que vous savez à l'occasion vous faire honneur de votre bien. Au reste, ne vous inquiétez pas des cancans et laissez dire les commères. Si vous êtes économes, soyez encore plus charitables, et qu'au lieu de vous critiquer, les prodigues suivent votre exemple.

QUESTIONS.

Quel reproche peut-on adresser à certains petits cultivateurs sous le rapport de la tenue de la maison et du luxe?

Et aux ouvriers?

Nos aïeux étaient-ils plus raisonnables?

Comment vivaient-ils?

En quoi devons-nous les imiter?

Comment faut-il entendre l'économie?

# CINQUIÈME PARTIE.

*POÉSIE.*

## DE LA LECTURE DES VERS.

**Preceptes et exemples.**

On doit lire les vers de la même manière qu'on lit la prose. Seulement, dans la poésie élevée, le ton du lecteur sera plus noble, les inflexions plus nettes et plus precises, la valeur des syllabes, longues ou brèves, mieux sentie, mieux exprimée.

Qui n'a pas éprouvé de malaise en entendant des enfants réciter si difficilement les vers les plus faciles? Les uns ne prennent aucun repos, si ce n'est quand la respiration leur manque; d'autres s'arrêtent régulièrement à la fin de chaque vers, ce

qui produit des non-sens continuels. Nous nous permettrons de donner ici un échantillon de ce supplice qu'ont enduré la plupart des parents et des maîtres ; nous donnons la parole à l'enfant :

" La Cigale ayant chanté (*le lecteur s'arrête au bout de la ligne.*)

Tout l'été (*nouvelle ligne, nouveau repos*)

" Se trouva fort dépourvue (*même système*).

" Quand la bise &c.

Le malheureux n'a rien compris ! Si, au lieu de s'arrêter à la fin de chaque vers, il avait fait une pause après chaque idée, voici ce qu'il aurait dit :

La Cigale ayant chanté tout l'été,—se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue.—Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau !—Elle alla crier famine chez la fourmi,—sa voisine, la priant de lui prêter quelque grain pour subsister jusqu'à la saison prochaine.—Je vous paierai, lui dit-elle.

En prenant ainsi un repos à chaque intervalle marqué d'un double trait=d'un demi-repos pour un simple—il aurait compris le sens de ses paroles, et il y aurait pris plaisir.

## I

## LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau ;
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.—
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.—
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.—
Vous chantiez, j'en suis fort aise !
Eh bien, dansez maintenant.

---

## LE CORBEAU ET LE RENARD.

Une autre manière de lire ou de réciter qui est aussi pénible à entendre, consiste, comme nous l'avons dit, à dévider pour ainsi dire une fable, comme un fil sans fin sur un rouet ; exemple :

" Maître corbeau sur un arbre perché tenait en son bec un fromage maître renard par l'odeur alléché lui tint à peu près ce langage eh bonjour monsieur du cor....."

La respiration manque et l'orateur s'arrête pour reprendre avec plus de rapidité :

" Corbeau que vous êtes joli....etc....."

Il n'y avait qu'à se rendre compte du sens et à dire :

" Maître Corbeau,—sur un arbre perché, tenait en son bec un fromage. = Maître Renard par l'odeur alléché, lui tint à peu près ce langage :=Eh ! bonjour, monsieur du corbeau, que vous êtes joli,—que vous me semblez beau !=Sans mentir si votre ramage etc."

Il suffira à l'instituteur de lire les fables suivantes, pour bien saisir notre méthode et l'appliquer ensuite à la lecture des poésies de tout genre.

## II

## LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Eh ! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : *Mon bon Monsieur,*
*Apprenez que tout flatteur*
*Vit aux dépens de celui qui l'écoute.*
*Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.*
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

---

## LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau, tant les chiens faisaient bonne garde.=ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau, gras, joli,—qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers, sire loup l'eût fait volontiers : mais il fallait livrer bataille ; =et le mâtin était de taille à se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement, entre en propos,—et lui fait compliment sur son embonpoint, qu'il admire.=Il ne tiendra qu'à vous, beau sire, d'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois,—vous ferez bien : vos pareils y sont misérables, cancres, hères,—et pauvres diables, dont la condition est de mourir de faim.=

Car, quoi ! rien d'assuré !=point de franche lippée ! tout à la pointe de l'épée !=Suivez-moi,—vous aurez un bien meilleur destin.

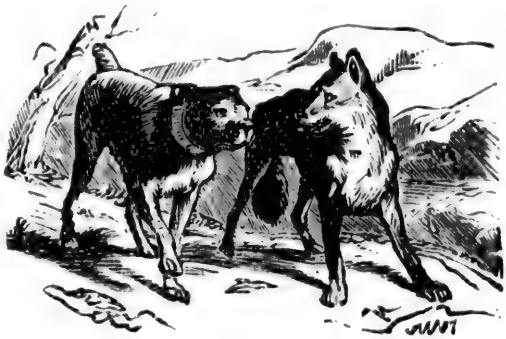
Le loup reprit.=Que me faudra-t-il faire ?=Presque rien, dit le chien :—donner la chasse aux gens portant bâtons et mendiants ;—flatter ceux du logis, à son maître complaire :=moyennant quoi—votre salaire sera force reliefs de toutes les façons,—os de poulets, os de pigeons ; sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité qui le fait pleurer de tendresse.=chemin faisant,—il vit le cou du chien pelé.=Qu'est-ce là ? lui dit-il.=Rien ! = Quoi ! rien !=Peu de. chose=Mais encor ?=Le collier dont je suis attaché de ce que vous voyez est peut-être la cause.

Attaché ! dit le loup :—vous ne courez donc pas où vous voulez ?=Pas toujours ; mais qu'importe ?=Il importe si bien—que de tous vos repas je ne veux en aucune sorte,—et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.=Cela dit, maître loup s'enfuit et court encore.

## III

## LE LOUP ET LE CHIEN.



Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien !—Peu
[de chose.
—Mais encore ?—Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.—
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez?—Pas toujours ; mais qu'impor-
[te ?
—Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encore.

## LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée, sous le faix d'un fagot aussi bien que des ans, gémissant et courbé,—marchait à pas pesants, et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.=Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur, il met bas son fagot,—il songe à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?

—En est-il un plus pauvre en la machine ronde?

—Point de pain quelquefois, et jamais de repos:

—Sa femme,—ses enfants, les soldats, les impôts,

—le créancier et la corvée, lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la Mort.—Elle vient sans tarder, lui demande ce qu'il faut faire.—C'est, dit-il, afin de m'aider à recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir:—mais ne bougeons d'où nous sommes: *Plutôt souffrir que mourir*,—c'est la devise des hommes.

## IV
## LA MORT ET LE BÛCHERON.

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix d'un fagot aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.
*Le trépas vient tout guérir ;*
*Mais ne bougeons d'où nous sommes :*
PLUTOT SOUFFRIR QUE MOURIR,
*C'est la devise des hommes.*

## L'AIGLON.

Lorsque le jeune aiglon s'élance de son aire, il retombe sans force et rampe sur la terre.=Il tente, mais en vain, de prendre son essor : son aile le trahit ; elle est trop faible encore.—Il se résigne, —il sent que bientôt, dans l'espace, des aigles il suivra l'audacieuse trace.

Des reptiles impurs se traînent sur ses pas, mais fier, il les dédaigne,—ou ne les entend pas.=Quelquefois cependant il agite ses ailes,—et l'on voit des éclairs luire dans ses prunelles.

De vils oiseaux de proie, en s'élançant du sol, semblent le défier d'oser prendre son vol : il attend, —car pour lui l'heure n'est pas venue.=D'un œil indifférent il les suit dans la nue.

Le jour est arrivé,—majestueux et fier, il se soulève enfin—lui qui rampait hier! Il part en dédaignant tous ces impurs reptiles qui raillèrent longtemps ses efforts inutiles, et va jusqu'au soleil —dont ses regards puissants peuvent seuls supporter les feux éblouissants.

Vous dont l'ambition convoite un rang sublime, vous.—qui brûlez d'atteindre à quelque haute cime, attendez en silence...—et laissez, sans courroux, les jaloux et les sots hurler autour de vous.

DEVELEY.

## JOIES NAIVES.

" Oh ! que j'aime la neige ! Oh ! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs ;
Et j'élève des forts que mon grand frère assiége :
Oh ! que j'aime la neige !

Vois-tu, c'est si plaisant ! Et, le soir nous glissons
Si loin sur nos traineaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines

Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble :
Vers toi, vers le foyer, qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !

Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher, le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh ! qu'on glissera bien !

Te plait-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure,
Enveloppés tous deux, de voler en voiture,
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue ;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi,
Te plait-il comme à moi ?

Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit,
Comme ces arbres fous, qui, lors des neiges blanches,
Se dépouillent tout nus, et pensent que le froid

Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus
belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point
frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux,
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau,
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Je n'aime plus la neige à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir ;
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le
soir,
Et que depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.

C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux,
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux.....
Mais il est tant de gens que la misère assiége !
Je n'aime plus la neige."

Il parla bien longtemps, l'enfant Canadien.
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi dans le monde une mère assez sage
Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant !
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée
Et sous ses blancs rideaux sur son coude appuyée,
Et souriant parfois et d'autres fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante, et nouvelle et posée
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant,
Ni s'il fut tout de suite aussi compatissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine ;
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,
On eut chaud ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent *la dame charitable.*

PIERRE CHAUVEAU.

## L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs :
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes :
Jamais un jour calme et serein,
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements,
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau ;
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau."

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles....
Pauvre mère ton fils est mort !

REBOUL.

## LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON.

Couchez-vous petit Paul ! il pleut. C'est nuit,
c'est l'heure.
Les loups sont au rempart, le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit : "Dormez" et l'ange gardien
pleure,
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

" Je ne veux pas toujours aller dormir, et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir.
Et je tûerai les loups ! je les tûerai moi-même ! "
Et le petit méchant, vint se rasseoir.

Où sommes-nous, mon Dieu ! donnez-nous patience;
Et surtout soyez Dieu ! soyez lent à punir !
L'âme qui vient d'éclore a si peu de science !
Attendez sa raison, mon Dieu ! dans l'avenir.

L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre ;
Il vous obéit mieux : au coucher du soleil,
Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

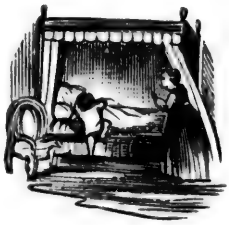
Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule ;
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule ;
Paul ! trois fois la couveuse a compté ses enfants ;
Son aile les enferme ; et moi je vous défends !

La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
Dit : " Quel est cet enfant qui ne dort pas encor ? "
Sous son lit de nuages elle est déjà couchée ;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

Le petit mendiant, perdu, seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds las et froids, doux martyr,
Dans la rue isolée, où sa misère pleure,
Mon Dieu ! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir !

Et Paul, qui regardait encor sa belle épée,
Se coucha doucement en pliant ses habits ;
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis !

MADAME DESBORDES-VALMORE.



## LA PREMIÈRE COMMUNION.

### À UNE JEUNE FILLE.

" Précieux souvenir si vous êtes fidèle "
Tel est le mot touchant que ce jour me rappelle,
J'avais douze ans à peine ; admis dans le saint lieu,
Je venais, comme vous, d'offrir mon cœur à Dieu.
Un prêtre, un bon vieillard qui chérissait l'enfance,
A ma naïve ardeur donna pour récompense,
Outre un long chapelet d'ébène et de cristal,
L'image de l'autel où dort l'agneau pascal ;
Eh bien ! cet heureux jour n'a pas cessé de vivre ;
Dans les feuillets jaunis d'un vénérable livre
J'en ai gardé l'image, et quand parfois mes yeux
Rencontrent en courant le vélin tout poudreux,
Je crois le cœur rempli d'une fraîcheur nouvelle,
Voir de mon beau printemps passer une hirondelle,
Le grand jour qui pour moi ne s'est pas effacé
Refleurira pour vous aux rives du passé ;
Oui, comme un vieil ami, vous le verrez encore,
Il viendra sur le soir vous parler de l'aurore,
Semblable au chérubin dont l'aîle en frémissant
Porte une âme sans tache aux pieds du Tout-Puis-
[sant.
Vous sentirez frémir la blanche mousseline
Qui couvrait de ses plis votre tête enfantine,
Et votre âme entendra de célestes accens
Unir leur mélodie aux parfums de l'encens.

ADOLPHE DE PUIBUSQUÉ.

# LE CHÂTEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héri-
[tage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs mois-
[sons,
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent tou-
[jours.
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des [Parthes
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile Château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conqué- [rants,
Et d'autres fondateurs d'empire ?
Ces deux noms sont-ils différents ?
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : Il est fini ! Son frère murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
Et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant.

FLORIAN.

## LE PAIN DU BON DIEU.

**Mots et expressions à expliquer.**

| | | |
|---|---|---|
| Main fé-con-de. | Les pré-fé-rés. | L'en-cens. |
| Nour-ris-sons. | Dé-co-rer. | Ven-dan-ges. |
| Cou-ler d'heu-reux jours. | Le sein des fleurs. | Sty-let. |
| | | Let-tre mor-te. |

*Le pain vient de Dieu ;* c'est sa main féconde
Qui fait dans nos champs germer les moissons ;
Quand son blé mûrit, c'est pour tout le monde,
Car tous ses enfants sont ses nourrissons.
—Vous qui, dans la joie et dans l'abondance,
Coulez d'heureux jours sans manquer de rien,
Vous, les préférés de la Providence,
Chers enfants gâtés, écoutez-moi bien.
—Il est des enfants nés dans la misère,
Ces pauvres petits n'ont ni feu ni lieu ;
Plaignez surtout ceux qui n'ont plus de mère,
*Ne gaspillez pas le pain du bon Dieu !*

*La fleur vient de Dieu ;* la main de ses anges
Prend à l'arc-en-ciel ses vives couleurs
Pour en décorer leurs fraîches phalanges,
Et verse l'encens dans le sein des fleurs.
—Mais il est encore une fleur plus belle,
La fleur de jeunesse et de pureté,
Car Dieu la préfère et verse sur elle
Le don de sa grâce et de sa beauté.
Les jours de printemps sont une promesse ;
Aux beaux jours bientôt il faut dire adieu,
Ménagez-la bien la fleur de jeunesse,
*Ne gaspillez pas la fleur du bon Dieu !*

*L'esprit vient de Dieu ;* sa vivante flamme
Servira de phare à l'humanité ;
Mais prenez-y garde, il a charge d'âme
Et ne brille pas sans la vérité.
—L'Esprit nous séduit, mais il perd son charme
Quand avec le cœur il n'est pas d'accord ;
Malheur à celui qui s'en fait une arme,
Qui fait un stylet de sa plume d'or.
L'arbre se connait par les fruits qu'il porte,
Et quand vous auriez l'esprit d'un Chaulieu,
L'esprit sans le cœur n'est que lettre morte,
*Ne gaspillez pas l'esprit du bon Dieu !*

J. T. DE ST. GERMAIN.

# LE CANADA.

Il'est sous le soleil une terre bénie,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens la nature agrandie,
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
Précipitant ses flots vers l'océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

O. CREMAZIE.

## LE PAYS.

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où, tout enfant, d'une voix douce et claire,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère ;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

A. Brizeux.

## LES LABOUREURS.

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras, pour notre seul bien-être,
S'usent à force de labeurs,

Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles
Qui reviennent, le soir, avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs [peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou [ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence;
Instruisons-les : savoir, c'est narguer l'indigence
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien- [être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Les hommes aimant les labeurs,
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs fau- [cilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

J. Lenoir.

# CHANT DU VOYAGEUR CANADIEN.

IMITE DE L'ANGLAIS DE T. MOORE.

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher.
Sur le rivage il se fait tard.
Chantons, chantons l'air du départ :
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

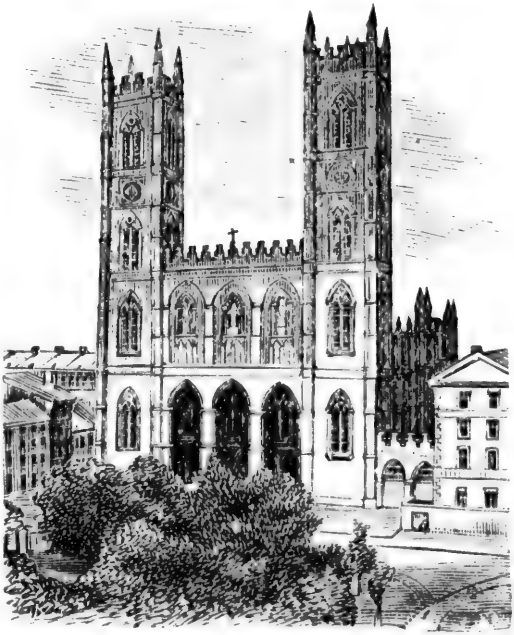
Pourquoi donner la voile au vent ?
Pas un zéphir ne ride le courant.
Quand du bord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Fier Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur ton rivage noir!
Patronne de ces vers îlots,
Sainte Anne, aide-nous sur les flots!
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

F. R. ANGERS.

---

## NOTRE-DAME DE MONTRÈAL.



C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.

Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

O demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis : la vie et le cercueil !

J. Lenoir.

Montréal, Sept. 1857.

# TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.
Approbations..... 3
Préface..... 5

PREMIÈRE PARTIE.

Le poivre d'Espagne..... 7
Le pied de Ciguë..... 10
Les deux frères..... 12
Le pigeon puni de son inquiétude ou le malheur de l'émigration..... 15
Dévouement héroïque d'un enfant de huit ans.. 19
Les trois amis..... 26
Le prince de Galles et sa gouvernante..... 28
Trait de probité..... 32
Le dormeur..... 34
Les deux pères de famille et les deux nids d'oiseaux..... 38
L'Instituteur..... 41
Le Curé..... 43
L'Ange et la fée..... 46
Un Sauvetage d'âmes..... 52
Division du temps..... 58
Le Loup et l'agneau..... 60
Les Horloges..... 65
Les Outils..... 69
Les Chapeaux..... 76
La Cuisine..... 82
Le feu, les cheminées et les poêles..... 86
Le Café..... 93
La canne à sucre, bambou, etc..... 96

PAGES.
Le plâtre..... 100
L'Etain, le zinc..... 102
Le diamant..... 106
Les postes..... 111
Les postes en Chine..... 112
Le camphre et la cannelle..... 118
Origine des chemins de fer..... 120

## Deuxième Partie.

Nids des oiseaux..... 124
L'Autruche..... 128
Le chien Esquimaux..... 131
L'Ecureuil..... 134
Le cheval..... 137
Les ruminants..... 139
Le renne..... 141
Le chevreuil..... 144
Les bisons..... 148
Poissons voyageurs, etc..... 151
La pêche à la morue..... 157
Les glaces polaires et les glaciers..... 161
La prière du Soir à bord d'un vaisseau..... 164
La grotte de Bethléem..... 168
Le pionnier canadien..... 171
Les colons de la Mantawa..... 174
La sucrerie..... 178

## Troisième Partie.

L'Agneau pascal et la sortie d'Egypte..... 184
Passage de la mer Rouge..... 188
Les dix commandements de Dieu..... 191
Job..... 196
Jonas à Ninive..... 200
Daniel et les prêtres de Bel..... 203

PAGES.
Portrait de N.-S. Jésus-Christ..... 206
Saint Jean-Baptiste patron des Canadiens .... 208
Saint Jean-Baptiste est décapité..... 212
Enfance de Cyrus..... 215
Cérémonie du baptême dans les premiers temps de l'Eglise..... 219
Les persécutions..... 222
Le Carême..... 224
Mort et funérailles de Kondiaronk..... 227
La finesse des Indiens..... 229
Mort de M. de Frontenac..... 232
Noble conduite de jeune Latour..... 234
Combat naval de d'Iberville..... 238
Washington et Jumonville..... 242
Christophe Colomb..... 245
Fénelon..... 255
Bossuet..... 257

## Quatrième Partie.

L'Agriculture..... 259
Douceur de la vie des champs..... 262
Le contretemps utile..... 263
La culture maraîchère..... 267
Le luxe dans nos campagnes..... 280

## Cinquième Partie.

De la lecture des vers..... 285
La Cigale et la Fourmi..... 286
Le Corbeau et le Renard..... 287
Le Loup et le Chien..... 289
La Mort et le Bûcheron..... 294
L'Aiglon..... 295
Joies naïves..... 296
L'Ange et l'enfant..... 300

PAGES.
Le coucher d'un petit garçon..... 302
Le première communion..... ... ... 304
Le château de cartes..... . ..... 305
Le pain du bon Dieu..... 307
Le Canada..... ..... ..... 309
Le Pays..... ..... 310
Les laboureurs..... ..... 310
Chant du voyageur Canadien..... ... 312
Notre Dame de Montréal. ..... 313